

Précis de décomposition

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CIORAN

précis
de décomposition



tel gallimard

Emil Cioran

PRÉCIS DE DÉCOMPOSITION

Gallimard

1949

Écrit en français ; publié à Paris en 1949.

PRÉCIS DE DÉCOMPOSITION

*« I'll join with black despair against my soul,
And to myself become an enemy. »*

Richard III

GÉNÉALOGIE DU FANATISME

En-elle-même toute idée est neutre ou devrait l'être ; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démençes ; impure, transformée en croyance, elle s'insère dans le temps, prend figure d'événement : le passage de la logique à l'épilepsie est consommé... Ainsi naissent les idéologies, les doctrines, et les farces sanglantes.

Idolâtres par instinct, nous convertissons en inconditionné les objets de nos songes et de nos intérêts. L'histoire n'est qu'un défilé de faux Absolus, une succession de temples élevés à des prétextes, un avilissement de l'esprit devant l'improbable. Lors même qu'il s'éloigne de la religion, l'homme y demeure assujetti ; s'épuisant à forger des simulacres de dieux, il les adopte ensuite fiévreusement : son besoin de fiction, de mythologie triomphe de l'évidence et du ridicule. Sa puissance d'adorer est responsable de tous ses crimes : celui qui aime indûment un dieu, contraint les autres à l'aimer, en attendant de les exterminer s'ils s'y refusent. Point d'intolérance, d'intransigeance idéologique ou de prosélytisme qui ne révèlent le fond bestial de l'enthousiasme. Que l'homme perde sa *faculté d'indifférence* : il devient assassin virtuel ; qu'il transforme *son* idée en dieu : les conséquences en sont incalculables. On ne tue qu'au nom d'un dieu ou de ses contrefaçons : les excès suscités par la déesse Raison, par l'idée de nation, de classe ou de race sont parents de ceux de l'Inquisition ou de la Réforme. Les époques de ferveur excellent en exploits sanguinaires : sainte Thérèse ne pouvait qu'être contemporaine des autodafés, et Luther du massacre des paysans. Dans les crises mystiques, les gémissements des victimes sont parallèles aux gémissements de l'extase... Gibets, cachots, bagnes ne prospèrent qu'à l'ombre d'une foi, – de ce besoin de croire qui a infesté l'esprit pour jamais. Le diable paraît bien pâle auprès de celui qui *dispose* d'une vérité, de *sa* vérité. Nous sommes injustes à l'endroit des Nérons, des Tibères : ils

n'inventèrent point le concept *d'hérétique* : ils ne furent que rêveurs dégénérés se divertissant aux massacres. Les vrais criminels sont ceux qui établissent une orthodoxie sur le plan religieux ou politique, qui distinguent entre le fidèle et le schismatique.

Lorsqu'on se refuse à admettre le caractère interchangeable des idées, le sang coule... Sous les résolutions fermes se dresse un poignard ; les yeux enflammés présagent le meurtre. Jamais esprit hésitant, atteint d'hamlétisme, ne fut pernicieux : le principe du mal réside dans la tension de la volonté, dans l'inaptitude au quiétisme, dans la mégalomanie prométhéenne d'une race qui crève d'idéal, qui éclate sous ses convictions et qui, pour s'être complu à bafouer le doute et la paresse, – vices plus nobles que toutes ses vertus – s'est engagée dans une voie de perdition, dans l'histoire, dans ce mélange indécent de banalité et d'apocalypse. Les certitudes y abondent : supprimez-les, supprimez surtout leurs conséquences : vous reconstituez le paradis. Qu'est-ce que la Chute sinon la poursuite d'une vérité et l'assurance de l'avoir trouvée, la passion pour un dogme, l'établissement dans un dogme ? Le fanatisme en résulte, – tare capitale qui donne à l'homme le goût de l'efficacité, de la prophétie, de la terreur, – lèpre lyrique par laquelle il contamine les âmes, les soumet, les broie ou les exalte... N'y échappent que les sceptiques (ou les fainéants et les esthètes), parce qu'ils ne *proposent* rien, parce que – vrais bienfaiteurs de l'humanité – ils en détruisent les partis pris et en analysent le délire. Je me sens plus *en sûreté* auprès d'un Pyrrhon que d'un saint Paul, pour la raison qu'une sagesse à boutades est plus douce qu'une sainteté déchaînée. Dans un esprit ardent on retrouve la bête de proie déguisée ; on ne saurait trop se défendre des griffes d'un prophète... Que s'il élève la voix, fût-ce au nom du ciel, de la cité ou d'autres prétextes, éloignez-vous-en : satire de votre solitude, il ne vous pardonne pas de vivre en *deçà* de ses vérités et de ses emportements ; son hystérie, son bien, il veut vous le faire partager, vous l'imposer et vous défigurer. Un être possédé par une croyance et qui ne chercherait pas à la communiquer aux autres, – est un phénomène étranger à la terre, où l'obsession du salut rend la vie irrespirable. Regardez autour de vous : partout des larves qui prêchent ; chaque institution traduit une mission ; les mairies ont leur absolu comme les temples ; l'administration, avec ses règlements, – métaphysique à l'usage des singes... Tous s'efforcent de remédier à la vie de tous : les mendiants, les incurables même y aspirent : les trottoirs du monde et les hôpitaux débordent de réformateurs. L'envie de devenir source *d'événements* agit sur chacun comme un désordre mental ou comme une malédiction voulue. La société, – un enfer de sauveurs ! Ce qu'y cherchait Diogène avec sa lanterne, c'était un *indifférent*...

Il me suffit d'entendre quelqu'un parler sincèrement d'idéal, d'avenir, de philosophie, de l'entendre dire « nous » avec une inflexion d'assurance, d'invoquer les « autres », et s'en estimer l'interprète, – pour que je le considère mon ennemi. J'y vois un tyran manqué, un bourreau approximatif, aussi haïssable que les tyrans, que les bourreaux de grande classe. C'est que toute foi exerce une forme de terreur, d'autant plus effroyable que les « purs » en sont les agents. On se méfie des finauds, des fripons, des farceurs ; pourtant on ne saurait leur imputer aucune des grandes convulsions de l'histoire ; ne croyant en rien, ils ne fouillent pas vos cœurs, ni vos arrière-pensées ; ils vous abandonnent à votre nonchalance, à votre désespoir ou à votre inutilité ; l'humanité leur doit le peu de moments de prospérité qu'elle connut : ce sont eux qui sauvent les peuples que les fanatiques torturent et que les « idéalistes » ruinent. Sans doctrine, ils n'ont que des caprices et des intérêts, des vices accommodants, mille fois plus supportables que les ravages provoqués par le despotisme à principes ; car tous les maux de la vie viennent d'une « conception de la vie ». Un homme politique accompli devrait approfondir les sophistes anciens et prendre des leçons de chant ; – et de corruption...

Le fanatique, lui, est incorruptible : si pour une idée il tue, il peut tout aussi bien se faire tuer pour elle ; dans les deux cas, tyran ou martyr, c'est un monstre. Point d'êtres plus dangereux que ceux qui ont souffert pour une croyance. Les grands persécuteurs se recrutent parmi les martyrs auxquels on n'a pas coupé la tête. Loin de diminuer l'appétit de puissance, la souffrance l'exaspère ; aussi l'esprit se sent-il plus à l'aise dans la société d'un fanfaron que dans celle d'un martyr ; et rien ne lui répugne tant que ce spectacle où l'on meurt pour une idée... Excédé du sublime et du carnage, il rêve d'un ennui de province à l'échelle de l'univers, d'une Histoire dont la stagnation serait telle que le doute s'y dessinerait comme un événement et l'espoir comme une calamité...

L'ANTI-PROPHÈTE

Dans tout homme sommeille un prophète, et quand il s'éveille il y a un peu plus de mal dans le monde...

La folie de prêcher est si ancrée en nous qu'elle émerge de profondeurs inconnues à l'instinct de conservation. Chacun attend son moment pour proposer quelque chose : n'importe quoi. Il a une voix : cela suffit. Nous payons cher de n'être ni sourds ni muets...

Des boueux aux snobs, tous dépensent leur générosité criminelle, tous distribuent des recettes de bonheur, tous veulent diriger les pas

de tous : la vie en commun en devient intolérable, et la vie avec soi-même plus intolérable encore : lorsqu'on n'intervient point dans les affaires des autres, on est si inquiet des siennes que l'on convertit son « moi » en religion, ou, apôtre à rebours, on le nie : nous sommes victimes du jeu universel...

L'abondance des solutions aux aspects de l'existence n'a d'égale que leur futilité. L'Histoire : manufacture d'idéaux..., mythologie lunatique, frénésie des hordes et des solitaires..., refus d'envisager la réalité telle quelle, soif mortelle de fictions...

La source de nos actes réside dans une propension inconsciente à nous estimer le centre, la raison et l'aboutissement du temps. Nos réflexes et notre orgueil transforment en planète la parcelle de chair et de conscience que nous sommes. Si nous avions le juste sens de notre position dans le monde, si *comparer* était inséparable du *vivre*, la révélation de notre infime présence nous écraserait. Mais vivre, c'est s'aveugler sur ses propres dimensions... Que si tous nos actes – depuis la respiration jusqu'à la fondation des empires ou des systèmes métaphysiques – dérivent d'une illusion sur notre importance, à plus forte raison l'instinct prophétique. Qui, avec la vision exacte de sa nullité, tenterait d'être efficace et de s'ériger en sauveur ?

Nostalgie d'un monde sans « idéal », d'une agonie sans doctrine, d'une éternité sans vie... Le Paradis... Mais nous ne pourrions exister une seconde sans nous leurrer : le prophète en chacun de nous est bien le grain de folie qui nous fait prospérer dans notre vide.

L'homme idéalement lucide, donc idéalement *normal*, ne devrait avoir aucun recours en dehors du *rien* qui est en lui... Je me figure l'entendre : « Arraché au but, à tous les buts, je ne conserve de mes désirs et de mes amertumes que leurs formules. Ayant résisté à la tentation de conclure, j'ai vaincu l'esprit, comme j'ai vaincu la vie par l'horreur d'y chercher une solution. » Le spectacle de l'homme, – quel vomitif ! L'amour, – une rencontre de deux salives... Tous les sentiments puisent leur absolu dans la misère des glandes. Il n'est de noblesse que dans la négation de l'existence, dans un sourire qui surplombe des paysages anéantis. (Autrefois j'avais un « moi » ; je ne suis plus qu'un objet... Je me gave de toutes les drogues de la solitude ; celles du monde furent trop faibles pour me le faire oublier. Ayant tué le prophète en moi, comment aurais-je encore une place parmi les hommes ?)

DANS LE CIMETIÈRE DES DÉFINITIONS

Sommes-nous fondés à imaginer un esprit s'écriant : « Tout m'est à

présent sans objet, car j'ai donné les définitions de toutes choses » ? Et si nous pouvions l'imaginer, comment le situer dans la durée ?

Ce qui nous environne, nous le supportons d'autant mieux que nous lui donnons un nom – et passons outre. Mais embrasser une chose par une définition, si arbitraire soit-elle, et d'autant plus grave qu'elle est plus arbitraire, puisque l'âme y devance alors la connaissance, – c'est la rejeter, la rendre insipide et superflue, l'anéantir. L'esprit oisif et vacant – et qui ne s'intègre au monde qu'à la faveur du sommeil – à quoi pourrait-il s'exercer sinon à élargir le nom des choses, à les vider et à leur substituer des formules ? Ensuite il évolue sur leurs décombres ; plus de sensations ; rien que des souvenirs. Sous chaque formule gît un cadavre : l'être ou l'objet meurt sous le prétexte auquel ils ont donné lieu. C'est la débauche frivole et funèbre de l'esprit. Et cet esprit s'est gaspillé dans ce qu'il a nommé et circonscrit. Amoureux de vocables, il haïssait le mystère des silences lourds et les rendait légers et purs : et il est devenu léger et pur, puisque allégé et purifié de tout. Le vice de définir a fait de lui un assassin gracieux, et une victime discrète.

Et c'est ainsi que s'est effacée la tache que l'âme étendait sur l'esprit et qui seule lui rappelait qu'il était vivant.

CIVILISATION ET FRIVOLITÉ

Comment supporterions-nous la masse et la profondeur fruste des œuvres et des chefs-d'œuvre, si à leur trame, des esprits impertinents et délicieux n'avaient ajouté les franges du mépris subtil et des ironies primesautières ? Et comment pourrions-nous endurer les codes, les mœurs, les paragraphes du cœur que l'inertie et la bienséance ont superposés aux vices intelligents et futiles, si n'existaient pas ces êtres enjoués que leur raffinement place tout à la fois aux sommets et en marge de la société ?

Il faut être reconnaissant aux civilisations qui n'ont pas abusé du sérieux, qui ont joué avec les valeurs et qui se sont délectées à les enfanter et à les détruire. Connaît-on en dehors des civilisations grecque et française une démonstration plus lucidement badine du néant élégant des choses. Le siècle d'Alcibiade et le XVIII^e siècle français sont deux sources de consolation. Tandis que ce n'est qu'à leur stade dernier, à la dissolution de tout un système de croyances et de mœurs que les autres civilisations purent goûter à l'exercice allègre qui prête une saveur d'inutilité à la vie, – c'est en pleine maturité, en pleine possession de leurs forces et de l'avenir, que ces deux siècles connurent l'ennui insoucieux de tout et perméable à tout. Est-il

symbole meilleur que celui de madame du Deffand, vieille, aveugle et clairvoyante, qui, tout en exécrant la vie, y goûte néanmoins les agréments de l'amertume ? Personne n'atteint d'emblée à la frivolité. C'est un privilège et un art ; c'est la recherche du superficiel chez ceux qui s'étant avisés de l'impossibilité de toute certitude, en ont conçu le dégoût ; c'est la fuite loin des abîmes, qui, étant naturellement sans fond, ne peuvent mener nulle part.

Restent cependant les apparences : pourquoi ne pas les hausser au niveau d'un *style* ? C'est là définir toute époque intelligente. On en vient à trouver plus de prestige à l'expression qu'à l'âme qui la supporte, à la grâce qu'à l'intuition ; l'émotion même devient polie. L'être livré à lui-même, sans aucun préjugé d'élégance, est un monstre ; il ne trouve en lui que des zones obscures, où rôdent, imminentes, la terreur et la négation. Savoir, par toute sa vitalité, que l'on meurt, et ne pouvoir le cacher, est un acte de barbarie. Toute philosophie *sincère* renie les titres de la civilisation, dont la fonction consiste à tamiser nos secrets et à les travestir en effets recherchés. Ainsi, la frivolité est l'antidote le plus efficace au mal d'être ce qu'on est : par elle nous abusons le monde et dissimulons l'inconvenance de nos profondeurs. Sans ses artifices, comment ne pas rougir d'avoir une âme ? Nos solitudes à fleur de peau, quel enfer pour les autres ! Mais c'est toujours pour eux, et parfois pour nous-mêmes, que nous inventons nos apparences...

DISPARAÎTRE EN DIEU

L'esprit qui soigne son essence distincte est menacé à chaque pas par les choses auxquelles il se refuse. L'attention – le plus grand de ses privilèges – l'abandonnant souvent, il cède aux tentations qu'il a voulu fuir, ou devient la proie de mystères impurs... Qui ne connaît ces peurs, ces frémissements, ces vertiges qui nous rapprochent de la bête, et des problèmes derniers ? Nos genoux tremblent sans se plier ; nos mains se cherchent sans se joindre ; nos yeux se lèvent et n'aperçoivent rien... Nous conservons cette fierté verticale qui raffermi notre courage ; cette horreur des gestes qui nous préserve des démonstrations ; et le secours des paupières pour couvrir des regards ridiculement ineffables. Notre glissement est proche, mais non inévitable ; l'accident curieux, mais nullement nouveau ; – un sourire point déjà à l'horizon de nos terreurs..., nous ne culbuterons point dans la prière... Car enfin *Il* ne doit pas triompher ; sa majuscule, c'est à notre ironie de la compromettre ; les frissons qu'il dispense, à notre cœur de les dissoudre.

Si vraiment un tel être existait, si nos faiblesses l'emportaient sur nos résolutions et nos profondeurs sur nos examens, alors pourquoi penser encore, puisque nos difficultés seraient tranchées, nos interrogations suspendues et nos épouvantes apaisées ? Ce serait trop facile. Tout absolu – personnel ou abstrait – est une façon d'escamoter les problèmes ; et non seulement les problèmes, mais aussi leur racine, qui n'est autre chose qu'une panique des sens.

Dieu : chute perpendiculaire sur notre effroi, salut tombant comme un tonnerre au milieu de nos recherches qu'aucun espoir n'abuse, annulation sans détours de notre fierté inconsolée et volontairement inconsolable, acheminement de l'individu sur une voie de garage, chômage de l'âme faute d'inquiétude...

Quel plus grand renoncement que la foi ? Il est vrai que sans elle on s'engage dans une infinité d'impasses. Mais tout en sachant que rien ne peut mener à rien, que l'univers n'est qu'un sous-produit de notre tristesse, pourquoi sacrifierions-nous ce plaisir de trébucher et de nous écraser la tête contre la terre et le ciel ?

Les solutions que nous propose notre lâcheté ancestrale sont les pires désertions à notre devoir de décence intellectuelle. Se tromper, vivre et mourir dupe, c'est bien ce que font les hommes. Mais il existe une dignité qui nous préserve de disparaître en Dieu et qui transforme tous nos instants en prières que nous ne ferons jamais.

VARIATIONS SUR LA MORT

I. – C'est parce qu'elle ne repose sur rien, parce que l'ombre même d'un argument lui fait défaut que nous persévérons dans la vie. La mort est trop exacte ; toutes les raisons se trouvent de son côté. Mystérieuse pour nos instincts, elle se dessine, devant notre réflexion, limpide, sans prestiges, et sans les faux attraits de l'inconnu.

À force de cumuler des mystères nuls et de monopoliser le non-sens, la vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand Inconnu.

Où peut mener tant de vide et d'incompréhensible ? Nous nous agrippons aux jours parce que le désir de mourir est trop logique, partant inefficace. Que si la vie avait un seul argument pour elle – distinct, d'une évidence indiscutable – elle s'anéantirait ; les instincts et les préjugés s'évanouissent au contact de la Rigueur. Tout ce qui respire se nourrit d'invérifiable ; un supplément de logique serait funeste à l'existence, – effort vers l'Insensé... Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait. L'inexactitude de ses fins la

rend supérieure à la mort ; – un grain de précision la ravalerait à la trivialité des tombeaux. Car une science positive du sens de la vie dépeuplerait la terre en un jour ; et nul forcené ne parviendrait à y ranimer l'improbabilité féconde du Désir.

II. – On peut classer les hommes suivant les critères les plus capricieux : suivant leurs humeurs, leurs penchants, leurs rêves ou leurs glandes. On change d'idées comme de cravates ; car toute idée, tout critère vient de l'extérieur, des configurations et des accidents du temps. Mais, il y a quelque chose qui vient de nous-mêmes, qui *est* nous-mêmes, une réalité invisible, mais intérieurement vérifiable, une présence insolite et de toujours, que l'on peut concevoir à tout instant et qu'on n'ose jamais admettre, et qui n'a d'actualité qu'avant sa consommation : c'est la mort, le vrai critère... Et c'est elle, dimension la plus intime de tous les vivants, qui sépare l'humanité en deux ordres si irréductibles, si éloignés l'un de l'autre, qu'il y a plus de distance entre eux qu'entre un vautour et une taupe, qu'entre une étoile et un crachat. L'abîme de deux mondes incommunicables s'ouvre entre l'homme qui a le sentiment de la mort et celui qui ne l'a point ; cependant tous les deux meurent ; mais l'un ignore sa mort, l'autre la sait ; l'un ne meurt qu'un instant, l'autre ne cesse de mourir... Leur condition commune les situe précisément aux antipodes l'un de l'autre ; aux deux extrémités et à l'intérieur d'une même définition ; inconciliables, ils subissent le même destin... L'un vit comme s'il était éternel ; l'autre pense continuellement son éternité et la nie dans chaque pensée.

Rien ne peut changer notre vie si ce n'est l'insinuation progressive en nous des forces qui l'annulent. Aucun principe nouveau ne lui vient ni des surprises de notre croissance ni de l'efflorescence de nos dons ; elles ne lui sont que naturelles. Et rien de naturel ne saurait faire de nous autre chose que nous-mêmes.

Tout ce qui préfigure la mort ajoute une qualité de nouveauté à la vie, la modifie et l'amplifie. La santé la conserve comme telle, dans une stérile identité ; tandis que la maladie est une activité, la plus intense qu'un homme puisse déployer, un mouvement frénétique et... stationnaire, la plus riche dépense d'énergie *sans geste*, l'attente hostile et passionnée d'une fulguration irréparable.

III. – Contre l'obsession de la mort, les subterfuges de l'espoir comme les arguments de la raison s'avèrent inefficaces : leur insignifiance ne fait qu'exacerber l'appétit de mourir. Pour triompher de cet appétit il n'y a qu'une seule « méthode » : c'est de le vivre jusqu'au bout, d'en subir toutes les délices, toutes les affres, de ne rien

faire pour l'éluder. Une obsession vécue jusqu'à la satiété s'annule dans ses propres excès. À s'appesantir sur l'infini de la mort, la pensée en arrive à l'user, à nous en inspirer le dégoût, trop-plein *négalif* qui n'épargne rien et qui, avant de compromettre et de diminuer les prestiges de la mort, nous dévoile l'inanité de la vie.

Celui qui ne s'est pas adonné aux voluptés de l'angoisse, qui n'a pas savouré en pensée les périls de sa propre extinction ni goûté à des anéantisements cruels et doux, ne se guérira jamais de l'obsession de la mort : il en sera tourmenté, puisqu'il y aura résisté ; – tandis que celui qui, rompu à une discipline de l'horreur, et méditant sa pourriture, s'est réduit délibérément en cendres, celui-là regardera vers le *passé* de la mort – et lui-même ne sera *qu'un ressuscité qui ne peut plus vivre*. Sa « méthode » l'aura guéri et de la vie et de la mort.

Toute expérience capitale est néfaste : les couches de l'existence manquent d'épaisseur ; celui qui les fouille, archéologue du cœur et de l'être, se trouve, au bout de ses recherches, devant des profondeurs vides. Il regrettera en vain la parure des apparences. C'est ainsi que les Mystères antiques, révélations prétendues des secrets ultimes, ne nous ont rien légué en fait de connaissance. Les initiés sans doute étaient tenus de n'en rien transmettre ; il est cependant inconcevable que dans le nombre il ne se soit trouvé un seul bavard ; quoi de plus contraire à la nature humaine qu'une telle obstination dans le secret ? C'est que des *secrets*, il n'y en avait point ; il y avait des rites et des frissons. Les voiles écartés, que pouvaient-ils découvrir sinon des abîmes sans conséquence ? *Il n'y a d'initiation qu'au néant – et au ridicule d'être vivant.*

... Et je songe à un Eleusis des cœurs détrompés, à un Mystère net, sans dieux et sans les véhémences de l'illusion.

EN MARGE DES INSTANTS

C'est l'impossibilité de pleurer qui entretient en nous le goût des choses, et les fait exister encore : elle nous empêche d'en épuiser la saveur et de nous en détourner. Quand, sur tant de routes et de rivages, nos yeux refusaient de se noyer en eux-mêmes, ils préservaient par leur sécheresse l'objet qui les émerveillait. Nos larmes gaspillent la nature, comme nos transes, Dieu... Mais à la fin, elles nous gaspillent nous-mêmes. Car nous ne *sommes* que par le refus de donner libre cours à nos désirs suprêmes : les choses qui entrent dans la sphère de notre admiration ou de notre tristesse n'y demeurent que parce que nous ne les avons ni sacrifiées ni bénies de nos adieux liquides.

... Et c'est ainsi qu'après chaque nuit, nous retrouvant en face d'un jour nouveau, l'irréalisable nécessité de le combler nous transporte d'effroi ; et, dépayés dans la lumière, comme si le monde venait de s'ébranler, d'inventer son Astre, nous fuyons les larmes – dont une seule suffirait à nous évincer du temps.

DÉSARTICULATION DU TEMPS

Les instants se suivent les uns les autres : rien ne leur prête l'illusion d'un contenu ou l'apparence d'une signification ; ils se déroulent ; leur cours n'est pas le nôtre ; nous en contemplons l'écoulement, prisonniers d'une perception stupide. Le vide du cœur devant le vide du temps : deux miroirs reflétant face à face leur absence, une même image de nullité... Comme sous l'effet d'une idiotie songeuse, tout se nivelle : plus de sommets, plus d'abîmes... Où découvrir la poésie des mensonges, l'aiguillon d'une énigme ?

Celui qui ne connaît point l'ennui se trouve encore à l'enfance du monde, où les âges attendaient de naître ; il demeure fermé à ce temps fatigué qui se survit, qui rit de ses dimensions, et succombe au seuil de son propre... avenir, entraînant avec lui la matière, élevée subitement à un lyrisme de négation. L'ennui est l'écho en nous du temps qui se déchire..., la révélation du vide, le tarissement de ce délire qui soutient – ou invente – la vie...

Créateur de valeurs, l'homme est l'être délirant par excellence, en proie à la croyance que quelque chose existe, alors qu'il lui suffit de retenir son souffle : tout s'arrête ; de suspendre ses émotions : rien ne frémit plus ; de supprimer ses caprices : tout devient terne. La réalité est une création de nos excès, de nos démesures et de nos dérèglements. Un frein à nos palpitations : le cours du monde se ralentit ; sans nos chaleurs, l'espace est de glace. Le temps lui-même ne coule que parce que nos désirs enfantent cet univers décoratif que dépouillerait un rien de lucidité. Un grain de clairvoyance nous réduit à notre condition primordiale : la nudité ; un soupçon d'ironie nous dévêt de cet affublement d'espérances qui nous permettent de nous tromper et d'imaginer l'illusion : tout chemin contraire mène en dehors de la vie. L'ennui n'est que le début de cet itinéraire... Il nous fait sentir le temps trop long, – inapte à nous dévoiler une fin. Détachés de tout objet, n'ayant rien à assimiler de l'extérieur, nous nous détruisons au ralenti, puisque le futur a cessé de nous offrir une raison d'être.

L'ennui nous révèle une éternité qui n'est pas le dépassement du temps, mais sa ruine ; il est l'infini des âmes pourries faute de

superstitions : un absolu plat où rien n'empêche plus les choses de tourner en rond à la recherche de leur propre chute.

La vie se crée dans le délire et se défait dans l'ennui.

(Celui qui souffre d'un mal caractérisé n'a pas le droit de se plaindre : il a une occupation. Les grands souffrants ne s'ennuient jamais : la maladie les remplit, comme le remords nourrit les grands coupables. Car toute souffrance intense suscite un simulacre de plénitude et propose à la conscience une réalité terrible, qu'elle ne saurait éluder ; tandis que la souffrance sans *matière* dans ce deuil temporel qu'est l'ennui n'oppose à la conscience rien qui l'oblige à une démarche fructueuse. Comment guérir d'un mal non localisé et suprêmement imprécis, qui frappe le corps sans y laisser d'empreinte, qui s'insinue dans l'âme sans y marquer de signe ? Il ressemble à une maladie à laquelle nous aurions survécu, mais qui aurait absorbé nos possibilités, nos réserves *d'attention* et nous aurait laissés impuissants à combler le vide qui suit la disparition de nos affres et l'évanouissement de nos tourments. L'enfer est un havre auprès de ce dépaysement dans le temps, de cette langueur vide et prostrée où rien ne nous arrête sinon le spectacle de l'univers qui se carie sous nos regards. Quelle thérapeutique employer contre une maladie dont nous ne nous souvenons plus et dont les suites empiètent sur nos jours ? Comment inventer un remède à l'existence, comment conclure cette guérison sans fin ? Et comment se remettre de sa naissance ? L'ennui, cette convalescence *incurable*...)

LA SUPERBE INUTILITÉ

En dehors des sceptiques grecs et des empereurs romains de la décadence, tous les esprits paraissent asservis à une vocation municipale. Ceux-là seuls se sont émancipés, les uns par le doute, les autres par la démence, de l'obsession insipide d'être utiles. Ayant promu l'arbitraire au rang d'exercice ou de vertige, selon qu'ils étaient philosophes ou rejetons désabusés des anciens conquérants, ils n'étaient attachés à rien : par ce côté, ils évoquent les saints. Mais tandis que ceux-ci ne devaient jamais s'effondrer, – eux se trouvaient à la merci de leur propre jeu, maîtres et victimes de leurs caprices, – véritables solitaires, puisque leur solitude était stérile. Personne ne l'a prise en exemple et eux-mêmes ne la proposaient point ; aussi ne communiquaient-ils avec leurs « semblables » que par l'ironie et la terreur...

Être l'agent de dissolution d'une philosophie ou d'un empire : peut-on imaginer fierté plus triste et plus majestueuse ? Tuer d'un côté la

vérité et de l'autre la grandeur, manies qui font vivre l'esprit et la cité ; saper l'architecture des leurres sur laquelle s'appuie l'orgueil du penseur et du citoyen ; assouplir jusqu'à les fausser les ressorts de la joie de concevoir et de vouloir ; discréditer, par les subtilités du sarcasme et du supplice, les abstractions traditionnelles et les coutumes honorables, – quelle effervescence délicate et sauvage ! Nul charme là où les dieux ne meurent pas sous nos yeux. À Rome, où on les remplaçait, importait, où on les voyait se flétrir, quel plaisir d'invoquer des fantômes, avec pourtant l'unique peur que cette versatilité sublime ne capitulât devant l'assaut de quelque sévère et impure déité... Ce qui arriva.

Il n'est pas aisé de détruire une idole : cela requiert autant de temps qu'il en faut pour la promouvoir et l'adorer. Car il ne suffit pas d'anéantir son symbole matériel, ce qui est simple ; mais ses racines dans l'âme. Comment tourner ses regards vers les époques crépusculaires – où le passé se liquidait sous des yeux que seul le vide pouvait éblouir – sans s'attendrir sur ce grand art qu'est la mort d'une civilisation ?

... Et c'est ainsi que je rêve d'avoir été un de ces esclaves, venu d'un pays improbable, triste et barbare, pour traîner dans l'agonie de Rome une vague désolation, embellie de sophismes grecs. Dans les yeux vacants des bustes, dans les idoles amoindries par des superstitions fléchissantes, j'aurais trouvé l'oubli de mes ancêtres, de mes jugs et de mes regrets. Épousant la mélancolie des anciens symboles, je me serais affranchi ; j'aurais partagé la dignité des dieux abandonnés, les défendant contre les croix insidieuses, contre l'invasion des domestiques et des martyrs, et mes nuits auraient cherché repos dans la démence et la débauche des Césars. Expert en désabusements, criblant de toutes les flèches d'une sagesse dissolue les ferveurs nouvelles, – auprès des courtisanes, dans des lupanars sceptiques ou dans des cirques aux cruautés fastueuses, j'aurais chargé mes raisonnements de vice et de sang, pour dilater la logique jusqu'à des dimensions dont elle n'a jamais rêvé, jusqu'aux dimensions des mondes qui meurent.

EXÉGÈSE DE LA DÉCHÉANCE

Chacun de nous est né avec une dose de pureté, prédestinée à être corrompue par le commerce avec les hommes, par ce péché contre la solitude. Car chacun de nous fait l'impossible pour ne pas être voué à lui-même. Le semblable n'est pas fatalité mais tentation de déchéance. Incapables de garder nos mains propres et nos cœurs inaltérés, nous

nous souillons au contact des sueurs étrangères, nous nous vautrons, assoiffés de dégoût et fervents de pestilence, dans la fange unanime. Et quand nous rêvons de mers converties en eau bénite, il est trop tard pour nous y plonger, et notre corruption trop profonde nous empêche de nous y noyer : le monde a infesté notre solitude ; sur nous les traces des autres deviennent ineffaçables. Dans l'échelle des créatures, il n'y a que l'homme pour inspirer un dégoût soutenu. La répugnance que fait naître une bête est passagère ; elle ne mûrit nullement dans la pensée, tandis que nos semblables hantent nos réflexions, s'infiltrant dans le mécanisme de notre détachement du monde pour nous confirmer dans notre système de refus et de non-adhésion. Après chaque conversation, dont le raffinement indique à lui seul le niveau d'une civilisation, pourquoi est-il impossible de ne pas regretter le Sahara et de ne pas envier les plantes ou les monologues infinis de la zoologie ?

Si par chaque mot nous remportons une victoire sur le néant, ce n'est que pour mieux en subir l'empire. Nous mourons en proportion des mots que nous jetons tout autour de nous... Ceux qui parlent n'ont pas de secrets. Et nous parlons tous. Nous nous trahissons, nous exhibons notre cœur ; bourreau de l'indicible, chacun s'acharne à détruire tous les mystères, en commençant par les siens. Et si nous rencontrons les autres, c'est pour nous avilir ensemble dans une course vers le vide, que ce soit dans l'échange d'idées, dans les aveux ou les intrigues. La curiosité a provoqué non seulement la première chute, mais les innombrables chutes de tous les jours. La vie n'est que cette impatience de déchoir, de prostituer les solitudes virginales de l'âme par le dialogue, négation immémoriale et quotidienne du Paradis. L'homme ne devrait écouter que lui-même dans l'extase sans fin du Verbe intransmissible, se forger des mots pour ses propres silences et des accords audibles à ses seuls regrets. Mais, il est le bavard de l'univers ; il parle au nom des autres ; son moi aime le pluriel. Et celui qui parle au nom des autres est toujours un imposteur. Politiques, réformateurs et tous ceux qui se réclament d'un prétexte collectif sont des tricheurs. Il n'y a que l'artiste dont le mensonge ne soit pas total, car il n'invente que soi. En dehors de l'abandon à l'incommunicable, de la suspension au milieu de nos émois inconsolés et muets, la vie n'est qu'un fracas sur une étendue sans coordonnées, et l'univers, une géométrie frappée d'épilepsie.

(Le pluriel implicite du « on » et le pluriel avoué du « nous » constituent le refuge confortable de l'existence fausse. Le poète seul prend la responsabilité du « je », lui seul parle en son propre nom, lui seul a le droit de le faire. La poésie s'abâtardit quand elle devient perméable à la prophétie ou à la doctrine : la « mission » étouffe le

chant, l'idée entrave l'envol. Le côté « généreux » de Shelley rend caduque la plus grande partie de son œuvre : Shakespeare, par bonheur, n'a jamais rien « servi ».

Le triomphe de la non-authenticité s'accomplit dans l'activité philosophique, cette complaisance dans le « on », et dans l'activité prophétique (religieuse, morale ou politique), cette apothéose du « nous ». La *définition*, c'est le mensonge de l'esprit abstrait ; la *formule inspirée*, le mensonge de l'esprit militant : une définition se trouve toujours à l'origine d'un temple ; une formule y rassemble inéluctablement des fidèles. Ainsi commencent tous les enseignements.

Comment ne pas se tourner alors vers la poésie ? Elle a – comme la vie – l'excuse de ne rien *prouver*.)

COALITION CONTRE LA MORT

Comment imaginer la vie des autres, alors que la sienne paraît à peine concevable ? On rencontre un être, on le voit plongé dans un monde impénétrable et injustifiable, dans un amas de convictions et de désirs qui se superposent à la réalité comme un édifice morbide. S'étant forgé un système d'erreurs, il souffre pour des motifs dont la nullité effraie l'esprit et se donne à des valeurs dont le ridicule crève les yeux. Ses entreprises sembleraient-elles autre chose que vécilles, et la symétrie fébrile de ses soucis serait-elle mieux fondée qu'une architecture de balivernes ? À l'observateur extérieur, l'absolu de chaque vie se dévoile interchangeable, et toute destinée, pourtant inamovible dans son essence, arbitraire. Lorsque nos convictions nous paraissent les fruits d'une frivole démente, comment tolérer la passion des autres pour eux-mêmes et pour leur propre multiplication dans l'utopie de chaque jour ? Par quelle nécessité celui-ci s'enferme-t-il dans un monde particulier de prédilections, celui-là dans un autre ?

Lorsque nous subissons les confidences d'un ami ou d'un inconnu, la révélation de ses secrets nous remplit de stupeur. Devons-nous rapporter ses tourments au drame ou à la farce ? Cela dépend en tout point des bienveillances ou des exaspérations de notre fatigue. Chaque destinée n'étant qu'une ritournelle qui frétille autour de quelques taches de sang, c'est à nos humeurs de voir dans l'agencement de ses souffrances un ordre superflu et distrayant, ou un prétexte de pitié.

Comme il est malaisé d'approuver les raisons qu'invoquent les êtres, toutes les fois qu'on se sépare de chacun d'eux, la question qui vient à l'esprit est invariablement la même : comment se fait-il qu'il ne se tue pas ? Car rien n'est plus naturel que d'imaginer le suicide des autres. Quand on a entrevu, par une intuition bouleversante et

facilement renouvelable, sa propre inutilité, il est incompréhensible que n'importe qui n'en ait fait autant. Se supprimer semble un acte si clair et si simple ! Pourquoi est-il si rare, pourquoi tout le monde l'éluide-t-il ? C'est que, si la raison désavoue l'appétit de vivre, le *rien* qui fait prolonger les actes est pourtant d'une force supérieure à tous les absolus ; il explique la coalition tacite des mortels contre la mort ; il est non seulement le symbole de l'existence, mais l'existence même ; il est le tout. Et ce rien, ce tout ne peut donner un sens à la vie, mais il la fait néanmoins persévérer dans ce qu'elle est : *un état de non-suicide*.

SUPRÉMATIE DE L'ADJECTIF

Comme il ne peut y avoir qu'un nombre restreint de positions en face des problèmes ultimes, l'esprit se trouve limité dans son expansion par cette borne naturelle qu'est *l'essentiel*, par cette impossibilité de multiplier indéfiniment les difficultés capitales : l'histoire s'attache uniquement à changer le visage d'une quantité d'interrogations et de solutions. Ce que l'esprit invente n'est qu'une série de qualifications nouvelles ; il rebaptise les éléments ou cherche dans ses lexiques des épithètes moins usées pour une même et immuable douleur. On a toujours souffert, mais la souffrance a été ou « sublime » ou « juste » ou « absurde », selon les vues d'ensemble que le moment philosophique entretenait. Le malheur constitue la trame de tout ce qui respire ; mais ses modalités ont évolué ; elles ont composé cette succession d'apparences irréductibles, qui induisent chaque être à croire qu'il est le premier à souffrir ainsi. L'orgueil de cette unicité l'incite à s'éprendre de son propre mal et à l'endurer. Dans un monde de souffrances, chacune d'elles est solipsiste par rapport à toutes les autres. L'originalité du malheur est due à la qualité verbale qui l'isole dans l'ensemble des mots et des sensations...

Les qualificatifs changent : ce changement s'appelle progrès de l'esprit. Supprimez-les tous : que resterait-il de la civilisation ? La différence entre l'intelligence et la sottise réside dans le maniement de l'adjectif, dont l'usage sans diversité constitue la banalité. Dieu lui-même ne vit que par les adjectifs qu'on lui ajoute ; c'est la raison d'être de la théologie. Ainsi, l'homme, en qualifiant toujours différemment la monotonie de son malheur, ne se justifie devant l'esprit que par la quête passionnée d'un adjectif nouveau.

(Et pourtant cette quête est pitoyable. La misère de l'expression, qui est la misère de l'esprit, se manifeste dans l'indigence des mots, dans leur épuisement et leur dégradation : les attributs par lesquels nous déterminons les choses et les sensations gisent finalement devant

nous comme des charognes verbales. Et nous dirigeons des regards pleins de regrets vers le temps où ils ne dégageaient qu'une odeur de renfermé. Tout alexandrinisme ressort au début du besoin *d'aérer* les mots, de suppléer à leur flétrissure par un raffinement alerte ; mais il finit dans une lassitude où l'esprit et le verbe se confondent et se décomposent. (Étape idéalement dernière d'une littérature et d'une civilisation : figurons-nous un Valéry avec l'âme d'un Néron...)

Tant que nos sens frais et notre cœur naïf se retrouvent et se délectent dans l'univers des qualifications, ils prospèrent au hasard de l'adjectif, lequel, une fois disséqué, s'avère impropre et déficient. Nous disons de l'espace, du temps et de la souffrance qu'ils sont infinis ; mais *infini* n'a pas plus de portée que : beau, sublime, harmonieux, laid... Veut-on s'astreindre à voir au fond des mots ? On n'y voit rien, chacun d'eux, détaché de l'âme expansive et fertile, étant vide et nul. Le pouvoir de l'intelligence s'exerce à projeter sur eux un lustre, à les polir et à les rendre éclatants ; ce pouvoir, érigé en système, s'appelle *culture*, – feu d'artifice sur un arrière-plan de néant.)

LE DIABLE RASSURÉ

Pourquoi Dieu est-il si terne, si débile, si médiocrement pittoresque ? Pourquoi manque-t-il d'intérêt, de vigueur, d'actualité et nous ressemble-t-il si peu ? Existe-t-il une image moins anthropomorphique et plus gratuitement lointaine ? Comment avons-nous pu projeter en lui des lueurs si pâles et des forces si chancelantes ? Où se sont écoulées nos énergies, où se sont déversés nos désirs ? Qui a donc absorbé notre surcroît d'insolence vitale ?

Nous tournerons-nous vers le Diable ? Mais nous ne saurions lui adresser des prières : l'adorer serait prier introspectivement, *nous* prier. On ne prie pas l'évidence : l'*exact* n'est pas objet de culte. Nous avons placé dans notre double tous nos attributs, et, pour le rehausser d'un semblant de solennité, nous l'avons vêtu de noir : nos vies et nos vertus en deuil. En le dotant de méchanceté et de persévérance, nos qualités dominantes, nous nous sommes épuisés à le rendre aussi vivant que possible ; nos forces se sont consumées à forger son image, à le faire agile, sautillant, intelligent, ironique, et surtout mesquin. Les réserves d'énergie dont nous disposions pour forger Dieu se réduisaient à rien. Alors nous recourûmes à l'imagination et au peu de sang qui nous restait : Dieu ne pouvait être que le fruit de notre anémie : une image branlante et rachitique. Il est doux, bon, sublime, juste. Mais qui se reconnaît dans cette mixture fleurant l'eau de rose reléguée dans la transcendance ? Un être sans duplicité manque de

profondeur et de mystère ; il ne cache rien. L'impureté seule est signe de réalité. Et si les saints ne sont pas complètement dénués d'intérêt, c'est que leur sublime se mêle au roman et que leur éternité se prête à la biographie ; leurs *vies* indiquent qu'ils ont quitté le monde pour un *genre* susceptible de nous captiver de temps en temps...

Parce qu'il regorge de vie, le Diable n'a aucun autel : l'homme se reconnaît trop en lui pour l'adorer ; il le déteste à bon escient ; il se répudie, et entretient les attributs indigents de Dieu. Mais le Diable ne s'en plaint pas et n'aspire point à fonder une religion : ne sommes-nous pas là pour le garantir de l'inanition et de l'oubli ?

PROMENADE SUR LA CIRCONFÉRENCE

À l'intérieur du cercle qui enferme les êtres dans une communauté d'intérêts et d'espoirs, l'esprit ennemi des mirages se fraye un chemin du centre vers la périphérie. Il ne peut plus entendre de près le grouillement des humains ; il veut regarder d'aussi loin que possible la symétrie maudite qui les relie. Il voit partout des martyrs : les uns se sacrifiant pour des besoins visibles, les autres pour des nécessités incontrôlables, tous prêts à enterrer leurs noms sous une certitude ; et, comme tous ne peuvent y arriver, la plupart expient par la banalité le surcroît de sang qu'ils ont rêvé... Leurs vies sont faites d'une immense liberté de mourir qu'ils n'ont pas mise à profit : inexpressif holocauste de l'histoire, la fosse commune les engloutit.

Mais, le fervent des séparations, cherchant des chemins que les hordes ne hantent pas, se retire vers la marge extrême et évolue sur le tracé du cercle, qu'il ne peut franchir tant qu'il est soumis au corps ; cependant la Conscience plane plus loin, toute pure dans un ennui sans êtres ni objets. Ne souffrant plus, supérieure aux prétextes qui invitent à mourir, elle oublie l'*homme* qui la supporte. Plus irréaliste qu'une étoile perçue dans une hallucination, elle suggère la condition d'une pirouette sidérale, – tandis que sur la circonférence de la vie l'âme se promène ne rencontrant toujours qu'elle-même et son impuissance à répondre à l'appel du Vide.

LES DIMANCHES DE LA VIE

Si les après-midi dominicales étaient prolongées pendant des mois, où aboutirait l'humanité, émancipée de la sueur, libre du poids de la première malédiction ? L'expérience en vaudrait la peine. Il est plus que probable que le crime deviendrait l'unique divertissement, que la

débauche paraîtrait candeur, le hurlement mélodie et le ricanement tendresse. La sensation de l'immensité du temps ferait de chaque seconde un intolérable supplice, un cadre d'exécution capitale. Dans les cœurs imbus de poésie s'installeraient un cannibalisme blasé et une tristesse d'hyène ; les bouchers et les bourreaux s'éteindraient de langueur ; les églises et les bordels éclateraient de soupirs. *L'univers transformé en après-midi de dimanche...*, c'est la définition de l'ennui – et la fin de l'univers... Enlevez la malédiction suspendue au-dessus de l'Histoire : elle s'annule aussitôt, de même que l'existence, dans la vacance absolue, étale sa fiction. Le labeur construit dans le rien forge et consolide des mythes ; enivrement élémentaire, il excite et entretient la croyance à la « réalité » ; mais la contemplation de la pure existence, contemplation indépendante de gestes et d'objets, n'assimile que ce qui n'est pas...

Les désœuvrés saisissent plus de choses et sont plus profonds que les affairés : aucune besogne ne limite leur horizon ; nés dans un éternel dimanche, ils regardent – et se regardent regarder. La paresse est un scepticisme physiologique, le doute de la chair. Dans un monde éperdu d'oisiveté, ils seraient les seuls à n'être pas assassins. Mais, ils ne font pas partie de l'humanité, et, la sueur n'étant pas leur fort, ils vivent sans subir les conséquences de la Vie et du Péché. Ne faisant ni le bien ni le mal, ils dédaignent – spectateurs de l'épilepsie humaine – les semaines du temps, les efforts qui asphyxient la conscience. Qu'auraient-ils à craindre d'une prolongation illimitée de certaines après-midi, sinon le regret d'avoir soutenu des évidences grossièrement élémentaires ? Alors, l'exaspération dans le vrai pourrait les induire à imiter les autres et à se plaire à la tentation avilissante des besognes. C'est le danger qui menace la paresse, – miraculeuse survivance du paradis.

(La seule fonction de l'amour est de nous aider à endurer les après-midi dominicales, cruelles et incommensurables, qui nous blessent pour le reste de la semaine – et pour l'éternité.

Sans l'entraînement du spasme ancestral, il nous faudrait mille yeux pour des pleurs cachés, ou sinon des ongles à ronger, des ongles kilométriques... Comment tuer autrement ce temps qui ne coule plus ? Dans ces dimanches interminables le *mal d'être* se manifeste à plein. Parfois on arrive à s'oublier dans quelque chose ; mais comment s'oublier dans le monde même ? Cette impossibilité est la définition de ce mal. Celui qui en est frappé n'en guérira jamais, alors même que l'univers changerait complètement. Son cœur seul devrait changer, mais il est interchangeable ; aussi pour lui, *exister* n'a qu'un sens : plonger dans la souffrance, – jusqu'à ce que l'exercice d'une quotidienne nirvânisaison l'élève à la perception de l'irréalité...)

DÉMISSION

C'était dans la salle d'attente d'un hôpital : une vieille m'expliquait ses maux... Les controverses des hommes, les ouragans de l'histoire ; – des riens à ses yeux : son mal seul régnait dans l'espace et dans la durée. « Je ne peux pas manger, je ne peux pas dormir, j'ai peur, il doit y avoir du pus », débitait-elle en se caressant la mâchoire avec plus d'intérêt que si le sort du monde en eût dépendu. Cet excès d'attention à soi de la part d'une commère décrépète me laissa tout d'abord indécis entre l'effroi et l'écœurement ; puis je quittai l'hôpital avant que mon tour ne vînt, décidé à *renoncer* pour toujours à mes douleurs...

« Cinquante-neuf secondes sur chacune de mes minutes, ruminais-je le long des rues, furent dédiées à la souffrance ou à... l'idée de souffrance. Que n'ai-je eu une vocation de pierre ! Le “cœur” : origine de tous les supplices... J'aspire à l'objet..., à la bénédiction de la matière et de l'opacité. Le va-et-vient d'un moucheron me paraît une entreprise d'apocalypse. C'est commettre un péché que sortir de soi... Le vent, folie de l'air ! La musique, folie du silence ! En capitulant devant la vie, ce monde a forfait au néant... Je me démetts du mouvement et de mes rêves. Absence ! tu seras ma seule gloire... Que le “désir” soit à jamais rayé des dictionnaires et des âmes ! Je recule devant la farce vertigineuse des lendemains. Et si je garde encore quelques espoirs, j'ai perdu pour toujours la *faculté d'espérer*. »

L'ANIMAL INDIRECT

C'est à une véritable déroute qu'on parvient lorsqu'on pense continûment, par une obsession radicale, que l'homme existe, qu'il est ce qu'il est – et qu'il ne peut pas être autre. Mais *ce qu'il est*, mille définitions le dénoncent et aucune ne s'impose : plus elles sont arbitraires, plus elles paraissent valables. L'absurdité la plus ailée et la banalité la plus pesante lui conviennent pareillement. L'infinité de ses attributs compose l'être le plus imprécis que nous puissions concevoir. Alors que les bêtes vont directement à leur but, il se perd dans des détours ; c'est l'animal indirect par excellence. Ses réflexes improbables – du relâchement desquels résulte la conscience – le transforment en un convalescent qui aspire à la maladie. Rien en lui n'est sain sinon le fait de l'avoir été. Qu'il soit ange qui a perdu ses ailes ou singe qui a perdu son poil, il n'a pu émerger de l'anonymat des créatures que grâce aux éclipses de sa santé. Son sang mal

composé a permis l'infiltration d'incertitudes, d'ébauches de problèmes ; sa vitalité mal disposée, l'intrusion de points d'interrogation et de signes d'étonnement. Comment définir le virus qui, en rongant sa somnolence, l'a accablé de veilles au milieu de la sieste des êtres ? Quel ver s'est emparé de son repos, quel agent primitif de la connaissance l'a obligé au retard des actes, à l'arrêt des envies ? Qui a introduit la première langueur dans sa férocité ? Sorti du foisonnement des autres vivants, il s'est créé une confusion plus subtile, il a exploité avec minutie les maux d'une vie arrachée à elle-même. De tout ce qu'il a entrepris pour se guérir de lui-même, une maladie plus étrange s'est formée : sa « civilisation » n'est que l'effort pour trouver des remèdes à un état incurable – et souhaité. L'esprit se flétrit à l'approche de la santé : l'homme est invalide – ou il n'est pas. Quand, après avoir pensé à tout, il pense à lui-même – car il n'y arrive que par le détour de l'univers et comme au dernier problème qu'il se pose – il reste surpris et confondu. Mais il continue de préférer à la nature qui échoue éternellement dans la santé son propre échec.

(Depuis Adam tout l'effort des hommes a été de modifier *l'homme*. Les visées de réforme et de pédagogie, exercées aux dépens des *données* irréductibles, dénaturent la pensée et en faussent le mouvement. La connaissance n'a pas d'ennemi plus acharné que l'instinct éducateur, optimiste et virulent, auquel les philosophes ne sauraient échapper : comment leurs systèmes en seraient-ils indemnes ? Hors l'irrémédiable, tout est faux ; fausse cette civilisation qui veut le combattre, fausses les vérités dont elle s'arme.

À l'exception des sceptiques anciens et des moralistes français, il serait difficile de citer un seul esprit dont les théories, secrètement ou explicitement, ne tendent point à modeler l'homme. Mais il subsiste inaltéré, quoiqu'il ait suivi le défilé de nobles préceptes, proposés à sa curiosité, offerts à son ardeur et à son égarement. Alors que tous les êtres ont leur *place* dans la nature, il demeure une créature métaphysiquement divagante, perdue dans la Vie, insolite dans la Création. Un but valable à l'histoire, personne n'en a trouvé ; mais tout le monde en a proposé ; et c'est un pullulement de buts tellement divergents et fantasques que l'idée de finalité en est annulée et s'évanouit en dérisoire article de l'esprit.

Chacun subit sur soi cette *unité de désastre* qu'est le phénomène *homme*. Et le seul sens du temps est de multiplier ces unités, de grossir indéfiniment ces souffrances verticales qui s'appuient sur un rien de matière, sur l'orgueil d'un prénom et sur une solitude sans appel.)

Celui qui arriverait, par une imagination débordante de pitié, à enregistrer toutes les souffrances, à être contemporain de toutes les peines et de toutes les angoisses d'un instant quelconque, celui-là – à supposer qu'un tel être pût exister – serait un monstre d'amour et la plus grande victime dans l'histoire du cœur. Mais il est inutile de nous figurer une telle impossibilité. Nous n'avons qu'à procéder à l'examen de nous-mêmes, qu'à pratiquer l'archéologie de nos alarmes. Si nous avançons dans le supplice des jours, c'est que rien n'arrête cette marche hormis nos douleurs ; celles des autres nous semblent explicables et susceptibles d'être dépassées : nous croyons qu'ils souffrent parce qu'ils n'ont pas suffisamment de volonté, de courage ou de lucidité. Chaque souffrance, sauf la nôtre, nous paraît légitime ou ridiculement intelligible ; sans quoi, le deuil serait la seule constante dans la versatilité de nos sentiments. Mais nous ne portons que le deuil de nous-mêmes. Si nous pouvions comprendre et aimer l'infinité des agonies qui traînent autour de nous, toutes les vies qui sont des morts cachées, il nous faudrait autant de cœurs qu'il y a d'êtres qui souffrent. Et si nous avions une mémoire miraculeusement actuelle qui garderait présente la totalité de nos peines passées, nous succomberions sous un tel fardeau. *La vie n'est possible que par les déficiences de notre imagination et de notre mémoire.*

Nous tenons notre force de nos oublis et de notre incapacité à nous représenter la pluralité des destins simultanés. Personne ne pourrait survivre à la compréhension instantanée de la douleur universelle, chaque cœur n'étant pétri que pour une certaine quantité de souffrances. Il y a comme des limites matérielles à notre endurance ; pourtant, l'expansion de chaque chagrin les atteint et parfois les dépasse : c'est trop souvent l'origine de notre ruine. De là dérive l'impression que chaque douleur, chaque chagrin, sont infinis. Ils le sont en effet, mais seulement pour nous, pour les bornes de notre cœur ; et celui-ci aurait-il les dimensions du vaste espace, nos maux seraient plus vastes encore, puisque toute douleur se substitue au monde, et qu'à tout chagrin il faut un autre univers. La raison s'attache vainement à nous montrer les proportions infinitésimales de nos accidents ; elle échoue devant notre penchant à la prolifération cosmogonique. C'est ainsi que la vraie folie n'est jamais due aux hasards ou aux désastres du cerveau, mais à la conception fausse de l'espace que se forge le cœur...

ANNULATION PAR LA DÉLIVRANCE

Une doctrine du salut n'a de sens que si nous partons de l'équation existence-souffrance. Ce n'est ni une constatation subite, ni une série

de raisonnements qui nous conduisent à cette équation, mais l'élaboration inconsciente de tous nos instants, la contribution de toutes nos expériences, infimes ou capitales. Quand nous portons des germes de déceptions et comme une soif de les voir éclore, le désir que le monde infirme à chaque pas nos espoirs multiplie les vérifications voluptueuses du mal. Les arguments viennent ensuite ; la doctrine se construit : il ne reste encore que le danger de la « sagesse ». Mais, si l'on ne veut pas s'affranchir de la souffrance ni vaincre les contradictions et les conflits, si on préfère les nuances de l'inachevé et les dialectiques affectives à l'uni d'une impasse sublime ? Le salut finit tout ; et il nous finit. Qui, une fois *sauvé*, ose se dire encore vivant ? On ne vit réellement que par le refus de se délivrer de la souffrance et comme par une tentation religieuse de l'irrégiosité. Le salut ne hante que les assassins et les saints, ceux qui ont tué ou dépassé la créature ; les autres se vautrent – ivres morts – dans l'imperfection...

Le tort de toute doctrine de la délivrance est de supprimer la poésie, climat de l'inachevé. Le poète se trahirait s'il aspirait à se sauver : le salut est la mort du chant, la négation de l'art et de l'esprit. Comment se sentir solidaire d'un aboutissement ? Nous pouvons raffiner, jardiner nos douleurs, mais par quel moyen nous en émanciper sans nous suspendre ? Dociles à la malédiction, nous n'existons qu'en tant que nous souffrons. – Une âme ne s'agrandit et ne périt que par la quantité d'*insupportable* qu'elle assume.

LE VENIN ABSTRAIT

Même nos maux vagues, nos inquiétudes diffuses, dégénérant en physiologie, il importe, par une démarche inverse, de les ramener aux manœuvres de l'intelligence. Si on rehaussait l'Ennui – perception tautologique du monde, morne ondolement de la durée – à la dignité d'une élégie déductive, si on lui offrait la tentation d'une prestigieuse stérilité ? Sans le recours à un ordre supérieur à l'âme, celle-ci sombre dans la chair – et la physiologie devient le dernier mot de nos hébétudes philosophiques. Transposer les poisons immédiats en valeurs d'échange intellectuel, élever à la fonction d'instrument la corruption sensible, ou alors couvrir par des normes l'impureté de tout sentiment et de toute sensation, c'est une recherche d'élégance nécessaire à l'esprit, auprès duquel l'âme – cette hyène pathétique – n'est que profonde et sinistre. L'esprit *en soi* ne peut être que *superficiel*, sa nature étant soucieuse uniquement de l'ordonnance des événements conceptuels et non de leurs implications dans les sphères qu'ils *signifient*. Nos états ne l'intéressent que pour autant qu'ils sont

transposables. Ainsi la mélancolie émane de nos viscères et rejoint le vide cosmique ; mais l'esprit ne l'adopte qu'épurée de ce qui la rattache à la fragilité des sens ; il *l'interprète* ; affinée, elle devient *point de vue* : mélancolie catégorielle. La théorie guette et capte nos venins ; et les rend moins nocifs. C'est une dégradation *par en haut*, l'esprit-amateur de vertiges purs – étant ennemi des intensités.

LA CONSCIENCE DU MALHEUR

Tout concourt, les éléments et les actes à te blesser. Te cuirasser de dédains, t'isoler en une forteresse d'écœurement, rêver à des indifférences surhumaines ? Les échos du temps te persécuteraient dans tes dernières absences... Quand rien ne peut t'empêcher de saigner, les idées mêmes se teintent de rouge ou empiètent comme des tumeurs les unes sur les autres. Il n'y a dans les pharmacies aucun spécifique contre l'existence ; – rien que de petits remèdes pour les fanfarons. Mais où est l'antidote du désespoir clair, infiniment articulé, fier et sûr ? Tous les êtres sont malheureux ; mais combien le savent ? La conscience du malheur est une maladie trop grave pour figurer dans une arithmétique des agonies ou dans les registres de l'incurable. Elle rabaisse le prestige de l'enfer, et convertit les abattoirs des temps en idylles. Quel péché as-tu commis pour naître, quel crime pour exister ? Ta douleur comme ton destin est sans motif. Souffrir véritablement c'est accepter l'invasion des maux sans l'excuse de la causalité, comme une faveur de la nature démente, comme un miracle négatif...

Dans la phrase du Temps les hommes s'insèrent comme des virgules, tandis que, pour l'arrêter, tu t'es immobilisé en point.

LA PENSÉE INTERJECTIVE

L'idée d'infini a dû naître un jour de relâchement où une vague langueur s'est infiltrée en géométrie, comme le premier acte de connaissance au moment où, dans le silence des réflexes, un frisson macabre a isolé la perception de son objet. Combien de dégoûts ou de nostalgies nous a-t-il fallu accumuler pour nous réveiller à la fin seuls, tragiquement supérieurs à l'évidence ! Un soupir oublié nous a fait faire un pas en dehors de l'immédiat ; une fatigue banale nous a éloignés d'un paysage ou d'un être ; des gémissements diffus nous ont séparés des innocences douces ou craintives. La somme de ces distances accidentelles constitue – bilan de nos jours et de nos nuits –

l'écart qui nous distingue du monde, – et que l'esprit s'efforce de réduire et de ramener à nos proportions fragiles. Mais l'œuvre de chaque lassitude se fait sentir : où chercher encore de la matière sous nos pas ?

Au début, c'est pour nous évader des choses que nous pensons ; puis, lorsque nous sommes allés trop loin, pour nous perdre dans le regret de notre évasion... Et c'est ainsi que nos concepts s'enchaînent comme des soupirs dissimulés, que toute réflexion tient lieu d'interjection, qu'une tonalité plaintive submerge la dignité de la logique. Des teintes funèbres ternissent les idées, débordements du cimetière sur les paragraphes, relent de pourriture dans les préceptes, dernier jour d'automne dans un cristal intemporel... L'esprit est sans défense contre les miasmes qui l'assaillent, car ils surgissent de l'endroit le plus corrompu qui existe entre la terre et le ciel, de l'endroit où la folie gît dans la tendresse, cloaque d'utopies et verminière de rêves : notre âme. Et alors même que nous pourrions changer les lois de l'univers ou en prévoir les caprices, elle nous subjuguerait par ses misères, par le principe de sa ruine. Une âme qui ne soit pas perdue ? Où est-elle, pour qu'on en dresse le procès-verbal, pour que la science, la sainteté et la comédie s'en emparent !

APOTHÉOSE DU VAGUE

On pourrait appréhender l'essence des peuples – plus encore que celle des individus – par leur façon de participer au *vague*. Les évidences où ils vivent ne dévoilent que leur caractère transitoire, leurs périphéries, leurs apparences.

Ce qu'un peuple peut exprimer n'a qu'une valeur historique : c'est sa réussite dans le devenir ; mais ce qu'il ne peut exprimer, *son échec dans l'éternel*, c'est la soif infructueuse de soi-même : son effort à s'épuiser dans l'expression étant frappé d'impuissance, il y supplée par certains mots, – allusions à l'indicible...

Combien de fois, dans nos pérégrinations en dehors de l'intellect, n'avons-nous pas reposé nos troubles à l'ombre de ces *Sehnsucht*, *yearning*, *saudade*, de ces fruits sonores éclos pour des cœurs trop mûrs ! Soulevons le voile de ces mots : cachent-ils un même contenu ? Est-il possible que la même signification vive et meure dans les ramifications verbales d'une souche d'indéfini ? Peut-on concevoir que des peuples si divers éprouvent la nostalgie de la même manière ?

Celui qui s'évertuerait à trouver la formule du *mal du lointain* deviendrait victime d'une architecture mal construite. Pour remonter à l'origine de ces expressions du vague il faut pratiquer une régression

affective vers leur essence, se noyer dans l'ineffable et en sortir avec les concepts en lambeaux. Une fois perdus l'assurance théorique et l'orgueil de l'intelligible, on peut essayer de tout comprendre, de tout comprendre *pour soi-même*. On arrive alors à se réjouir dans l'inexprimable, à passer ses jours en marge du compréhensible et à se vautrer dans la banlieue du sublime. Pour échapper à la stérilité, il faut s'épanouir au seuil de la raison... Vivre dans l'attente, dans ce qui n'est pas encore, c'est accepter le déséquilibre stimulant que suppose l'idée d'avenir. Toute nostalgie est un dépassement du présent. Même sous la forme du regret, elle prend un caractère dynamique : on veut forcer le passé, agir rétroactivement, protester contre l'irréversible. La vie n'a de contenu que dans la violation du temps. L'obsession de l'ailleurs, c'est l'impossibilité de l'instant ; et cette impossibilité est la nostalgie même.

Que les Français se soient refusés à éprouver et surtout à cultiver l'imperfection de l'indéfini, n'est pas sans avoir un accent révélateur. Sous forme collective, ce mal n'existe pas en France : le *cafard* n'a pas de qualité métaphysique et l'*ennui* est singulièrement dirigé. Les Français repoussent toute complaisance envers le Possible ; leur langue même élimine toute complicité avec ses dangers. Y a-t-il un autre peuple qui se trouve plus à son aise dans le monde, pour qui le *chez soi* ait plus de sens et plus de poids, pour qui l'immanence offre plus d'attraits ?

Pour désirer fondamentalement autre chose, il faut être désinvesti de l'espace et du temps, et vivre dans un minimum de parenté avec le lieu et le moment. Ce qui fait que l'histoire de la France offre si peu de discontinuités, c'est cette fidélité à son essence, qui flatte notre inclination à la perfection et déçoit le besoin d'inachevé qu'implique une vision tragique. La seule chose contagieuse en France est la lucidité, l'horreur d'être dupe, d'être victime de quoi que ce soit. C'est pour cela qu'un Français n'accepte l'aventure qu'en pleine conscience ; il *veut* être dupe ; il se bande les yeux ; l'héroïsme inconscient lui semble à juste titre un manque de goût, un sacrifice inélégant. Mais l'équivoque brutale de la vie exige que prédomine à tout instant l'*impulsion*, et non la volonté, d'être cadavre, d'être métaphysiquement dupe.

Si les Français ont chargé de trop de clarté la nostalgie, s'ils lui ont enlevé certains prestiges intimes et dangereux, la *Sehnsucht*, par contre, épuise ce qu'il y a d'insoluble dans les conflits de l'âme allemande, tiraillée entre la *Heimat* et l'infini.

Comment trouverait-elle un apaisement ? D'un côté, la volonté d'être plongé dans l'indivision du cœur et du sol ; de l'autre, d'absorber toujours l'espace dans un désir inassouvi. Et comme

l'étendue n'offre pas de limites, et qu'avec elle s'accroît le penchant à de nouvelles errances, le but recule au fur et à mesure de la progression. De là, le goût exotique, la passion pour les voyages, la délectation dans le paysage en tant que paysage, le manque de forme intérieure, la profondeur tortueuse, tout à la fois séduisante et rebutante. Il n'y a pas de solution à la tension entre la *Heimat* et l'infini : c'est être enraciné et déraciné en même temps, et n'avoir pu trouver un compromis entre le foyer et le lointain. L'impérialisme, constante funeste dans son ultime essence, n'est-il pas la traduction politique et vulgairement concrète de la *Sehnsucht* ?

On ne saurait trop insister sur les conséquences historiques de certaines approximations intérieures. Or, la nostalgie en est une ; elle nous empêche de nous reposer dans l'existence ou dans l'absolu ; elle nous oblige à flotter dans l'indistinct, à perdre nos assises, à vivre à *découvert* dans le temps.

Être arraché au sol, exilé dans la durée, coupé de ses racines immédiates, c'est désirer une réintégration dans les sources originelles d'avant la séparation et la déchirure. La nostalgie, c'est justement se sentir éternellement loin de chez soi ; et, en dehors des proportions lumineuses de l'Ennui, et de la postulation contradictoire de l'infini et de la *Heimat*, elle prend la forme du retour vers le fini, vers l'immédiat, vers un appel terrestre et maternel. Ainsi que l'esprit, le cœur forge des utopies : et de toutes la plus étrange est celle d'un univers *natal*, où l'on se repose de soi-même, un univers, – oreiller cosmique de toutes nos fatigues.

Dans l'aspiration nostalgique on ne désire pas quelque chose de palpable, mais une sorte de chaleur abstraite, hétérogène au temps et proche d'un pressentiment paradisiaque. Tout ce qui n'accepte pas l'existence comme telle, confine à la théologie. La nostalgie n'est qu'une théologie sentimentale, où l'Absolu est construit avec les éléments du désir, où Dieu est l'indéterminé élaboré par la langueur.

LA SOLITUDE – SCHISME DU CŒUR

Nous sommes voués à la perdition toutes les fois que la vie ne se dévoile pas comme un miracle, toutes les fois que l'instant ne gémit plus sous un frisson surnaturel. Comment renouveler cette sensation de plénitude, ces secondes de délire, ces éclairs volcaniques, ces prodiges de ferveur qui rabaissent Dieu à un accident de notre argile ? Par quel subterfuge revivre cette fulguration dans laquelle la musique même nous paraît superficielle, et comme le rebut de notre orgue

intérieur ?

Il n'est pas en notre pouvoir de nous rappeler les saisissements qui nous faisaient coïncider avec le début du mouvement, nous rendaient maîtres du premier moment du temps et artisans instantanés de la Création. De celle-ci nous ne percevons plus que le dénuement, la réalité morne : nous vivons pour désapprendre l'extase. Et ce n'est pas le miracle qui détermine notre tradition et notre substance, mais le vide d'un univers frustré de ses flammes, englouti dans ses propres absences, objet exclusif de notre rumination : un univers seul devant un cœur seul, prédestinés, l'un et l'autre, à se disjoindre, et à s'exaspérer dans l'antithèse. Lorsque la solitude s'accroît au point de constituer non pas tellement notre *donnée* que notre unique *foi*, nous cessons d'être solidaires avec le tout : hérétiques de l'existence, nous sommes bannis de la communauté des vivants, dont la seule vertu est d'attendre, haletants, quelque chose qui ne soit pas la mort. Mais, affranchis de la fascination de cette attente, rejetés de l'œcuménicité de l'illusion, nous sommes la secte la plus hérétique, car notre âme elle-même est née dans l'hérésie.

(« Lorsque l'âme est en état de grâce, sa beauté est si relevée et si admirable, qu'elle surpasse incomparablement tout ce qu'il y a de beau dans la nature, et qu'elle ravit les yeux de Dieu et des Anges » [Ignace de Loyola]).

J'ai cherché à m'établir dans une grâce quelconque ; j'ai voulu liquider les interrogations et disparaître dans une lumière ignorante, dans n'importe quelle lumière dédaigneuse de l'intellect. Mais comment atteindre au soupir de félicité supérieur aux problèmes, quand aucune « beauté » ne t'illumine, et que Dieu et les Anges sont aveugles ?

Jadis, alors que sainte Thérèse, patronne de l'Espagne et de ton âme, te prescrivait un trajet de tentations et de vertiges, le gouffre transcendant t'émerveillait comme une chute dans les cieux. Mais ces cieux se sont évanouis – comme les tentations et les vertiges – et, dans le cœur froid, les fièvres d'Avila, à jamais éteintes.

Par quelle étrangeté du sort, certains êtres, arrivés au point où ils pourraient coïncider avec une foi, reculent-ils pour suivre un chemin qui ne les mène qu'à eux-mêmes – et donc nulle part ? Est-ce par peur qu'installés dans la grâce, ils y perdent leurs vertus distinctes ? Chaque homme évolue aux dépens de ses profondeurs, chaque homme est un mystique qui se refuse : la terre est peuplée de grâces manquées et de mystères piétinés.)

PENSEURS CRÉPUSCULAIRES

Athènes se mourait, et, avec elle, le culte de la connaissance. Les grands systèmes avaient vécu : limités au domaine conceptuel, ils refusaient l'intervention des tourments, la recherche de la délivrance et de la méditation désordonnée sur la douleur. La cité finissante, ayant permis la conversion des accidents humains en théorie, n'importe quoi – l'éternuement ou la mort – supplantait les anciens problèmes. L'obsession des remèdes marque la fin d'une civilisation ; la quête du salut, celle d'une philosophie. Platon et Aristote n'avaient cédé à ces préoccupations que par exigence d'équilibre ; après eux, elles l'emportaient dans tous les secteurs.

Rome, à son couchant, n'a recueilli d'Athènes que les échos de sa décadence et les reflets de son épuisement. Quand les Grecs promenaient leurs doutes à travers l'Empire, l'ébranlement de celui-ci et de la philosophie était un fait virtuellement consommé. Toutes les questions paraissant légitimes, la superstition des limites formelles n'empêchait plus la débauche des curiosités arbitraires. L'infiltration de l'épicurisme et du stoïcisme était facile : la morale remplaçait les édifices abstraits, la raison abâtardie devenait instrument de la pratique. Dans les rues de Rome, avec des recettes différentes de « bonheur », foisonnaient les épicuriens et les stoïciens, experts en sagesse, nobles charlatans surgis à la périphérie de la philosophie pour guérir une lassitude incurable et généralisée. Mais il manquait à leur thérapeutique la mythologie et les anecdotes étranges qui, dans l'aveulissement universel, allaient constituer la vigueur d'une religion insoucieuse de nuances, venue de plus loin qu'eux. La sagesse est le dernier mot d'une civilisation qui expire, le nimbe des crépuscules historiques, la fatigue transfigurée en vision du monde, l'ultime tolérance avant l'avènement d'autres dieux plus frais – et de la barbarie ; elle est aussi un vain essai de mélodie dans les râles de la fin, qui montent de partout. Car le Sage – théoricien de la mort limpide, héros de l'indifférence et symbole de la dernière étape de la philosophie, de sa dégénérescence et de sa vacuité – a résolu le problème de sa propre mort... et a supprimé dès lors tous les problèmes. Pourvu de ridicules plus rares, il est un cas limite, que l'on rencontre à des périodes extrêmes comme une confirmation exceptionnelle de la pathologie générale. Nous trouvant au point symétrique de l'agonie antique, en proie aux mêmes maux et sous des charmes pareillement inéluctables, nous voyons les grands systèmes abolis par leur perfection limitée. Pour nous aussi, tout devient matière à une philosophie sans dignité et sans rigueur... Le destin impersonnel de la pensée s'est éparpillé dans mille âmes, dans mille humiliations de l'idée... Ni Leibniz, ni Kant, ni Hegel ne nous sont plus d'aucun secours. Nous sommes venus avec notre propre mort devant les portes de la philosophie : pourries, et n'ayant plus rien à

défendre, elles s'ouvrent d'elles-mêmes... et n'importe quoi devient sujet philosophique. Aux paragraphes se substituent des cris : il en résulte une philosophie du *fundus animae*, dont l'intimité se reconnaîtrait dans les apparences de l'histoire et les dehors du temps.

Nous aussi nous cherchons le « bonheur », soit par frénésie, soit par dédain : le mépriser c'est encore ne pas l'oublier, et le refuser en y pensant ; nous aussi nous cherchons le « salut », ne serait-ce qu'en n'en voulant point. Et si nous sommes les héros négatifs d'un Âge trop mûr, par ce fait même nous en sommes les *contemporains* : trahir son temps ou en être le fervent, exprime – sous une contradiction apparente – un même acte de participation. Les hautes défaillances, les subtiles décrépitudes, l'aspiration à des auréoles intemporelles – toutes menant à la sagesse, – qui ne les reconnaîtrait en soi ? Qui ne se sent le droit de tout affirmer dans le vide qui l'entoure, avant que le monde ne s'évanouisse dans l'aurore d'un absolu ou d'une négation nouvelle ? Un dieu menace toujours à l'horizon. Nous sommes en marge de la philosophie, puisque nous consentons à sa fin. Faisons que le dieu ne s'installe point dans nos pensées, gardons encore nos doutes, les apparences d'équilibre et la tentation du destin immanent, toute aspiration arbitraire et fantasque étant préférable aux vérités inflexibles. Nous changeons de remèdes, n'en trouvant point d'efficace ni de valable, parce que nous n'avons foi ni dans l'apaisement que nous cherchons ni dans les plaisirs que nous poursuivons. Sages versatiles, nous sommes les épicuriens et les stoïciens des Romes modernes...

RESSOURCES DE L'AUTODESTRUCTION

Nés dans une prison, avec des fardeaux sur nos épaules et nos pensées, nous ne pourrions atteindre le terme d'un seul jour si la possibilité d'en finir ne nous incitait à recommencer le jour d'après... Les fers et l'air irrespirable de ce monde nous ôtent tout, sauf la liberté de nous tuer ; et cette liberté nous insuffle une force et un orgueil tels qu'ils triomphent des poids qui nous accablent.

Pouvoir disposer absolument de soi-même et s'y refuser, est-il donc plus mystérieux ? La consolation par le suicide possible élargit en espace infini cette demeure où nous étouffons. L'idée de nous détruire, la multiplicité des moyens d'y parvenir, leur facilité et leur proximité nous réjouissent et nous effraient ; car il n'y a rien de plus simple et de plus terrible que l'acte par lequel nous décidons irrévocablement de nous-mêmes. En un seul instant nous supprimons tous les instants ; Dieu lui-même ne saurait le faire. Mais, démons fanfarons, nous

différons notre fin : comment renoncerions-nous au déploiement de notre liberté, au jeu de notre superbe ?...

Celui qui n'a jamais conçu sa propre annulation, qui n'a pas pressenti le recours à la corde, à la balle, au poison ou à la mer, est un forçat avili ou un ver rampant sur la charogne cosmique. Ce monde peut tout nous prendre, peut tout nous interdire, mais il n'est du pouvoir de personne de nous empêcher de nous abolir. Tous les outils nous y aident, tous nos abîmes nous y invitent ; mais tous nos instincts s'y opposent. Cette contradiction développe dans l'esprit un conflit sans issue. Quand nous commençons à réfléchir sur la vie, à y découvrir un infini de vacuité, nos instincts se sont dirigés déjà en guides et facteurs de nos actes ; ils refrènent l'envol de notre inspiration et la souplesse de notre dégagement. Si, au moment de notre naissance, nous étions aussi conscients que nous le sommes au sortir de l'adolescence, il est plus que probable qu'à cinq ans le suicide serait un phénomène habituel ou même une question d'honorabilité. Mais nous nous *éveillons* trop tard : nous avons contre nous les années fécondées uniquement par la présence des instincts, qui ne peuvent être que stupéfaits des conclusions auxquelles conduisent nos méditations et nos déceptions. Et ils réagissent ; cependant, ayant acquis la conscience de notre liberté, nous sommes maîtres d'une résolution d'autant plus alléchante que nous ne la mettons pas à profit. Elle nous fait endurer les jours et, plus encore, les nuits ; nous ne sommes plus pauvres, ni écrasés par l'adversité : nous disposons de ressources suprêmes. Et lors même que nous ne les exploiterions jamais, et que nous finirions dans l'expiration traditionnelle, nous aurions eu un trésor dans nos abandons : est-il plus grande richesse que le suicide que chacun porte en soi ?

Si les religions nous ont défendu de mourir par nous-mêmes, c'est qu'elles y voyaient un exemple d'insoumission qui humiliait les temples et les dieux. Tel concile d'Orléans considérait le suicide comme un péché plus grave que le crime, parce que le meurtrier peut toujours se repentir, se sauver, tandis que celui qui s'est ôté la vie a franchi les limites du salut. Mais l'acte de se tuer ne part-il pas d'une formule radicale de salut ? Et le néant ne vaut-il pas l'éternité ? L'être seul n'a pas besoin de faire la guerre à l'univers ; c'est à lui-même qu'il envoie l'ultimatum. Il n'aspire pas davantage à *être* pour toujours, si dans un acte incomparable il a été *absolument* lui-même. Il refuse le ciel et la terre comme il se refuse. Au moins, il aura atteint une plénitude de liberté inaccessible à celui qui la cherche indéfiniment dans le futur...

Aucune église, aucune mairie n'a inventé jusqu'à présent un seul argument valable contre le suicide. À celui qui ne peut plus supporter

la vie, que répondre ? Nul n'est à même de prendre sur soi les fardeaux d'un autre. Et de quelle force dispose la dialectique contre l'assaut des chagrins irréfutables et contre mille évidences inconsolées ? Le suicide est un des caractères distinctifs de l'homme, une de ses découvertes ; aucune bête n'en est capable et les anges l'ont à peine deviné ; sans lui, la réalité humaine serait moins curieuse et moins pittoresque : elle manquerait d'un climat étrange et d'une série de possibilités funestes, qui ont leur valeur esthétique, ne serait-ce que pour introduire dans la tragédie des solutions nouvelles et une variété de dénouements.

Les sages antiques, qui se donnaient la mort comme preuve de leur maturité, avaient créé une discipline du suicide que les modernes ont désapprise. Voués à une agonie sans génie, nous ne sommes ni auteurs de nos extrémités, ni arbitres de nos adieux ; la fin n'est plus *notre* fin : l'excellence d'une initiative unique – par laquelle nous rachèterions une vie insipide et sans talent – nous fait défaut, comme nous fait défaut le cynisme sublime, le faste ancien d'un art de périr. Routiniers du désespoir, cadavres qui s'acceptent, nous nous survivons tous et ne mourons que pour accomplir une formalité inutile. C'est comme si notre vie ne s'attachait qu'à reculer le moment où nous pourrions nous débarrasser d'elle.

LES ANGES RÉACTIONNAIRES

Il est malaisé de porter un jugement sur la révolte du moins philosophe des anges, sans y mêler sympathie, étonnement et réprobation. L'injustice gouverne l'univers. Tout ce qui s'y construit, tout ce qui s'y défait porte l'empreinte d'une fragilité immonde, comme si la matière était le fruit d'un scandale au sein du néant. Chaque être se nourrit de l'agonie d'un autre être ; les instants se précipitent comme des vampires sur l'anémie du temps ; – le monde est un réceptacle de sanglots... Dans cet abattoir, se croiser les bras ou sortir l'épée, sont gestes également vains. Aucun déchaînement superbe ne saurait secouer l'espace ni ennoblir les âmes. Triomphes et échecs se succèdent d'après une loi inconnue qui a nom *destin*, nom auquel nous recourons lorsque, philosophiquement démunis, notre séjour ici-bas ou n'importe où nous paraît sans solution et comme une malédiction à subir, déraisonnable et imméritée. Destin – mot d'élection dans la terminologie des vaincus... Avides d'une nomenclature pour l'irréremédiable, nous cherchons un allègement dans l'invention verbale, dans des clartés suspendues au-dessus de nos désastres. Les mots sont charitables : leur frêle réalité nous trompe et nous console...

C'est ainsi que le « destin », qui ne peut rien vouloir, est celui qui a voulu ce qui nous arrive... Épris de l'irrationnel comme seul mode d'explication, nous le regardons charger la balance de notre sort, laquelle ne pèse que des éléments négatifs, de même nature. D'où extraire l'orgueil pour provoquer les forces qui en ont ainsi décrété, et, qui plus est, sont irresponsables de ce décret ? Contre qui mener la lutte et où diriger l'assaut quand l'injustice hante l'air de nos poumons, l'espace de nos pensées, le silence et la stupeur des astres ? Notre révolte est aussi mal conçue que le monde qui la suscite. Comment se mettre en devoir de réparer les torts quand, tel Don Quichotte sur son lit de mort, – nous avons perdu – à bout de folie, exténués – vigueur et illusion pour affronter les routes, les combats et les défaites. Et comment retrouver la fraîcheur de l'ange séditieux, lui qui, encore au début du temps, ignorait cette sagesse pestilentielle où nos élans suffoquent ? Où puiserions-nous assez de verve et d'outrecuidance pour flétrir le troupeau des autres anges, alors qu'ici-bas suivre leur collègue c'est se précipiter plus bas encore, alors que l'injustice des hommes imite celle de Dieu, et que toute rébellion oppose l'âme à l'infini et la brise contre lui ? Les anges anonymes, – blottis sous leurs ailes sans âge, éternellement vainqueurs et vaincus en Dieu, insensibles aux néfastes curiosités, rêveurs parallèles aux deuils terrestres, – qui oserait leur jeter la pierre et, par défi, diviser leur sommeil ? La révolte, fierté de la déchéance, ne tire sa noblesse que de son inutilité : les souffrances la réveillent et puis l'abandonnent ; la frénésie l'exalte et la déception la nie... Elle ne saurait avoir un sens dans un univers *non valable*...

(Dans ce monde rien n'est à sa place, en commençant par ce monde même. Point ne faut s'étonner alors du spectacle de l'injustice humaine. Il est également vain de refuser ou d'accepter l'ordre social : force nous est d'en subir les changements en mieux ou en pire avec un conformisme désespéré, comme nous subissons la naissance, l'amour, le climat et la mort. La décomposition préside aux lois de la vie : plus proches de notre poussière que ne le sont de la leur les objets inanimés, nous succombons avant eux et courons vers notre destin sous le regard des étoiles apparemment indestructibles. Mais elles-mêmes s'effriteront dans un univers que notre cœur seul prend au sérieux pour expier ensuite par des déchirements son manque d'ironie...

Personne ne peut corriger l'injustice de Dieu et des hommes : tout acte n'est qu'un cas spécial, d'apparence organisée, du Chaos originel. Nous sommes entraînés par un tourbillon qui remonte à l'aurore des temps ; et si ce tourbillon a pris figure d'ordre, ce n'est que pour mieux nous emporter...)

LE SOUCI DE DÉCENCE

Sous l'aiguillon de la douleur, la chair se réveille ; matière lucide et lyrique, elle chante sa dissolution. Tant qu'elle était indiscernable de la nature, elle reposait dans l'oubli des éléments : le moi ne s'était pas encore emparé d'elle. La matière qui souffre s'émancipe de la gravitation, n'est plus solidaire du reste de l'univers, s'isole de l'ensemble assoupi ; car, la douleur, agent de séparation, principe actif d'individuation, nie les délices d'une destinée statistique.

L'être véritablement seul n'est pas celui qui est abandonné par les hommes, mais celui qui souffre au milieu d'eux, qui traîne son désert dans les foires et déploie ses talents de lépreux souriant, de comédien de l'irréparable. Les grands solitaires d'autrefois étaient heureux, ne connaissaient pas la duplicité, n'avaient rien à cacher : ils ne s'entretenaient qu'avec leur propre solitude...

De tous les liens qui nous rattachent aux choses, il n'en est pas un seul qui ne se relâche et ne périclisse sous l'influence de la souffrance, laquelle nous libère de tout, sauf de l'obsession de nous-même et de la sensation d'être irrévocablement *individu*. C'est la solitude hypostasiée en essence. Dès lors, par quels moyens communiquer avec les autres sinon par la prestidigitation du mensonge ? Car si nous n'étions pas saltimbanques, si nous n'avions pas appris les artifices d'un charlatanisme savant, si enfin nous étions *sincères* jusqu'à l'impudeur ou à la tragédie, – nos mondes souterrains vomiraient des océans de fiel, où disparaître serait notre point d'honneur : nous fuirions ainsi l'inconvenance de tant de grotesque et de sublime. À un certain degré de malheur, toute franchise devient indécente. Job s'est arrêté à temps : un pas de plus, et ni Dieu, ni ses amis ne lui eussent plus répondu.

(On est « civilisé » dans la mesure où l'on ne clame pas sa lèpre, où l'on fait preuve de respect pour l'élégante fausseté, forgée par les siècles. Nul n'a le droit de ployer sous le poids de ses heures... Tout homme recèle une possibilité d'apocalypse, mais tout homme s'astreint à niveler ses propres abîmes. Si chacun donnait libre carrière à sa solitude, Dieu devrait recréer ce monde, dont l'existence dépend en tout point de notre éducation et de cette peur que nous avons de nous-mêmes... – Le chaos ? – C'est rejeter tout ce qu'on a appris, c'est être *soi-même*...)

LA GAMME DU VIDE

J'ai vu celui-ci poursuivre tel but et celui-là tel autre ; j'ai vu les hommes fascinés par des objets disparates, sous le charme de projets et de rêves tout ensemble vils et indéfinissables. Analysant chaque cas isolément pour pénétrer les raisons de tant de ferveur gaspillée, j'ai compris le non-sens de tout geste et de tout effort. Existe-t-il une seule vie qui ne soit imprégnée des erreurs qui font vivre ? existe-t-il une seule vie claire, transparente, sans racines humiliantes, sans motifs inventés, sans les mythes surgis des désirs ? Où est l'acte pur de toute utilité : soleil abhorrant l'incandescence, ange dans un univers sans foi, ou ver oisif dans un monde abandonné à l'immortalité ? J'ai voulu me défendre contre tous les hommes, réagir contre leur folie, en déceler la source ; j'ai écouté et j'ai vu – et j'ai eu peur : peur d'agir pour les mêmes motifs ou pour n'importe quel motif, de croire aux mêmes fantômes ou à tout autre fantôme, de me laisser engloutir par les mêmes ivresses ou par toute autre ivresse ; peur, enfin, de délirer en commun et d'expirer dans une foule d'extases. – Je savais qu'en me séparant d'un être, j'étais dépossédé d'une méprise, que j'étais pauvre de l'illusion que je lui laissais... Ses paroles fiévreuses le dévoilaient prisonnier d'une évidence absolue pour lui et dérisoire pour moi ; au contact de son absurdité, je me dépouillais de la mienne... À qui adhérer sans le sentiment de se tromper, et sans rougir ? On ne peut justifier que celui qui pratique, *en pleine conscience*, le déraisonnable nécessaire à tout acte, et qui n'embellit d'aucun rêve la fiction à laquelle il s'adonne, comme on ne peut admirer qu'un héros qui meurt sans conviction, d'autant plus prêt au sacrifice qu'il en a entrevu le fond. Quant aux amants, ils seraient odieux si au milieu de leur grimaces le pressentiment de la mort ne les effleurait pas. Il est troublant de penser que nous emportons dans la tombe notre secret, – notre illusion, – que nous n'avons pas survécu à l'erreur mystérieuse qui vivifiait notre souffle, qu'en dehors des prostituées et des sceptiques tous sombrent dans le mensonge parce qu'ils ne devinent point l'équivalence, dans la nullité des voluptés et des vérités.

J'ai voulu supprimer en moi les raisons qu'invoquent les hommes pour exister et pour agir. J'ai voulu devenir indiciblement normal, – et me voilà dans l'hébétude, de plain-pied avec les idiots, et aussi vide qu'eux.

CERTAINS MATINS

Regret de n'être pas Atlas, de ne pouvoir secouer les épaules pour assister à l'écroulement de cette risible matière... La rage suit le chemin inverse de la cosmogonie. Par quels mystères nous éveillons-nous certains matins avec la soif de démolir l'ensemble inerte et

vivant ? Quand le diable se noie dans nos veines, quand nos idées se convulsent, et que nos désirs pourfendent la lumière, les éléments s'embrasent et se consomment, tandis que nos doigts en tamisent la cendre.

Quels cauchemars avons-nous entretenus pendant les nuits pour nous lever en ennemis du soleil ? Faut-il nous liquider nous-mêmes pour en finir avec le tout ? Quelle complicité, quels liens nous prolongent dans une intimité avec le temps ? La vie serait intolérable sans les forces qui la nient. Maîtres d'une issue possible, de l'idée d'une fuite, nous pourrions aisément nous abolir et, au comble du délire, expectorer cet univers.

... Ou alors prier et attendre d'autres matins.

(Écrire serait un acte insipide et superflu si l'on pouvait pleurer à discrétion, et imiter les enfants et les femmes en proie à la rage... Dans la matière dont nous sommes pétris, dans sa plus profonde impureté, se trouve un principe d'amertume, qu'adoucissent les larmes seules. Si, chaque fois que les chagrins nous assaillent, nous avions la possibilité de nous en délivrer par les pleurs, les maladies vagues et la poésie disparaîtraient. Mais une réticence native, aggravée par l'éducation, ou un fonctionnement défectueux des glandes lacrymales, nous condamnent au martyre de l'œil sec. Et puis les cris, les tempêtes de jurons, l'automacération et les ongles implantés dans la chair, avec les consolations d'un spectacle de sang, ne figurent plus parmi nos procédés thérapeutiques. Il s'ensuit que nous sommes tous malades, qu'il nous faudrait à chacun un Sahara pour y hurler à volonté, ou les bords d'une mer élégiaque et fougueuse pour mêler à ses lamentations déchaînées nos lamentations plus déchaînées encore. Nos paroxysmes exigent le cadre d'un sublime caricatural, d'un infini apoplectique, la vision d'une pendaïson où le firmament servirait de gibet à nos carcasses et aux éléments.)

LE DEUIL AFFAIRE

Toutes les vérités sont contre nous. Mais nous continuons à vivre, parce que nous les acceptons en elles-mêmes, parce que nous nous refusons à en tirer les conséquences. Où est celui qui aurait traduit – dans sa conduite – une seule conclusion de l'enseignement de l'astronomie, de la biologie, et qui aurait décidé de ne plus quitter son lit par révolte ou par humilité en face des distances sidérales ou des phénomènes naturels ? Y eut-il jamais orgueil vaincu par l'évidence de notre irréalité ? Et qui fut assez audacieux pour ne plus rien faire parce que tout acte est ridicule dans l'infini ? Les sciences prouvent

notre néant. Mais qui en a saisi la dernière leçon ? Qui est devenu héros de la paresse totale ? Personne ne se croise les bras : nous sommes plus empressés que les fourmis et les abeilles. Pourtant si une fourmi, si une abeille, – par le miracle d'une idée ou par une tentation de singularité – s'isolait dans la fourmilière ou dans l'essaim, si elle contemplait *du dehors* le spectacle de ses peines, s'obstinerait-elle encore dans son labeur ?

Seul l'animal rationnel n'a rien su apprendre de sa philosophie : il se situe à l'écart – et persévère néanmoins dans les mêmes erreurs d'apparence efficace et de réalité nulle. Vue de l'extérieur, de n'importe quel point archimédien, la vie – avec toutes ses croyances – n'est plus possible, ni même concevable. On ne peut *agir* que contre la vérité. L'homme recommence chaque jour, malgré tout ce qu'il sait, contre tout ce qu'il sait. Cette équivoque, il l'a poussée jusqu'au vice. La clairvoyance est en deuil, mais – étrange contagion – ce deuil même est actif ; ainsi, sommes-nous entraînés dans un convoi jusqu'au Jugement ; ainsi, du dernier repos lui-même, du silence final de l'histoire, avons-nous fait une activité : c'est la mise en scène de l'agonie, le besoin de dynamisme jusque dans les rôles...

(Les civilisations haletantes s'épuisent plus vite que celles qui se prélassent dans l'éternité. La Chine, s'épanouissant pendant des millénaires dans la fleur de sa vieillesse, propose seule un exemple à suivre ; elle seule aussi est parvenue de longue date à une sagesse raffinée, supérieure à la philosophie : le taoïsme surpasse tout ce que l'esprit a conçu sur le plan du détachement. – Nous comptons par *générations* : c'est la malédiction des civilisations à peine séculaires d'avoir perdu, dans leur cadence précipitée, la conscience intemporelle.

De toute évidence nous sommes dans le monde pour ne rien faire ; mais, au lieu de traîner nonchalamment notre pourriture, nous exhalons la sueur et nous nous essouffons dans l'air fétide. L'Histoire entière est en putréfaction ; ses relents se déplacent vers le futur : nous y courons, ne fût-ce que pour la fièvre inhérente à toute décomposition.

Il est trop tard pour que l'humanité s'émancipe de l'illusion de *l'acte*, il est surtout trop tard pour qu'elle s'élève à la *sainteté du désœuvrement*.)

IMMUNITÉ CONTRE LE RENONCEMENT

Tout ce qui a trait à l'éternité tourne inévitablement en lieu commun. Le monde finit par accepter n'importe quelle révélation et se

résigne à n'importe quel frisson, pourvu que la formule en ait été trouvée. L'idée de la futilité universelle – plus dangereuse que tous les fléaux – s'est dégradée en évidence : tous l'admettent et personne ne s'y conforme. La frayeur d'une vérité ultime a été apprivoisée ; devenue refrain, les hommes n'y pensent plus, car ils ont appris par cœur une chose qui, entrevue seulement, devrait les précipiter vers l'abîme ou le salut. La vision de la nullité du Temps a fait naître les saints et les poètes, et les désespoirs de quelques isolés, épris d'anathème... Cette vision n'est pas étrangère aux foules : elles ressassent : « à quoi ça sert ? » ; « qu'est-ce que ça fait ? » ; « on en verra bien d'autres » ; « plus ça change plus c'est la même chose », – et pourtant rien n'arrive, rien n'intervient : pas un saint, pas un poète de plus... Si elles se conformaient à une seule de ces rengaines, la face du monde en serait transformée. Mais l'éternité – surgie d'une pensée antivitale – ne saurait être un réflexe humain sans danger pour l'exercice des actes : elle devient lieu commun, pour qu'on puisse l'oublier par une répétition machinale. La sainteté est une aventure comme la poésie. Les hommes disent : « tout passe », – mais combien saisissent la portée de cette terrifiante banalité ? combien fuient la vie, la chantent ou la pleurent ? Qui n'est pas imbu de la conviction que tout est vain ? Mais qui ose en affronter les suites ? L'homme à vocation métaphysique est plus rare qu'un monstre – et pourtant chaque homme contient virtuellement les éléments de cette vocation. Il a suffi à un prince hindou de voir un infirme, un vieillard et un mort *pour tout comprendre* ; nous qui les voyons, nous ne comprenons rien, car rien ne change dans notre vie. Nous ne pouvons renoncer à quoi que ce soit ; cependant les évidences de la vanité sont à notre portée. Malades d'espoir, nous attendons toujours ; et la vie n'est que l'attente devenue hypostase. Nous attendons tout – même le Rien – plutôt que d'être réduits à une suspension éternelle, à une condition de divinité neutre ou de cadavre. Ainsi, le cœur qui s'est fait un axiome de l'irréparable, en espère encore des surprises. L'humanité vit amoureusement dans les événements qui la nient...

ÉQUILIBRE DU MONDE

La symétrie apparente des joies et des peines n'émane nullement de leur distribution équitable : elle est due à l'injustice qui frappe certains individus, et les contraint ainsi à compenser par leur accablement l'insouciance des autres. Subir les conséquences de leurs actes, ou en être préservés, tel est le lot des hommes. Cette discrimination s'effectue sans aucun critère : elle est une fatalité, un

partage absurde, une sélection fantasque. Nul ne peut esquiver la condamnation au bonheur ou au malheur, ni se dérober à la sentence native, au tribunal funambulesque dont la décision s'étend entre le spermatozoïde et le tombeau.

Il en est qui payent toutes leurs joies, qui expient tous leurs plaisirs, qui ont des comptes à rendre pour tous leurs oublis : ils ne seront jamais redevables d'un seul instant de bonheur. Mille amertumes ont couronné pour eux un frisson de volupté comme s'ils n'avaient aucun droit aux douceurs admises, comme si leurs abandons mettaient en péril l'équilibre bestial du monde... Furent-ils heureux au milieu d'un paysage ? – ils le regretteront dans d'imminents chagrins ; furent-ils fiers dans leurs projets et leurs rêves ? ils se réveilleront vite, comme d'une utopie, corrigés par des souffrances trop positives.

Ainsi, il y a des sacrifiés qui payent l'inconscience des autres, qui expient non seulement leur propre bonheur mais celui d'inconnus. L'équilibre se rétablit de cette manière : la proportion des joies et des peines devient harmonieuse. Si un obscur principe universel a décrété que vous appartiendrez à l'ordre des victimes, vous irez le long de vos jours foulant aux pieds le rien de paradis que vous cachiez en vous, et le peu d'élan qui perçait dans vos regards et vos songes se souillera devant l'impureté du temps, de la matière et des hommes. Comme piédestal vous aurez un fumier et comme tribune un attirail de torture. Vous ne serez dignes que d'une gloire lépreuse et d'une couronne de bave. Essayer de marcher à côté de ceux à qui tout est dû, pour qui tous les chemins sont libres ? Mais la poussière et la cendre même se dresseront pour vous barrer les issues du temps et les sorties du rêve. Quelle que soit la direction où vous vous acheminerez, vos pas s'embourberont, vos voix ne clameront que les hymnes de la fange et, sur vos têtes penchées vers vos cœurs, où n'habite que la pitié de vous-mêmes, passera à peine le souffle des bienheureux, jouets bénis d'une ironie sans nom, et aussi peu coupables que vous.

ADIEU À LA PHILOSOPHIE

Je me suis détourné de la philosophie au moment où il me devint impossible de découvrir chez Kant aucune faiblesse humaine, aucun accent véritable de tristesse ; chez Kant et chez tous les philosophes. En regard de la musique, de la mystique et de la poésie, l'activité philosophique relève d'une sève diminuée et d'une profondeur suspecte, qui n'ont de prestiges que pour les timides et les tièdes. D'ailleurs, la philosophie – inquiétude impersonnelle, refuge auprès d'idées anémiques – est le recours de tous ceux qui esquivent

l'exubérance corruptrice de la vie. À peu près tous les philosophes ont fini *bien* : c'est l'argument suprême contre la philosophie. La fin de Socrate lui-même n'a rien de tragique : c'est un malentendu, la fin d'un pédagogue, – et si Nietzsche a sombré, c'est comme poète et visionnaire : il a expié ses extases et non ses raisonnements.

On ne peut éluder l'existence par des explications, on ne peut que la subir, l'aimer ou la haïr, l'adorer ou la craindre, dans cette alternance de félicité et d'horreur qui exprime le rythme même de l'être, ses oscillations, ses dissonances, ses véhémences amères ou allègres.

Qui n'est exposé, par surprise ou par nécessité, à une déroute irréfutable, qui n'élève alors les mains en prière pour les laisser ensuite tomber plus vides encore que les réponses de la philosophie ? On dirait que sa mission est de nous protéger tant que l'inadvertance du sort nous laisse cheminer en deçà du désarroi et de nous abandonner aussitôt que nous sommes contraints à nous y plonger. Et comment en serait-il autrement, quand on voit combien peu des souffrances de l'humanité a passé dans sa philosophie. L'exercice philosophique n'est pas fécond ; il n'est qu'honorable. On est toujours impunément philosophe : un métier sans destin qui remplit de pensées volumineuses les heures neutres et vacantes, les heures réfractaires et à l'Ancien Testament, et à Bach, et à Shakespeare. Et ces pensées se sont-elles matérialisées dans une seule page équivalente à une exclamation de Job, à une terreur de Macbeth ou à l'altitude d'une cantate ? On ne *discute* pas l'univers ; on l'*exprime*. Et la philosophie ne l'exprime pas. Les véritables problèmes ne commencent qu'après l'avoir parcourue ou épuisée, après le dernier chapitre d'un immense tome qui met le point final en signe d'abdication devant l'inconnu, où s'enracinent tous nos instants, et avec lequel il nous faut lutter parce qu'il est naturellement plus immédiat, plus important que le pain quotidien. Ici le philosophe nous quitte : ennemi du désastre, il est sensé comme la raison et aussi prudent qu'elle. Et nous restons en compagnie d'un pestiféré ancien, d'un poète instruit de tous les délires et d'un musicien dont le sublime transcende la sphère du cœur. Nous ne commençons à vivre réellement qu'au bout de la philosophie, sur sa ruine, quand nous avons compris sa terrible nullité, et qu'il était inutile de recourir à elle, qu'elle n'est d'aucun secours.

(Les grands systèmes ne sont au fond que de brillantes tautologies. Quel avantage à savoir que la nature de l'être consiste dans la « volonté de vivre », dans « l'idée », ou dans la fantaisie de Dieu ou de la Chimie ? Simple prolifération de mots, subtils déplacements de sens. Ce qui est répugne à l'étreinte verbale et l'expérience intime ne nous en dévoile rien au-delà de l'instant privilégié et inexprimable.

D'ailleurs, l'être lui-même n'est qu'une prétention du Rien.

On ne définit que par désespoir. Il faut une formule ; il en faut même beaucoup, ne serait-ce que pour donner une justification à l'esprit et une façade au néant.

Le concept ni l'extase ne sont opérants. Quand la musique nous plonge jusqu'aux « intimités » de l'être, nous remontons rapidement à la surface : les effets de l'illusion se dissipent et le savoir s'avère nul.

Les choses que nous touchons et celles que nous concevons sont aussi improbables que nos sens et notre raison ; nous ne sommes *sûrs* que dans notre univers verbal, maniable à plaisir – et inefficace. L'être est muet et l'esprit est bavard. Cela s'appelle *connaître*.

L'originalité des philosophes se réduit à inventer des termes. Comme il n'y a que trois ou quatre attitudes devant le monde – et à peu près autant de façons de mourir, – les nuances qui les diversifient et les multiplient ne tiennent qu'au choix de vocables, dépourvus de toute portée métaphysique.

Nous sommes engouffrés dans un univers pléonastique, où les interrogations et les répliques s'équivalent.)

DU SAINT AU CYNIQUE

La moquerie a tout abaissé au rang de prétexte, sauf le Soleil et l'Espoir, sauf les deux conditions de la vie : l'astre du monde et l'astre du cœur, l'un éclatant, l'autre invisible. Un squelette, se réchauffant au soleil et espérant, serait plus vigoureux qu'un Hercule désespéré et las de la lumière ; un être, totalement perméable à l'Espérance, serait plus puissant que Dieu et plus vivant que la Vie. Macbeth, « *awearry of the sun* », est la dernière des créatures, la vraie mort n'étant pas la pourriture, mais le dégoût de toute irradiation, la répulsion pour tout ce qui est germe, pour tout ce qui s'épanouit sous la chaleur de l'illusion. L'homme a profané les choses qui naissent et meurent sous le soleil, sauf le soleil ; les choses qui naissent et meurent dans l'espoir, sauf l'espoir. N'ayant pas eu le front d'aller plus loin, il a imposé des bornes à son cynisme. C'est qu'un cynique, qui se prétend conséquent, ne l'est qu'en paroles ; ses gestes en font l'être le plus contradictoire : nul ne pourrait vivre après avoir décimé ses superstitions. Pour arriver au cynisme total, il faudrait un effort inverse de celui de la sainteté et au moins aussi considérable ; ou alors, imaginer un saint qui, parvenu au sommet de sa purification, découvrirait la vanité du mal qu'il s'est donné – et le ridicule de Dieu...

Un tel monstre de clairvoyance changerait les données de la vie : il aurait la force et l'autorité de mettre en question les conditions mêmes de son existence ; il ne risquerait plus de se contredire ; aucune défaillance humaine n'affaiblirait plus ses hardiesses ; ayant perdu le respect religieux que nous portons malgré nous à nos dernières illusions, il se jouerait de son cœur et du soleil...

RETOUR AUX ÉLÉMENTS

Si la philosophie n'avait fait aucun progrès depuis les présocratiques, il n'y aurait aucune raison de s'en plaindre. Excédés du fatras des concepts, nous finissons par nous apercevoir que notre vie s'agite toujours dans les éléments dont ils constituaient le monde, que c'est la terre, l'eau, le feu et l'air qui nous conditionnent, que cette physique rudimentaire révèle le cadre de nos épreuves et le principe de nos tourments. Ayant compliqué ces quelques données élémentaires, nous avons perdu – fascinés par le décor et l'édifice des théories – la compréhension du Destin, lequel pourtant, inchangé, est le même qu'aux premiers jours du monde. Notre existence, réduite à son essence, continue à être un combat contre les éléments de toujours, combat que notre savoir n'adoucit aucunement. Les héros de tous les temps ne sont pas moins malheureux que ceux d'Homère et, s'ils sont devenus des *personnages*, c'est qu'ils ont diminué de souffle et de grandeur. Comment les résultats des sciences changeraient-ils la position métaphysique de l'homme ? Et que sont les sondages dans la matière, les aperçus et les fruits de l'analyse auprès des hymnes védiques et de ces tristesses de l'aurore historique glissées dans la poésie anonyme ?

Alors que les décadences les plus disertes ne nous édifient pas plus sur le malheur que ne le font les balbutiements d'un berger, et qu'en fin de compte il y a plus de sagesse dans le ricanement d'un idiot que dans l'investigation des laboratoires, – n'est-ce point folie de poursuivre la vérité sur les chemins du temps – ou dans les livres ? – Lao-tse, réduit à quelques lectures, n'est pas plus naïf que nous qui avons tout lu. La profondeur est indépendante du savoir. Nous traduisons sur d'autres plans les révélations des âges révolus, ou nous exploitons des intuitions originelles par les dernières acquisitions de la pensée. Ainsi, Hegel est un Héraclite qui a lu Kant ; et notre Ennui, un éléatisme affectif, la fiction de la diversité démasquée et révélée au cœur...

FAUX-FUYANTS

Ne tirent les dernières conséquences que ceux qui vivent hors de l'art. Le suicide, la sainteté, le vice – autant de formes du manque de talent. Directe ou travestie, la confession par la parole, le son ou la couleur arrête l'agglomération des forces intérieures et les affaiblit en les rejetant vers le monde du dehors. C'est une diminution salutaire qui fait de tout acte de création un facteur de fuite. Mais celui qui accumule des énergies vit sous pression, en esclave de ses propres excès ; rien ne l'empêche de faire naufrage dans l'absolu...

La véritable existence tragique ne se rencontre presque jamais parmi ceux qui savent manier les puissances secrètes qui les harassent ; à force d'amoindrir leur âme par leur œuvre, où puiseraient-ils l'énergie d'atteindre l'extrémité des actes ? Tel héros s'est accompli dans une modalité superbe du mourir parce qu'il lui manquait la faculté de s'éteindre progressivement dans des vers. Tout héroïsme expie – par le génie du cœur – un talent en défaut, tout héros est un être sans talent. Et c'est cette déficience qui le projette en avant et l'enrichit, tandis que ceux qui ont appauvri par la création leur fortune d'indicible, sont rejetés, en tant qu'existences, à l'arrière-plan, bien que leur esprit puisse s'élever au-dessus de tous les autres.

Tel s'élimine du rang de ses semblables par le couvent ou par un autre artifice : par la morphine, l'onanisme ou l'apéritif alors qu'une forme d'expression eût pu le sauver. Mais, toujours présent à lui-même, parfait possesseur de ses réserves et de ses mécomptes, portant la somme de sa vie sans possibilité de la diminuer par les prétextes de l'art, envahi par soi il ne peut être que *total* dans ses gestes et ses résolutions, il ne peut tirer qu'une conclusion l'affectant entièrement ; il ne saurait goûter les extrêmes : il s'y noie ; et il se noie véritablement dans le vice, en Dieu ou dans son propre sang, alors que les lâchetés de l'expression l'eussent fait reculer devant le *suprême*. Celui qui *s'exprime*, n'agit pas contre lui-même ; il ne connaît que la *tentation* des dernières conséquences. Et le déserteur n'est pas celui qui les tire, mais celui qui se dissipe et se divulgue de peur que, livré à lui-même, il ne se perde et ne s'effondre.

NON-RÉSISTANCE À LA NUIT

Au début, nous croyons avancer vers la lumière ; puis, fatigués d'une marche sans but, nous nous laissons glisser : la terre, de moins en moins ferme, ne nous supporte plus : elle s'ouvre. En vain chercherions-nous à poursuivre un trajet vers une fin ensoleillée, les ténèbres se dilatent au dedans et au-dessous de nous. Nulle lueur pour nous éclairer dans notre glissement : l'abîme nous appelle, et nous

l'écoutons. Au-dessus demeure encore tout ce que nous voulions être, tout ce qui n'a pas eu le pouvoir de nous élever plus haut. Et, naguère amoureux des sommets, puis déçus par eux, nous finissons par chérir notre chute, nous nous hâtons de l'accomplir, instruments d'une exécution étrange, fascinés par l'illusion de toucher aux confins des ténèbres, aux frontières de notre destinée nocturne. La peur du vide transformée en volupté, quelle chance d'évoluer à l'opposé du soleil ! Infini à rebours, dieu qui commence au-dessous de nos talons, extase devant les crevasses de l'être et soif d'une auréole noire, le Vide est un rêve renversé où nous nous engloutissons.

Si le vertige devient notre loi, portons un nimbe souterrain, une couronne dans notre chute. Détrônés de ce monde, emportons-en le sceptre pour honorer la nuit d'un faste nouveau.

(Et pourtant cette chute – à part quelques instants de pose – est loin d'être solennelle et lyrique. Habituellement nous nous enlisons dans une fange nocturne, dans une obscurité tout aussi médiocre que la lumière... La vie n'est qu'une torpeur dans le clair-obscur, une inertie entre des lueurs et des ombres, une caricature de ce soleil intérieur, lequel nous fait croire illégitimement à notre excellence sur le reste de la matière. Rien ne prouve que nous sommes plus que rien. Pour ressentir continuellement cette dilatation où nous rivalisons avec les dieux, où nos fièvres triomphent de nos effrois, il faudrait nous maintenir à une température tellement élevée qu'elle nous achèverait en quelques jours. Mais nos éclairs sont instantanés ; les chutes sont notre règle. La vie, c'est ce qui se décompose à tout moment ; c'est une perte monotone de lumière, une dissolution insipide dans la nuit, sans sceptres, sans auréoles, sans nimbes.)

TOURNANT LE DOS AU TEMPS

Hier, aujourd'hui, demain, – ce sont là catégories à l'usage des domestiques. Pour l'oisif somptueusement installé dans l'Inconsolation, et que tout instant afflige, passé, présent, futur ne sont qu'apparences variables d'un même mal, identique dans sa substance, inexorable dans son insinuation et monotone dans sa persistance. Et ce mal est coextensif à l'être, est l'être lui-même.

Je fus, je suis ou je serai, c'est là question de grammaire et non d'existence. Le destin – en tant que carnaval temporel – se prête à la conjugaison, mais, dépouillé de ses masques, il se dévoile aussi immobile et aussi nu qu'une épitaphe. Comment peut-on accorder plus d'importance à l'heure qui est qu'à celle qui fut ou qui sera ? La méprise dans laquelle vivent les domestiques – et tout homme qui

adhère au temps est un domestique – représente un véritable état de grâce, un obscurcissement ensorcelé ; et cette méprise – ainsi qu'un voile surnaturel – couvre la perte à laquelle s'expose tout acte engendré par le désir. – Mais, pour l'oisif détrompé, le pur fait de vivre, le vivre pur de tout faire, est une corvée si exténuante, qu'endurer l'existence telle quelle, lui paraît un métier lourd, une carrière épuisante – et tout geste supplémentaire, impraticable et non avenu.

DOUBLE VISAGE DE LA LIBERTÉ

Quoique le problème de la liberté soit insoluble, nous pouvons toujours en discuter, nous mettre du côté de la contingence ou de la nécessité... Nos tempéraments et nos préjugés nous facilitent une option qui tranche et simplifie le problème sans le résoudre. Alors qu'aucune construction théorique ne parvient à nous le rendre sensible, à nous en faire éprouver la réalité touffue et contradictoire, une intuition privilégiée nous installe au cœur même de la liberté, en dépit de tous les arguments inventés contre elle. Et nous avons peur ; – nous avons peur de l'immensité du possible, n'étant pas préparés à une révélation si vaste et si subite, à ce bien dangereux auquel nous aspirions et devant lequel nous reculons. Qu'allons-nous faire, habitués aux chaînes et aux lois, en face d'un infini d'initiatives, d'une débauche de résolutions ? La séduction de l'arbitraire nous effraie. Si nous pouvons commencer n'importe quel acte, s'il n'y a plus de bornes à l'inspiration et aux caprices, comment éviter notre perte dans l'ivresse de tant de pouvoir ?

La conscience, ébranlée par cette révélation, s'interroge et tressaille. Qui, dans un monde où il peut disposer de tout, n'a été pris de vertige ? Le meurtrier fait un usage illimité de sa liberté, et ne peut résister à l'idée de sa puissance. Il est dans la mesure de chacun de nous de prendre la vie d'autrui. Si tous ceux que nous avons tués en pensée disparaissaient pour de bon, la terre n'aurait plus d'habitants. Nous portons en nous un bourreau réticent, un criminel irréalisé. Et ceux qui n'ont pas l'audace de s'avouer leurs penchants homicides, assassinent en rêve, peuplent de cadavres leurs cauchemars. Devant un tribunal absolu, seuls les anges seraient acquittés. Car il n'y a jamais eu d'être qui n'ait souhaité – au moins inconsciemment – la mort d'un autre être. Chacun traîne après soi un cimetière d'amis et d'ennemis ; et il importe peu que ce cimetière soit relégué dans les abîmes du cœur ou projeté à la surface des désirs.

La liberté, conçue dans ses implications ultimes, pose la question

de notre vie ou de celle des autres ; elle entraîne la double possibilité de nous sauver ou de nous perdre. Mais nous ne nous sentons libres, nous ne comprenons nos chances et nos dangers que par sursauts. Et c'est l'intermittence de ces sursauts, leur rareté, qui explique pourquoi ce monde n'est qu'un abattoir médiocre et un paradis fictif. Dissserter sur la liberté, cela ne mène à aucune conséquence en bien ou en mal ; mais nous n'avons que des instants pour nous apercevoir que *tout* dépend de nous...

La liberté est un principe *éthique* d'essence *démoniaque*.

SURMENAGE PAR LES RÊVES

Si nous pouvions conserver l'énergie que nous prodiguons dans cette succession de rêves accomplis nuitamment, la profondeur et la subtilité de l'esprit atteindraient des proportions insoupçonnables. L'échafaudage d'un cauchemar exige une dépense nerveuse plus exténuante que la construction théorique la mieux articulée. Comment, après le réveil, recommencer la besogne d'aligner des idées quand, dans l'inconscience, nous étions mêlés à des spectacles grotesques et merveilleux, et que nous roulions à travers les sphères sans l'entrave de l'antipoétique Causalité ? Pendant des heures nous étions semblables à des dieux ivres – et, subitement, les yeux ouverts supprimant l'infini nocturne, il nous faut reprendre, sous la médiocrité du jour, le ressassement de problèmes incolores, sans que nous y aide aucun des phantasmes de la nuit. La féerie glorieuse et néfaste aura donc été inutile ; le sommeil nous a épuisés en vain. Au réveil, un autre genre de lassitude nous attend ; après avoir eu tout juste le temps d'oublier celle du soir, nous voilà aux prises avec celle de l'aube. Nous avons peiné des heures et des heures dans l'immobilité horizontale sans que le cerveau profitât le moins du monde de son absurde activité. Un imbécile qui ne serait pas victime de ce gaspillage, qui accumulerait toutes ses ressources sans les dissiper dans les rêves, pourrait, possesseur d'une veille idéale, démêler tous les replis des mensonges métaphysiques ou s'initier aux plus inextricables difficultés mathématiques.

Après chaque nuit nous sommes plus vides : nos mystères comme nos chagrins se sont écoulés dans nos songes. Ainsi le labeur du sommeil n'amointrit pas seulement la force de notre pensée, mais encore celle de nos secrets...

LE TRAÎTRE MODÈLE

La vie ne pouvant s'accomplir que dans l'individuation – ce fondement dernier de la solitude, – chaque être est nécessairement seul du fait qu'il est individu. Pourtant tous les individus ne sont pas seuls d'une même manière ni avec une même intensité : chacun se place à un degré différent dans la hiérarchie de la solitude ; à l'extrême se situe le traître : il pousse sa qualité d'individu jusqu'à l'exaspération. En ce sens, Judas est l'être le plus seul dans l'histoire du christianisme, mais nullement dans celle de la solitude. Il n'a trahi qu'un dieu ; il a *su* ce qu'il a trahi ; il a livré *quelqu'un*, comme tant d'autres livrent *quelque chose* : une patrie ou d'autres prétextes plus ou moins collectifs. La trahison qui vise un objet précis, dût-elle comporter le déshonneur ou la mort, n'est point mystérieuse : on a toujours l'image de ce qu'on a voulu détruire ; la culpabilité est claire, qu'on l'admette ou qu'on la nie. Les autres vous rejettent : et vous vous résignez au bagne ou à la guillotine...

Mais, il existe une modalité bien plus complexe de trahir, sans référence immédiate, sans rapport à un objet ou à une personne. Ainsi : abandonner *tout* sans qu'on sache ce que représente ce tout ; s'isoler de son milieu ; repousser – par un divorce métaphysique – la substance qui vous a pétri, qui vous entoure et qui vous porte.

Qui, et par quel défi, saurait braver l'existence impunément ? Qui, et par quels efforts, pourrait aboutir à une liquidation du principe même de sa propre respiration ? Cependant la volonté de miner le fondement de tout ce qui existe produit un désir d'efficacité négative, puissant et insaisissable comme un relent de remords corrompant la jeune vitalité d'un espoir...

Quand on a trahi *l'être*, on n'emporte avec soi qu'un malaise indéfini, aucune image ne venant appuyer de sa précision l'objet qui suscite la sensation d'infamie. Nul ne vous jette la pierre ; vous êtes citoyen respectable comme devant ; vous jouissez des honneurs de la cité, de la considération de vos semblables ; les lois vous protègent ; vous êtes aussi estimable que quiconque, – et cependant personne ne voit que vous vivez d'avance vos funérailles et que votre mort ne saurait rien ajouter à votre condition irrémédiablement établie. C'est que le traître à l'existence n'a de comptes à rendre qu'à soi. Qui d'autre pourrait lui en demander ? Si vous ne décriez ni un homme ni une institution, vous n'encourez aucun risque ; aucune loi ne défend le Réel, mais toutes vous punissent du moindre préjudice porté à ses apparences. Vous avez droit de saper l'être même, mais *aucun* être ; vous pouvez licitement démolir les bases de tout ce qui *est*, mais la prison ou la mort vous attend au moindre attentat aux forces individuelles. Rien ne garantit l'Existence : il n'y a pas de procédure contre les traîtres métaphysiques, contre les Bouddhas qui refusent le

salut, ceux-ci n'étant jugés traîtres qu'à leur propre vie. Pourtant, de tous les malfaiteurs, ce sont eux les plus nuisibles : ils n'attaquent pas les fruits, ils attaquent la sève, la sève même de l'univers. Leur punition, eux seuls la connaissent...

Il se peut que dans tout traître il y ait une soif d'opprobre, et que le choix qu'il fait d'un mode de trahison dépende du degré de solitude auquel il aspire. Qui n'a ressenti le désir de perpétrer un forfait incomparable qui l'exclurait du nombre des humains ? Qui n'a convoité l'ignominie, pour couper à jamais les liens qui l'attachaient aux autres pour subir une condamnation sans appel et arriver ainsi à la quiétude de l'abîme ? Et quand on rompt avec l'univers, n'est-ce point pour la paix d'une faute irrémissible ? Un Judas avec l'âme de Bouddha, quel modèle à une humanité future et finissante !

DANS UNE DES MANSARDES DE LA TERRE

« J'ai rêvé de printemps lointains, d'un soleil n'éclairant que l'écume des flots et l'oubli de ma naissance, d'un soleil ennemi du sol et de ce mal de ne trouver partout que le désir d'être ailleurs. Le sort terrestre, qui nous l'a infligé, qui nous a enchaînés à cette matière morose, larme pétrifiée contre laquelle – nés du temps – nos pleurs se brisent, alors qu'immémoriale, elle est tombée du premier frisson de Dieu ?

J'ai détesté les midis et les minuits de la planète, j'ai languï après un monde sans climat, sans les heures et cette peur qui les gonfle, j'ai haï les soupirs des mortels sous le volume des âges. Où est l'instant sans fin et sans désir, et cette vacance primordiale, insensible aux pressentiments des chutes et de la vie ? J'ai cherché la géographie du Rien, des mers inconnues, et un autre soleil – pur du scandale des rayons féconds, – j'ai cherché le bercement d'un océan sceptique où se noieraient les axiomes et les îles, l'immense liquide narcotique et doux et las du savoir.

Cette terre – péché du Créateur ! Mais je ne veux plus expier les fautes des autres. Je veux guérir de ma naissance dans une agonie en dehors des continents, dans un désert fluide, dans un naufrage impersonnel. »

L'HORREUR IMPRÉCISE

Ce n'est pas l'irruption d'un mal défini qui nous rappelle notre fragilité : des avertissements plus vagues, mais plus troublants sont là

pour nous signifier l'imminente excommunication du sein temporel. L'approche du dégoût, de cette sensation qui nous sépare physiologiquement du monde, nous dévoile combien destructible est la solidité de nos instincts ou la consistance de nos attaches. Dans la santé, notre chair sert d'écho à la pulsation universelle et notre sang en reproduit la cadence ; dans le dégoût, qui nous guette comme un enfer virtuel pour nous saisir ensuite soudainement, nous sommes aussi isolés dans le tout qu'un monstre imaginé par une tératologie de la solitude.

Le point critique de la vitalité n'est pas la maladie – qui est lutte – mais cette horreur imprécise qui rejette toute chose et enlève aux désirs la force de procréer des erreurs fraîches. Les sens perdent leur sève, les veines se dessèchent et les organes ne perçoivent plus que l'intervalle qui les sépare de leurs propres fonctions. Tout s'affadit : aliments et rêves. Plus d'arôme dans la matière et plus d'énigme dans les songes ; gastronomie et métaphysique deviennent également victimes de notre inappétence. Nous restons des heures à attendre d'autres heures, à attendre des instants qui ne fuiraient plus le temps, des instants fidèles qui nous réinstalleraient dans la médiocrité de la santé... et dans l'oubli de ses écueils.

(Cupidité de l'espace, convoitise inconsciente du futur, la santé nous découvre combien *superficiel* est le niveau de la vie comme telle, et combien l'équilibre organique est incompatible avec la profondeur intérieure.

L'esprit, dans son essor, procède de nos fonctions compromises : il s'envole à mesure que le vide se dilate dans nos organes. Il n'y a de *sain* en nous que ce par quoi nous ne sommes pas spécifiquement nous-mêmes : ce sont nos dégoûts qui nous individualisent ; nos tristesses qui nous accordent un nom ; nos pertes qui nous rendent possesseurs de notre moi. Nous ne sommes nous-mêmes que par la somme de nos échecs.)

LES DOGMES INCONSCIENTS

Nous sommes à même de pénétrer l'*erreur* d'un être, de lui dévoiler l'inanité de ses desseins et de ses entreprises ; mais comment l'arracher à son acharnement dans le temps, quand il cache un fanatisme aussi invétéré que ses instincts, aussi ancien que ses préjugés ? Nous portons en nous – comme un trésor irrécusable – un amas de croyances et de certitudes indignes. Et même celui qui parvient à s'en débarrasser et à les vaincre, demeure, – dans le désert de sa lucidité – encore fanatique : de soi-même, de sa propre

existence ; il a flétri toutes ses obsessions, sauf le terrain où elles éclosent ; il a perdu tous ses points fixes, sauf la fixité dont ils relèvent. La vie a des dogmes plus immuables que la théologie, chaque existence étant ancrée dans des infailibilités qui font pâlir les élucubrations de la démente ou de la foi. Le sceptique lui-même, amoureux de ses doutes, se révèle fanatique du scepticisme. L'homme est l'être dogmatique par excellence ; et ses dogmes sont d'autant plus profonds qu'il ne les formule pas, qu'il les ignore et qu'il les suit.

Nous croyons tous à bien plus de choses que nous ne pensons, nous abritons des intolérances, nous soignons des préventions sanglantes, et, défendant nos idées avec des moyens extrêmes, nous parcourons le monde comme des forteresses ambulantes et irréfragables. Chacun est pour soi-même un dogme suprême ; nulle théologie ne protège son dieu comme nous protégeons notre moi ; et ce moi, si nous l'assiégeons de doutes, et le mettons en question, ce n'est que par une fausse élégance de notre orgueil : la cause est gagnée d'avance.

Comment échapper à l'absolu de soi-même ? Il faudrait imaginer un être dépourvu d'instincts, qui ne porterait aucun nom, et à qui serait inconnue sa propre image. Mais, tout dans le monde nous renvoie nos traits ; et la nuit elle-même n'est jamais assez épaisse pour nous empêcher de nous y mirer. Trop présents à nous-mêmes, notre inexistence avant la naissance et après la mort n'influe sur nous qu'en tant qu'idée et seulement quelques instants ; nous ressentons la fièvre de notre durée comme une éternité qui s'altère, mais qui reste cependant intarissable dans son principe. Celui qui ne s'adore pas est encore à naître. Tout ce qui vit se chérit ; – autrement d'où viendrait l'épouvante qui sévit aux profondeurs et aux surfaces de la vie ? Chacun est pour soi le seul point fixe dans l'univers. Et si quelqu'un meurt pour une idée, c'est qu'elle est *son* idée, et son idée est *sa* vie.

Nulle critique de nulle raison ne réveillera l'homme de son « sommeil dogmatique ». Elle saura ébranler les certitudes irréfléchies qui abondent dans la philosophie et substituer aux affirmations raides des propositions plus flexibles, mais comment, par une démarche rationnelle, arrivera-t-elle à secouer la créature, assoupie sur ses propres dogmes, sans la faire périr ?

DUALITÉ

Il y a une vulgarité qui nous fait admettre n'importe quoi dans ce monde, mais qui n'est pas assez puissante pour nous faire admettre ce monde même. Ainsi, nous pouvons supporter les maux de la vie tout en répudiant la Vie, nous laisser entraîner par les épanchements du

désir tout en rejetant le Désir. Dans l'assentiment à l'existence il y a une sorte de bassesse, à laquelle nous échappons grâce à nos fiertés et à nos regrets, mais surtout grâce à la mélancolie qui nous préserve d'un glissement vers une affirmation finale, arrachée à notre lâcheté. Est-il chose plus vile que dire *oui* au monde ? Et pourtant nous multiplions sans cesse ce consentement, cette triviale redite, ce serment de fidélité à la vie, renié seulement par tout ce qui en nous refuse la vulgarité.

Nous pouvons vivre comme les autres vivent et pourtant cacher un *non* plus grand que le monde : c'est l'infini de la mélancolie...

(On ne peut aimer que les êtres qui ne dépassent point le minimum de vulgarité indispensable pour vivre. Pourtant, de cette vulgarité, il serait malaisé de délimiter la quantité, d'autant plus qu'aucun acte ne saurait s'en dispenser. Tous les rejetés de la vie prouvent qu'ils furent insuffisamment sordides... Celui qui l'emporte dans le conflit avec ses proches surgit d'un fumier ; et celui qui y est vaincu paye une pureté qu'il n'a pas voulu souiller. Dans tout homme rien n'est plus existant et véridique que sa propre vulgarité, source de tout ce qui est élémentairement vivant. Mais, d'autre part, plus on est établi dans la vie, plus on est méprisable. Celui qui ne répand pas autour de soi une vague irradiation funèbre, et dont le passage ne laisse pas une traînée de mélancolie venant de mondes lointains, celui-là relève de la sous-zoologie, et plus spécifiquement de l'histoire humaine.

L'opposition entre la vulgarité et la mélancolie est si irréductible, qu'à côté d'elle toutes les autres paraissent inventions de l'esprit, arbitraires et plaisantes ; même les plus tranchantes antinomies s'émeussent devant cette opposition où s'affrontent – suivant un dosage prédestiné – nos bas-fonds et notre fiel songeur.)

LE RENÉGAT

Il se rappelle être né quelque part, avoir cru aux erreurs natales, proposé des principes et prôné des bêtises enflammées. Il en rougit..., et s'acharne à abjurer son passé, ses patries réelles ou rêvées, les vérités surgies de sa moelle. Il ne trouvera la paix qu'après avoir anéanti en lui le dernier réflexe de citoyen et les enthousiasmes hérités. Comment les coutumes du cœur pourraient-elles l'enchaîner encore, quand il veut s'émanciper des généalogies et quand l'idéal même du sage antique, contempteur de toutes les cités, lui paraît une transaction ? Celui qui ne peut plus prendre parti, parce que tous les hommes ont nécessairement raison et tort, parce que tout est justifié et déraisonnable en même temps, celui-là doit renoncer à son propre

nom, fouler aux pieds son identité et recommencer une vie nouvelle dans l'impassibilité ou la désespérance. Ou, sinon, inventer un autre genre de solitude, s'expatrier dans le vide, et poursuivre – au gré des exils – les étapes du déracinement. Délivé de tous les préjugés, il devient l'homme inutilisable par excellence, auquel personne ne fait appel et que personne ne craint, parce qu'il admet et répudie tout avec le même détachement. Moins dangereux qu'un insecte distrait, il est cependant un fléau pour la Vie, car elle a disparu de son vocabulaire, avec les sept jours de la Création. Et la Vie lui pardonnerait, si au moins il prenait goût au Chaos, où elle a débuté. Mais il renie les origines fébriles, en commençant par la sienne, ne conservant du monde qu'une mémoire froide et un regret poli.

(De reniement en reniement, son existence s'amenuise : plus vague et plus irréel qu'un syllogisme de soupirs, comment serait-il encore un être de chair ? Exsangue, il rivalise avec l'idée ; il s'est abstrait de ses aïeux, de ses amis, de toutes les âmes et de soi ; dans ses veines, turbulentes autrefois, repose une lumière d'un autre monde. Émancipé de ce qu'il a vécu, incurieux de ce qu'il vivra, il démolit les bornes de toutes ses routes, et s'arrache aux repères de tous les temps. « Je ne me rencontrerai plus jamais avec moi », se dit-il, heureux de tourner sa dernière haine contre soi, plus heureux encore d'anéantir – *dans son pardon* – les êtres et les choses.)

L'OMBRE FUTURE

Nous sommes en droit d'imaginer un temps où nous aurons tout dépassé, même la musique, même la poésie, où, détracteurs de nos traditions et de nos flammes, nous atteindrons à un tel désaveu de nous-mêmes, que, las d'une tombe sue, nous traverserons les jours dans un linceul râpé. Quand un sonnet, dont la rigueur élève le monde verbal au-dessus d'un cosmos superbement imaginé, quand un sonnet cessera d'être pour nous une tentation de larmes, et qu'au milieu d'une sonate nos bâillements triompheront de notre émotion, – alors les cimetières ne voudront plus de nous, eux qui ne reçoivent que les cadavres frais, imbus encore d'un soupçon de chaleur et d'un souvenir de vie.

Avant notre vieillesse, viendra un temps où, rétractant nos ardeurs, et courbés sous les palinodies de la chair, nous marcherons mi-charognes, mi-spectres... Nous aurons réprimé – par peur de complicité avec l'illusion – toute palpitation en nous. Pour n'avoir pas su désincarner notre vie en un sonnet, nous traînerons en lambeaux notre pourriture, et, pour être allés plus loin que la musique ou la

mort, nous trébucherons, aveugles, vers une funèbre immortalité...

LA FLEUR DES IDÉES FIXES

Tant que l'homme est protégé par la démence, il agit et prospère ; mais quand il se délivre de la tyrannie féconde des idées fixes, il se perd et se ruine. Il commence à tout accepter, à envelopper de sa tolérance non seulement les abus mineurs, mais les crimes et les monstruosité, les vices et les aberrations : tout a le même prix pour lui. Son indulgence, destructrice d'elle-même, s'étend à l'ensemble des coupables, aux victimes et aux bourreaux ; il est de tous les partis, parce qu'il épouse toutes les opinions ; gélatineux, contaminé par l'infini, il a perdu son « caractère », faute d'un point de repère ou d'une hantise. La vue universelle fond les choses dans l'indistinction, et celui qui les distingue encore, n'étant ni leur ami ni leur ennemi, porte en lui un cœur de cire qui se moule indifféremment sur les objets ou sur les êtres. Sa pitié s'adresse à l'existence, et sa charité est celle du doute et non celle de l'amour ; c'est une charité sceptique, suite de la connaissance, et qui excuse toutes les anomalies. – Mais celui qui prend parti, qui vit dans la folie de la décision et du choix, n'est jamais charitable ; inapte à embrasser tous les points de vue, confiné dans l'horizon de ses désirs et de ses principes, il plonge dans une *hypnose du fini*. C'est que les créatures ne s'épanouissent qu'en tournant le dos à l'universel... Être quelque chose – sans condition – est toujours une forme de démence dont la vie – fleur des idées fixes – ne s'affranchit que pour s'étioler.

LE « CHIEN CÉLESTE »

On ne peut savoir ce qu'un homme doit perdre pour avoir le courage de braver toutes les conventions, on ne peut savoir ce que Diogène a perdu pour devenir l'homme qui s'est tout permis, qui a traduit en acte ses pensées les plus intimes avec une insolence surnaturelle comme le ferait un dieu de la connaissance, à la fois libidineux et pur. Personne ne fut plus franc ; cas limite de sincérité et de lucidité en même temps qu'exemple de ce que nous pourrions être si l'éducation et l'hypocrisie ne refrénaient nos désirs et nos gestes.

« Un jour un homme le fit entrer dans une maison richement meublée, et lui dit : “Surtout ne crache pas par terre.” Diogène qui avait envie de cracher lui lança son crachat au visage, en lui criant que c'était le seul endroit sale qu'il eût trouvé et où il pût le faire. »

(Diogène Laërce.)

Qui, après avoir été reçu par un riche, n'a regretté de ne pas disposer d'océans de salive pour les déverser sur tous les possédants de la terre ? Et qui n'a ravalé son petit crachat de peur de le lancer au visage d'un voleur respecté et ventru ?

Nous sommes tous ridiculement prudents et timides : le cynisme ne s'apprend pas à l'école. La fierté non plus.

« Ménippe, dans son livre intitulé *La Vertu de Diogène*, raconte qu'il fut fait prisonnier et vendu, et qu'on lui demanda ce qu'il savait faire. Il répondit : "Commander", et cria au héraut : "Demande donc qui veut acheter un maître." »

L'homme qui affronta Alexandre et Platon, qui se masturbait sur la place publique (« Plût au ciel qu'il suffit aussi de se frotter le ventre pour ne plus avoir faim ! »), l'homme du célèbre tonneau et de la fameuse lanterne, et qui dans sa jeunesse fut faux-monnayeur (est-il plus belle dignité pour un cynique ?), quelle expérience dut-il avoir de ses prochains ? – Certainement la nôtre à tous, avec pourtant cette différence que l'homme fut l'unique matière de sa réflexion et de son mépris. Sans subir les falsifications d'aucune morale et d'aucune métaphysique, il s'exerça à le dévêtir pour nous le montrer plus dépouillé et plus abominable que ne l'ont fait les comédies et les apocalypses.

« Socrate devenu fou », ainsi l'appelait Platon. – « Socrate devenu sincère », c'est ainsi qu'il eût dû le nommer, Socrate renonçant au Bien, aux formules et à la Cité, devenu enfin uniquement psychologue. Mais Socrate – même sublime – reste conventionnel ; il reste *maître*, modèle *édifiant*. Seul Diogène ne propose rien ; le fond de son attitude – et du cynisme dans son essence – est déterminé par une horreur testiculaire du ridicule d'être homme. Le penseur qui réfléchit sans illusion sur la réalité humaine, s'il veut rester à l'intérieur du monde, et qu'il élimine la mystique comme échappatoire, aboutit à une vision dans laquelle se mélangent la sagesse, l'amertume et la farce ; et, s'il choisit la place publique comme espace de sa solitude, il déploie sa verve à railler ses « semblables » ou à promener son dégoût, dégoût qu'aujourd'hui, avec le christianisme et la police, nous ne saurions plus nous permettre. Deux mille ans de sermons et de codes ont édulcoré notre fiel ; d'ailleurs, dans un monde pressé, qui s'arrêterait pour répondre à nos insolences ou pour se délecter à nos aboiements ? Que le plus grand connaisseur des humains ait été surnommé *chien*, cela prouve qu'en aucun temps l'homme n'a eu le courage d'accepter sa véritable image et qu'il a toujours réprouvé les vérités sans ménagements. Diogène a supprimé en lui la *pose*. Quel

monstre aux yeux des autres ! Pour avoir une place honorable dans la philosophie, il faut être comédien, respecter le jeu des idées, et s'exciter sur de faux problèmes. En aucun cas, l'homme tel qu'il est, ne doit être votre *affaire*. Toujours d'après Diogène Laërce :

« Aux jeux olympiques, le héraut ayant proclamé : "Dioxippe a vaincu les hommes", Diogène répondit : "Il n'a vaincu que des esclaves, les hommes c'est mon affaire." »

Et, en effet, il les a vaincus comme nul autre, avec des armes plus redoutables que celles des conquérants, lui qui ne possédait qu'une besace, lui, le moins propriétaire de tous les mendiants, vrai saint du ricanement.

Il nous faut priser le hasard qui le fit naître avant l'avènement de la Croix. Qui sait si, entée sur son détachement, une tentation malsaine d'aventure extrahumaine ne l'eût induit à devenir un ascète quelconque, canonisé plus tard, et perdu dans la masse des bienheureux et du calendrier ? C'est alors qu'il serait devenu fou, lui, l'être le plus profondément normal, puisque éloigné de tout enseignement et de toute doctrine. La figure hideuse de l'homme, il fut le seul à nous la révéler. Les mérites du cynisme furent ternis et foulés par une religion ennemie de l'évidence. Mais le moment est venu d'opposer aux vérités du Fils de Dieu celles de ce « chien céleste », ainsi que l'appela un poète de son temps.

L'ÉQUIVOQUE DU GÉNIE

Toute inspiration procède d'une faculté d'exagération : le lyrisme – et le monde entier de la métaphore – serait une excitation pitoyable sans cette fougue qui gonfle les mots à les faire éclater. Quand les éléments ou les dimensions du cosmos paraissent trop réduits pour servir de termes de comparaison à nos états, la poésie n'attend – pour dépasser son stade de virtualité et d'imminence – qu'un peu de clarté dans les émois qui la préfigurent et la font naître. Point de véritable inspiration qui ne surgisse de l'anomalie d'une âme plus vaste que le monde... Dans l'incendie verbal d'un Shakespeare et d'un Shelley nous sentons la cendre des mots, retombement et relent de l'impossible démiurgie. Les vocables empiètent les uns sur les autres, comme si aucun ne pouvait atteindre l'équivalent de la dilatation intérieure ; c'est la hernie de l'image, la rupture transcendante de pauvres mots, nés de l'usage journalier et relevés miraculeusement aux altitudes du cœur. Les vérités de la beauté se nourrissent d'exagérations qui, devant un rien d'analyse, se révèlent monstrueuses et ridicules. La poésie : divagation cosmogonique du vocabulaire... A-t-on combiné

plus efficacement le charlatanisme et l'extase ? Le mensonge, – source des larmes ! telle est l'imposture du génie et le secret de l'art. Des riens enflés jusqu'au ciel ; l'in vraisemblable, générateur d'univers ! C'est que dans tout génie coexiste un Marseillais et un Dieu.

IDOLÂTRIE DU MALHEUR

Tout ce que nous construisons au-delà de l'existence brute, toutes les forces multiples qui donnent une physionomie au monde, nous les devons au Malheur, – architecte de la diversité, facteur intelligible de nos actions. Ce que sa sphère n'englobe point, nous dépasse : quel sens pourrait avoir pour nous un événement qui ne nous écraserait pas ? Le Futur nous *attend* pour nous immoler : l'esprit n'enregistre plus que la fracture de l'existence et les sens ne vibrent encore que dans l'expectative du mal... Dès lors, comment ne pas se pencher sur le destin de Lucile de Chateaubriand ou de la Gûnderode, et ne pas répéter avec la première : « Je m'endormirai d'un sommeil de mort sur ma destinée », ou ne pas s'enivrer du désespoir qui plonge le poignard dans le cœur de l'autre ? À l'exception de quelques exemples de mélancolie exhaustive, et de quelques suicides non pareils, les hommes ne sont que des pantins bourrés de globules rouges pour enfanter l'histoire et ses grimaces.

Lorsque, idolâtres du malheur, nous en faisons l'agent et la substance du devenir, nous baignons dans la limpidité du sort prescrit, dans une aurore de désastres, dans une géhenne féconde... Mais lorsque, croyant l'avoir épuisé, nous redoutons de lui survivre, l'existence se ternit, et ne *devient* plus. Et nous avons peur de nous réadapter à l'Espoir..., de trahir notre malheur, de nous trahir...

LE DÉMON

Il est là, dans le brasier du sang, dans l'amertume de chaque cellule, dans le frissonnement des nerfs, dans ces prières à rebours qui exhalent la haine, partout où il fait, de l'horreur, son confort. Le laisserais-je saper mes heures, alors que je pourrais, complice méticuleux de ma destruction, vomir mes espoirs et me désister de moi-même ? Il partage – locataire assassin – ma couche, mes oublis et mes veilles ; pour le perdre, ma perte m'est nécessaire. Et quand on n'a qu'un corps et qu'une âme, l'un étant trop lourd et l'autre trop obscure, comment porter encore un supplément de poids et de ténèbres ? Comment traîner ses pas dans un temps noir ? Je rêve d'une minute dorée, hors du devenir, d'une minute ensoleillée,

transcendante au tourment des organes et à la mélodie de leur décomposition.

Entendre les pleurs d'agonie et de joie du Mal qui s'entortille dans tes pensées, – et ne pas étrangler l'intrus ? Mais si tu le frappes, ce ne sera que par une complaisance inutile envers toi-même. Il est déjà ton pseudonyme ; tu ne saurais lui faire violence impunément. Pourquoi biaiser à l'approche du dernier acte ? Pourquoi ne pas t'attaquer à ton propre nom ?

(Il serait entièrement faux de croire que la « révélation » démoniaque est une présence inséparable de notre durée ; – cependant, quand nous en sommes saisis, nous ne pouvons imaginer la quantité des instants neutres que nous avons vécus avant. Invoquer le *diable*, c'est colorer par un reste de théologie une excitation équivoque, que notre fierté refuse d'accepter comme telle. Mais à qui donc sont inconnues ces frayeurs, dans lesquelles on se trouve en face du Prince des Ténèbres ? Notre orgueil a besoin d'un nom, d'un grand nom pour baptiser une angoisse, qui serait pitoyable si elle n'émanait que de la physiologie. L'explication traditionnelle nous semble plus flatteuse ; un résidu de métaphysique sied bien à l'esprit...

C'est ainsi que – pour voiler notre mal trop immédiat – nous recourons à des entités élégantes, encore que désuètes. Comment admettre que nos vertiges les plus mystérieux ne procèdent que de malaises nerveux, alors qu'il nous suffit de penser au Démon en nous ou hors de nous, pour nous redresser aussitôt ? De nos ancêtres nous vient cette propension à objectiver nos maux intimes ; la mythologie a imprégné notre sang et la littérature a entretenu en nous le goût des *effets*...)

LA DÉRISION D'UNE « VIE NOUVELLE »

Cloués à nous-mêmes, nous n'avons pas la faculté de nous écarter du chemin inscrit dans l'innéité de notre désespoir. Nous faire exempter de la vie parce qu'elle n'est pas notre élément ? Personne ne délivre des certificats d'inexistence. Il nous faut persévérer dans la respiration, sentir l'air brûler nos lèvres, accumuler des regrets au cœur d'une réalité que nous n'avons pas souhaitée, et renoncer à donner une explication au Mal qui entretient notre perte. Quand chaque moment du temps se précipite sur nous comme un poignard, et que notre chair, à l'instigation des désirs, refuse de se pétrifier, – comment affronter un seul instant ajouté à notre sort ? À l'aide de quels artifices trouverions-nous la force d'illusion pour aller en quête d'une autre vie, d'une vie nouvelle ?

C'est que tous les hommes qui jettent un regard sur leurs ruines passées s'imaginent – pour éviter les ruines à venir – qu'il est en leur pouvoir de recommencer quelque chose de radicalement nouveau. Ils se font une promesse solennelle, et attendent un miracle qui les sortirait de ce gouffre médiocre où le destin les a plongés. Mais rien n'advient. Tous continuent d'être les mêmes, modifiés seulement par l'accentuation de ce penchant à déchoir qui est leur marque. Nous ne voyons autour de nous que des inspirations et des ardeurs dégradées : tout homme *promet* tout, mais tout homme vit pour connaître la fragilité de son étincelle et le manque de génialité de la vie. L'authenticité d'une existence consiste dans sa propre ruine. La floraison de notre devenir : chemin d'apparence glorieuse, et qui conduit à un échec ; l'épanouissement de nos dons : camouflage de notre gangrène... Sous le soleil triomphe un printemps de charognes ; la Beauté elle-même n'est que la mort qui se pavane dans les bourgeons...

Je n'ai connu aucune vie « nouvelle » qui ne fût illusoire et compromise en ses racines. J'ai vu chaque homme avancer dans le temps pour s'isoler dans une rumination angoissée et retomber en lui-même, avec, en guise de renouvellement, la grimace imprévue de ses propres espoirs.

TRIPLE IMPASSE

L'esprit découvre l'identité ; l'âme, l'Ennui ; le corps, la Paresse. C'est un même principe d'invariabilité, exprimé différemment sous les trois formes du bâillement universel.

La monotonie de l'existence justifie la thèse rationaliste ; elle nous révèle un univers légal, où tout est prévu et ajusté ; la barbarie d'aucune surprise ne vient en troubler l'harmonie.

Si le même esprit découvre la Contradiction, la même âme, le Délire, le même corps, la Frénésie, c'est pour enfanter des irréalités nouvelles, pour échapper à un univers trop manifestement pareil ; et c'est la thèse antirationaliste qui l'emporte. L'efflorescence des absurdités dévoile une existence devant laquelle toute netteté de vision apparaît d'une indigence dérisoire. C'est l'agression perpétuelle de l'imprévisible.

Entre ces deux tendances, l'homme déploie son équivoque : ne trouvant point son *lieu* dans la vie, ni dans l'idée, il se croit prédestiné à l'Arbitraire ; cependant son ivresse d'être libre n'est qu'un tremoussement à l'intérieur d'une fatalité, la forme de son destin n'étant pas moins réglée que ne l'est celle d'un sonnet ou d'un astre.

COSMOGONIE DU DÉSIR

Ayant vécu et vérifié tous les arguments contre la vie, je l'ai dépouillée de ses saveurs, et, vautre dans sa lie, j'en ai ressenti la nudité. J'ai connu la métaphysique post-sexuelle, le vide de l'univers inutilement procréé, et cette dissipation de sueur qui vous plonge dans un froid immémorial, antérieur aux fureurs de la matière. Et j'ai voulu être fidèle à mon savoir, contraindre les instincts à s'assoupir, et j'ai constaté qu'il ne sert à rien de manier les armes du néant si on ne peut les tourner contre soi. Car l'irruption des désirs, au milieu de nos connaissances qui les infirment, crée un conflit redoutable entre notre esprit ennemi de la Création et le tréfonds irrationnel qui nous y relie.

Chaque désir humilie la somme de nos vérités et nous oblige à reconsidérer nos négations. Nous essayons une défaite pratique ; cependant nos principes restent inaltérables... Nous espérons ne plus être les enfants de ce monde, et nous voilà soumis aux appétits comme des ascètes équivoques, maîtres du temps et inféodés aux glandes. Mais ce jeu est sans limite : chacun de nos désirs recrée le monde et chacune de nos pensées l'anéantit... Dans la vie de tous les jours alternent la cosmogonie et l'apocalypse : créateurs et démolisseurs quotidiens, nous pratiquons à une échelle infinitésimale les mythes éternels ; et chacun de nos instants reproduit et préfigure le destin de semence et de cendre dévolu à l'infini.

INTERPRÉTATION DES ACTES

Nul n'exécuterait l'acte le plus infime sans le sentiment que cet acte est la seule et unique réalité. Cet aveuglement est le fondement absolu, le principe indiscutable de tout ce qui existe. Celui qui le *discute* prouve seulement qu'il *est* moins, que le doute a sapé sa vigueur... Mais, du milieu même de ses doutes, il lui faut ressentir l'*importance* de son acheminement vers la négation. Savoir que *rien ne vaut la peine* devient implicitement une croyance, donc une possibilité d'*acte* ; c'est que même un rien d'existence présuppose une foi inavouée ; un simple pas – fut-il vers un semblant de réalité – est une apostasie à l'égard du néant ; la respiration elle-même procède d'un fanatisme en germe, comme toute participation au mouvement... Depuis la flânerie jusqu'au carnage, l'homme ne parcourt la gamme des actes que parce qu'il n'en perçoit point le non-sens : tout ce qui se fait sur terre émane d'une illusion de plénitude dans le vide, d'un *mystère* du Rien...

En dehors de la Création et de la Destruction du monde, toutes les entreprises sont pareillement nulles.

LA VIE SANS OBJET

Idées neutres comme des yeux secs ; regards mornes qui enlèvent aux choses tout relief ; auto-auscultations qui réduisent les sentiments à des phénomènes d'attention ; vie vaporeuse, sans pleurs et sans rires, – comment vous inculquer une sève, une vulgarité printanière ? Et comment supporter ce cœur démissionnaire, et ce temps trop émoussé pour transmettre encore à ses propres saisons le ferment de la croissance et de la dissolution ?

Lorsque tu as vu dans toute conviction une souillure et dans tout attachement une profanation, tu n'as plus le droit d'attendre, ici-bas ou ailleurs, un sort modifié par l'espoir. Il te faut choisir un promontoire idéal, ridiculement solitaire, ou une étoile de farce, rebelle aux constellations. Irresponsable par tristesse, ta vie a bafoué ses instants ; or, la vie, c'est la *piété de la durée*, le sentiment d'une éternité dansante, le temps qui se dépasse, et rivalise avec le soleil...

ACEDIA

Cette stagnation des organes, cette hébétude des facultés, ce sourire pétrifié, ne te rappellent-ils pas souvent l'ennui des cloîtres, les cœurs déserts de Dieu, la sécheresse et l'idiotie des moines s'exécrant dans l'emportement extatique de la masturbation ? Tu n'es qu'un moine sans hypothèses divines et sans l'orgueil du vice solitaire.

La terre, le ciel, sont les parois de ta cellule, et, dans l'air qu'aucun souffle n'agite, seule règne l'absence d'oraison. Promis aux heures creuses de l'éternité, à la périphérie des frissons et aux désirs moisissus qui pourrissent à l'approche du salut, tu t'ébranles vers un Jugement sans faste et sans trompettes, cependant que tes pensées, pour toute solennité, n'ont imaginé que la procession irréaliste des espérances.

À la faveur des souffrances les âmes s'élançaient autrefois vers les vouîtes ; tu butes contre elles. Et tu retombes dans le monde comme une Trappe sans foi, traînant sur le Boulevard, l'Ordre des filles perdues – et de ta perte.

LES MÉFAITS DU COURAGE ET DE LA PEUR

Avoir peur, c'est penser continuellement à soi et ne pouvoir imaginer un cours objectif des choses. La sensation du terrible, la sensation que tout arrive *contre* vous, suppose un monde conçu sans dangers *indifférents*. Le peureux – victime d'une subjectivité exagérée – se croit, beaucoup plus que le reste des humains, le point de mire d'événements hostiles. Il rencontre dans cette erreur le brave, qui, à l'antipode, n'entrevoit partout que l'invulnérabilité. Tous les deux ont atteint l'extrémité d'une conscience infatuée d'elle-même : contre l'un, tout conspire, pour l'autre, tout est favorable. (Le courageux n'est qu'un fanfaron qui embrasse la menace, qui fuit au-devant du danger.) L'un s'installe négativement au centre du monde, l'autre positivement ; mais leur illusion est la même, leur connaissance ayant un point de départ identique : le danger comme seule réalité. L'un le craint, l'autre le cherche : ils ne sauraient concevoir un mépris clair à l'égard des choses, ils rapportent tout à eux, ils sont trop agités (et tout le mal dans le monde vient de l'excès d'agitation, des fictions dynamiques de la bravoure et de la couardise). Ainsi, ces exemplaires antinomiques et pareils sont les agents de tous les troubles, les perturbateurs de la marche du temps ; ils colorent affectivement la moindre ébauche d'événement et projettent leurs desseins enfiévrés sur un univers qui – à moins d'un abandon à de paisibles dégoûts – est dégradant et intolérable. Courage et peur, deux pôles d'une même maladie consistant à accorder abusivement une signification et une gravité à la vie... C'est le manque d'amertume nonchalante qui des hommes fait des bêtes sectaires : les crimes les plus nuancés comme les plus grossiers sont perpétrés par ceux qui prennent les choses au sérieux. Le dilettante seul n'a pas le goût du sang, lui seul n'est pas scélérat...

DÉSENVIREMENT

Les soucis non mystérieux des êtres se dessinent aussi clairement que les contours de cette page... Qu'y inscrire sinon le dégoût des générations qui s'enchaînent comme des propositions dans la fatalité stérile d'un syllogisme ?

L'aventure humaine aura assurément un terme, que l'on peut concevoir sans en être le contemporain. Lorsqu'en soi-même on a consommé le divorce avec l'histoire, il est entièrement superflu d'assister à sa clôture. On n'a qu'à regarder l'homme en face pour s'en détacher et pour ne plus en regretter les supercheries. Des milliers d'années de souffrances, qui eussent attendri les pierres, ne firent qu'insensibiliser cet éphémère d'acier, exemple monstrueux

d'évanescence et de durcissement, agité d'une folie insipide, d'une volonté d'exister à la fois insaisissable et impudique. Quand on perçoit qu'aucun motif humain n'est compatible avec l'infini et qu'aucun geste ne vaut la peine d'être esquissé, le cœur, par ses battements, ne peut plus celer sa vacuité. Les hommes se confondent dans un sort uniforme et vain comme, pour l'œil indifférent, les astres – ou les croix d'un cimetière militaire. De tous les buts proposés à l'existence, lequel, soumis à l'analyse, échappe au vaudeville ou à la Morgue ? Lequel ne nous révèle pas futiles ou sinistres ? Et y a-t-il un seul sortilège qui puisse nous abuser encore ?

(Quand on est banni des prescriptions visibles, on devient, comme le diable, métaphysiquement *illégal* ; on est sorti de l'ordre du monde : n'y trouvant plus de place, on le regarde sans le reconnaître ; la stupéfaction se régularise en réflexe, tandis que l'étonnement plaintif, manquant d'objet, est à jamais rivé au Vide. On subit des sensations qui ne répondent plus aux choses parce que rien ne les irrite plus ; on dépasse ainsi le rêve même de l'ange de la Mélancolie et l'on regrette que Dürer n'ait langui après des yeux encore plus lointains...

Lorsque tout semble trop concret, trop existant, jusqu'à la plus noble vision, et qu'on soupire après un Indéfini qui ne relèverait ni de la vie ni de la mort, lorsque tout contact avec l'être est un viol pour l'âme, celle-ci s'est exclue de la juridiction universelle, et, n'ayant plus de comptes à rendre ni de lois à enfreindre, rivalise – par la tristesse – avec l'omnipotence divine.)

ITINÉRAIRE DE LA HAINE

Je ne hais personne ; – mais la haine noircit mon sang et brûle cette peau que les années furent incapables de tanner. Comment dompter, sous des jugements tendres ou rigoureux, une tristesse hideuse et un cri d'écorché ? J'ai voulu aimer la terre et le ciel, leurs exploits et leurs fièvres, – et n'y ai rien trouvé qui ne me rappelât la mort : fleurs, astres, visages, – symboles de flétrissure, dalles virtuelles de toutes les tombes possibles ! Ce qui se crée dans la vie, et l'ennoblit, s'achemine vers une fin macabre ou quelconque. L'effervescence des cœurs a provoqué des désastres qu'aucun démon n'eût osé concevoir. Voyez-vous un esprit enflammé, soyez certains que vous finirez par en être victimes. Ceux qui croient à *leur* vérité – les seuls dont la mémoire des hommes garde l'empreinte – laissent après eux le sol parsemé de cadavres. Les religions comptent dans leur bilan plus de meurtres que n'en ont à leur actif les plus sanglantes tyrannies, et ceux que l'humanité a divinisés l'emportent de loin sur

les assassins les plus consciencieux dans leur soif de sang.

Celui qui propose une foi nouvelle est persécuté, en attendant qu'il devienne persécuteur : les vérités commencent par un conflit avec la police et finissent par s'appuyer sur elle ; car toute absurdité pour laquelle on a souffert dégénère en légalité, comme tout martyr aboutit aux paragraphes du code, aux fadeurs du calendrier ou à la nomenclature des rues. Dans ce monde, le ciel même devient *autorité* ; – et l'on vit des périodes qui ne vécurent que par lui, des Moyen Âge plus prodigues en guerres que les époques les plus dissolues, des croisades bestiales, faussement vernies de sublime, devant lesquelles les invasions des Huns paraissent fredaines de hordes décadentes.

Les exploits immaculés se dégradent en entreprise publique ; la consécration ternit le nimbe le plus aérien. Un ange protégé par un gendarme, – c'est ainsi que meurent les vérités et qu'expirent les enthousiasmes. Il suffit qu'une révolte ait raison et qu'elle crée des fervents, qu'une révélation se propage et qu'une institution la confisque, pour que les frissons autrefois solitaires – échus en partage à quelques néophytes songeurs – se souillent dans une existence prostituée. Qu'on me montre ici-bas une seule chose qui a commencé bien et qui n'a pas fini mal. Les palpitations les plus fières s'engouffrent dans un égout, où elles cessent de battre, comme arrivées à leur terme naturel : cette déchéance constitue le drame du cœur et le sens négatif de l'histoire. Chaque « idéal » nourri, à ses débuts, du sang de ses sectaires, s'use et s'évanouit lorsqu'il est adopté par la foule. Voilà le bénitier changé en crachoir : c'est le rythme inéluctable du « progrès »...

Dans ces conditions, sur qui déverser sa haine ? Nul n'est responsable d'être, et encore moins d'être ce qu'il est. Frappé d'existence, chacun subit comme une bête les conséquences qui en découlent. C'est ainsi que, dans un monde où tout est haïssable, la haine devient plus vaste que le monde, et, pour avoir dépassé son objet, s'annule.

(Ce ne sont pas les fatigues suspectes, ni les troubles précis des organes, qui nous révèlent le point bas de notre vitalité ; ce ne sont pas non plus nos perplexités ou les variations du thermomètre ; – mais il nous suffit de ressentir ces accès de haine et de pitié sans motifs, ces fièvres non mesurables, pour comprendre que notre équilibre est menacé. Haïr tout et se haïr, dans un déchaînement de rage cannibale ; avoir pitié de tout le monde et se prendre soi-même en pitié, – mouvements en apparence contradictoires, mais originellement identiques ; car on ne peut s'apitoyer que sur ce qu'on

voudrait faire disparaître, sur ce qui ne mérite pas d'exister. Et dans ces convulsions, celui qui les subit et l'univers auquel elles s'adressent sont voués à la même fureur destructrice et attendrie. Quand, subitement, on est saisi de compassion sans savoir pour qui, c'est qu'une lassitude des organes présage un glissement dangereux ; et, quand cette compassion vague et universelle se tourne vers soi-même, on est dans la condition du dernier des hommes. C'est d'une immense faiblesse physique qu'émane cette solidarité négative qui, dans la haine ou la pitié, nous lie aux choses. Ces deux accès, simultanés ou consécutifs, ne sont pas tant des symptômes incertains que des signes nets d'une vitalité en baisse, et que tout irrite – depuis l'existence sans délinéament jusqu'à la précision de notre propre personne.

Cependant il ne faut pas nous abuser : ces accès sont les plus clairs et les plus immodérés, mais nullement les seuls : à des degrés différents, tout est pathologie, sauf l'indifférence.)

« LA PERDUTA GENTE »

Quelle idée saugrenue de construire des cercles dans l'enfer, d'y faire varier par compartiments l'intensité des flammes et d'y hiérarchiser les tourments ! L'important, c'est d'y être : le reste – simples fioritures ou... brûlures. Dans la cité d'en haut – préfiguration plus douce de celle d'en bas, toutes les deux relevant du même patron – l'essentiel, pareillement, n'est pas d'y être quelque chose – roi, bourgeois, journalier – mais d'y adhérer ou de s'y soustraire. Vous pouvez soutenir telle idée ou telle autre, avoir une place ou ramper, du moment que vos actes et vos pensées servent une forme de cité réelle ou rêvée vous êtes ses idolâtres et ses prisonniers. Le plus timide employé comme l'anarchiste le plus fougueux, s'ils y prennent un intérêt différent, vivent en fonction d'elle : ils sont tous les deux *intérieurement* citoyens, encore que l'un préfère ses pantoufles et l'autre sa bombe. Les « cercles » de la cité terrestre, tout comme ceux de la cité souterraine, enferment les êtres dans une communauté damnée, et les entraînent dans une même parade de souffrances, où chercher des nuances serait oiseux. Celui qui donne son acquiescement aux affaires humaines – sous n'importe quelle forme, révolutionnaire ou conservatrice, – se consume dans une délectation pitoyable : il mélange ses noblesses et ses vulgarités dans la confusion du devenir...

À l'être non consentant, en deçà ou au-delà de la cité, et à qui il répugne d'intervenir dans le cours des grands et des petits événements, toutes les modalités de la vie en commun semblent

également méprisables. L'histoire ne saurait présenter à ses yeux que l'intérêt pâle de déceptions renouvelées et d'artifices prévus. Celui qui a vécu parmi les hommes, *et guette encore un seul événement inattendu*, celui-là n'a rien compris et ne comprendra jamais rien. Il est mûr pour la Cité : tout doit lui être offert, tous les postes et tous les honneurs. Tel est le fait de tous les hommes – et cela explique la longévité de cet enfer sublunaire.

HISTOIRE ET VERBE

Comment ne pas aimer la sagesse automnale des civilisations molles et faisandées ? L'horreur du Grec, comme du Romain tardif, devant la fraîcheur et les réflexes hyperboréens, émanait d'une répulsion pour les aurores, pour la barbarie débordante d'avenir et pour les sottises de la santé. La resplendissante corruption de toute arrière-saison historique est assombrie par la proximité du Scythe. Nulle civilisation ne saurait s'éteindre dans une agonie indéfinie ; des tribus rôdent alentour, flairant les relents des cadavres parfumés... Ainsi, le fervent des couchants contemple l'échec de tout raffinement et l'avance impudente de la vitalité. Il ne lui reste à recueillir, de l'ensemble du devenir, que quelques anecdotes... Un système d'événements ne prouve plus rien : les grands exploits ont rejoint les contes de fées et les manuels. Les entreprises glorieuses du passé, comme les hommes qui les suscitérent, n'intéressent encore que pour les belles paroles qui les ont couronnés. Malheur au conquérant qui n'a pas d'esprit ! Jésus lui-même, pourtant dictateur indirect depuis deux millénaires, n'a marqué le souvenir de ses fidèles et de ses détracteurs que par les bribes de paradoxes qui jalonnent sa vie si adroitement scénique. Comment s'enquérir encore d'un martyr s'il n'a pas proféré un mot adéquat à sa souffrance ? Nous ne gardons la mémoire des victimes passées ou récentes que si leur verbe a immortalisé le sang qui les a éclaboussées. Les bourreaux eux-mêmes ne survivent que dans la mesure où ils furent comédiens : Néron serait oublié depuis longtemps sans ses saillies de pitre sanguinaire.

Quand, aux côtés d'un mourant, ses semblables se penchent vers ses balbutiements, ce n'est pas tant pour y déchiffrer une dernière volonté, mais bien plutôt pour y recueillir un bon mot qu'ils sauront citer plus tard afin d'honorer sa mémoire. Si les historiens romains n'omettent jamais de décrire l'agonie de leurs empereurs, c'est pour y placer une sentence ou une exclamation que ceux-ci prononcèrent ou sont censés avoir prononcée. Cela est vrai pour toutes les agonies, même les plus communes. Que la vie ne signifie rien, tout le monde le sait ou le pressent : qu'elle soit au moins sauvée par un tour verbal !

Une phrase aux tournants de leur vie, – voilà à peu près tout ce qu'on demande aux grands et aux petits. Manquent-ils à cette exigence, à cette obligation, ils sont à jamais perdus ; car, on pardonne tout, jusqu'aux crimes, à condition qu'ils soient exquisément *commentés* – et révolus. C'est l'absolution que l'homme accorde à l'histoire en entier, lorsque aucun autre critère ne s'avère opérant et valable, et que lui-même, récapitulant l'inanité générale, ne se trouve d'autre dignité que celle d'un littérateur de l'échec et d'un esthète du sang.

Dans ce monde, où les souffrances se confondent et s'effacent, seule règne la *Formule*.

PHILOSOPHIE ET PROSTITUTION

Le philosophe, revenu des systèmes et des superstitions, mais persévérant encore sur les chemins du monde, devrait imiter le pyrrhonisme de trottoir dont fait montre la créature la moins dogmatique : la fille publique. Détachée de tout et ouverte à tout ; épousant l'humeur et les idées du client ; changeant de ton et de visage à chaque occasion ; prête à être triste ou gaie, étant indifférente ; prodiguant les soupirs par souci commercial ; portant sur les ébats de son voisin superposé et sincère un regard éclairé et faux, – elle propose à l'esprit un modèle de comportement qui rivalise avec celui des sages. Être sans convictions à l'égard des hommes et de soi-même, tel est le haut enseignement de la prostitution, académie ambulante de lucidité, en marge de la société comme la philosophie. « Tout ce que je sais je l'ai appris à l'école des filles », devrait s'écrier le penseur qui accepte tout et refuse tout, quand, à leur exemple, il s'est spécialisé dans le sourire fatigué, quand les hommes ne sont pour lui que des clients, et les trottoirs du monde le marché où il vend son amertume, comme ses compagnes, leur corps.

HANTISE DE L'ESSENTIEL

Quand toute interrogation paraît accidentelle et périphérique, quand l'esprit cherche des problèmes toujours plus vastes, il arrive que dans sa démarche il ne se heurte plus à aucun objet sinon à l'obstacle diffus du Vide. Dès lors, l'élan philosophique, exclusivement tourné vers l'inaccessible, s'expose à la faillite. À faire le tour des choses et des prétextes temporels, il s'impose des gênes salutaires ; mais, s'il s'enquiert d'un principe de plus en plus général, il se perd et s'annule dans le vague de l'Essentiel.

Ne prospèrent dans la philosophie que ceux qui s'arrêtent à propos, qui acceptent la limitation et le confort d'un stade raisonnable de l'inquiétude. Tout problème, si on en touche le fond, mène à la banqueroute et laisse l'intellect à découvert : plus de questions et plus de réponses dans un espace sans horizon. Les interrogations se tournent contre l'esprit qui les a conçues : il devient leur victime. Tout lui est hostile : sa propre solitude, sa propre audace, l'absolu opaque, les dieux invérifiables, et le néant manifeste. Malheur à celui qui, parvenu à un certain moment de l'essentiel, n'a point fait halte ! L'histoire montre que les penseurs qui gravirent jusqu'à la limite l'échelle des questions, qui posèrent le pied sur le dernier échelon, sur celui de l'absurde, n'ont légué à la postérité qu'un exemple de stérilité, tandis que leurs confrères, arrêtés à mi-chemin, ont fécondé le cours de l'esprit ; ils ont *servi* leurs semblables, ils leur ont transmis quelque idole bien façonnée, quelques superstitions polies, quelques erreurs camouflées en principes, et un système d'espairs. Eussent-ils embrassé les dangers d'une progression excessive, ce dédain des méprises charitables les eût rendus nocifs aux autres et à eux-mêmes ; – ils eussent inscrit leur nom aux confins de l'univers et de la pensée, – chercheurs malsains et réprouvés arides, amateurs de vertiges infructueux, quêteurs de songes dont il n'est pas loisible de rêver...

Les idées réfractaires à l'Essentiel sont seules à avoir une prise sur les hommes. Que feraient-ils d'une région de la pensée où périlite même celui qui aspire à s'y installer par inclination naturelle ou soit morbide ? Point de respiration dans un domaine étranger aux doutes usuels. Et si certains esprits se situent en dehors des interrogations convenues, c'est qu'un instinct enraciné dans les profondeurs de la matière, ou un vice surgissant d'une maladie cosmique, a pris possession d'eux et les a conduits à un ordre de réflexions si exigeant et si vaste, que la mort elle-même leur paraît sans importance, les éléments du destin, des fadaises et l'appareil de la métaphysique, utilitaire et suspect. Cette obsession d'une dernière frontière, ce progrès dans le vide entraînent la forme la plus dangereuse de stérilité, auprès de laquelle le néant semble une promesse de fécondité. Celui qui est *difficile* dans ce qu'il fait – dans sa besogne ou dans son aventure – n'a qu'à transplanter son exigence du *fini* sur le plan universel pour ne plus pouvoir achever son œuvre ni sa vie.

L'angoisse métaphysique relève de la condition d'un artisan suprêmement scrupuleux dont l'objet ne serait autre que *l'être*. À force d'analyse, il en arrive à l'impossibilité de composer, de parfaire une miniature de l'univers. L'artiste abandonnant son poème, exaspéré par l'indigence des mots, préfigure le désarroi de l'esprit mécontent dans l'ensemble existant. L'incapacité d'aligner les éléments – aussi dénués

de sens et de saveur que les mots qui les expriment – mène à la révélation du vide. C'est ainsi que le rimeur se retire dans le silence ou dans des artifices impénétrables. Devant l'univers, l'esprit trop exigeant essuie une défaite pareille à celle de Mallarmé en face de l'art. C'est la panique devant un objet qui n'est plus objet, qu'on ne peut plus manier, car – idéalement – on en a dépassé les bornes. Ceux qui ne restent pas à l'intérieur de la réalité qu'ils cultivent, ceux qui transcendent le métier d'exister, doivent, ou composer avec l'inessentiel, faire machine arrière et se ranger dans la farce éternelle, ou accepter toutes les conséquences d'une condition séparée, et qui est superfétation ou tragédie, suivant qu'on la regarde ou qu'on l'éprouve.

BONHEUR DES ÉPIGONES

Est-il délectation plus subtilement équivoque que d'assister à la ruine d'un mythe ? Quelle dilapidation des cœurs pour le faire naître, quels excès d'intolérance pour le faire respecter, quelle terreur pour ceux qui n'y consentent pas et quelle dépense d'espoirs pour le voir... expirer ! L'intelligence ne s'épanouit que dans les époques où les croyances se flétrissent, où leurs articles et leurs préceptes se relâchent, où leurs règles s'assouplissent. Toute fin d'époque est le paradis de l'esprit, lequel ne retrouve son jeu et ses caprices qu'au milieu d'un organisme en pleine dissolution. Celui qui a le malheur d'appartenir à une période de création et de fécondité en subit les limitations et l'ornière ; esclave d'une vision unilatérale, il est enclos dans un horizon borné. Les moments historiques les plus fertiles furent en même temps les plus irrespirables ; ils s'imposaient comme une fatalité, bénie pour un esprit naïf, mortelle à un amateur d'espaces intellectuels. La liberté n'a d'amplitude que chez les épigones désabusés et stériles, chez les intelligences des époques tardives, époques dont le style se désagrège et n'inspire plus qu'une complaisance ironique.

Faire partie d'une Église incertaine de son dieu – après qu'elle l'eut autrefois imposé par le feu et le sang, – cela devrait être l'idéal de tout esprit délié. Quand un mythe devient languissant et diaphane, et l'institution qui le soutient, clémente et compréhensive, les problèmes acquièrent une élasticité agréable. Le point défaillant d'une foi, le degré amoindri de sa vigueur, installent un vide tendre dans les âmes et les rendent réceptives, sans toutefois leur permettre de s'aveugler encore devant les superstitions qui guettent et assombrissent l'avenir. Seules bercent l'esprit ces agonies de l'histoire qui précèdent l'insanité de toute aurore...

ULTIME HARDIESSE

S'il est vrai que Néron s'est exclamé : « Heureux Priam, qui as vu la ruine de ta patrie », reconnaissons-lui le mérite d'avoir accédé au sublime du défi, à la dernière hypostase du beau geste et de l'emphase lugubre. Après une telle parole, si merveilleusement seyante dans la bouche d'un empereur, on a droit à la banalité ; on y est même obligé. Qui pourrait encore prétendre à l'extravagance ? Les menus accidents de notre trivialité nous forcent à admirer ce César cruel et cabotin, (et cela d'autant mieux que sa démente a connu une gloire plus grande que les soupirs de ses victimes, l'histoire écrite étant pour le moins aussi inhumaine que les événements qui la suscitent). Toutes les *attitudes* à côté des siennes paraissent singeries. Et s'il est vrai qu'il fit incendier Rome par goût pour *l'Iliade*, y eut-il jamais hommage plus *sensible* à une œuvre d'art ? C'est en tout cas le seul exemple de critique littéraire *en marche*, d'un jugement esthétique *actif*.

L'effet qu'un livre exerce sur nous n'est réel que si nous ressentons l'envie d'en imiter l'intrigue, de tuer si le héros y tue, d'être jaloux s'il y est jaloux, d'être malade ou mourant s'il y souffre ou s'il y meurt. Mais tout cela, pour nous autres, demeure à l'état virtuel ou se dégrade en lettre morte ; seul Néron s'offre la littérature en spectacle ; ses *comptes rendus*, il les fait avec la cendre de ses contemporains et de sa capitale...

Ces mots et ces actes, il fallait qu'une fois au moins ils fussent proférés et accomplis. Un scélérat s'en chargea. Cela peut nous consoler, cela le doit même, sinon comment reprendrions-nous notre train coutumier et nos vérités habiles et sages ?

EFFIGIE DU RATÉ

Ayant tout acte en horreur, il se répète à lui-même : « Le mouvement, quelle sottise ! » Ce ne sont pas tant les événements qui l'irritent que l'idée d'y prendre part ; et il ne s'agite que pour s'en détourner. Ses ricanements ont dévasté la vie avant qu'il n'en ait épuisé la sève. C'est un Ecclésiaste de carrefour, qui puise dans l'universelle insignifiance une excuse à ses défaites. Soucieux de trouver sans importance quoi que ce soit, il y réussit aisément, les évidences étant en foule de son côté. Dans la bataille des arguments, il est toujours vainqueur, comme il est toujours vaincu dans l'action : il a « raison », il rejette tout – et tout le rejette. Il a compris prématurément ce qu'il ne faut pas comprendre pour vivre – et comme

son talent était trop éclairé sur ses propres fonctions, il l'a gaspillé de peur qu'il ne s'écoulât dans la niaiserie d'une œuvre. Portant l'image de ce qu'il eût pu être comme un stigmate et comme un nimbe, il rougit et se flatte de l'excellence de sa stérilité, à jamais étranger aux séductions naïves, seul affranchi parmi les ilotes du Temps. Il extrait sa liberté de l'immensité de ses inaccomplissements ; c'est un dieu infini et pitoyable qu'aucune création ne limite, qu'aucune créature n'adore, et que personne n'épargne. Le mépris qu'il a déversé sur les autres, les autres le lui rendent. Il n'expie que les actes qu'il n'a pas effectués, dont pourtant le nombre excède le calcul de son orgueil meurtri. Mais à la fin, en guise de consolation, et au bout d'une vie sans titres, il porte son inutilité comme une couronne.

(« À quoi bon ? » – adage du Raté, d'un complaisant de la mort... Quel stimulant lorsqu'on commence à en subir la hantise ! Car la mort, avant de trop nous y appesantir, nous enrichit, nos forces s'accroissent à son contact ; puis, elle exerce sur nous son œuvre de destruction. L'évidence de l'inutilité de tout effort, et cette sensation de cadavre futur s'érigeant déjà dans le présent, et emplissant l'horizon du temps, finissent par engourdir nos idées, nos espoirs et nos muscles, de sorte que le surcroît d'élan suscité par la toute récente obsession, – se convertit – lorsque celle-ci s'est implantée irrévocablement dans l'esprit – en une stagnation de notre vitalité. Ainsi cette obsession nous incite à devenir tout et rien. Normalement elle devrait nous mettre devant le seul choix possible : le couvent ou le cabaret. Mais, quand nous ne pouvons la fuir ni par l'éternité ni par les plaisirs, quand, harcelés au milieu de notre vie, nous sommes aussi loin du ciel que de la vulgarité, elle nous transforme en cette espèce de héros décomposés qui promettent tout et n'accomplissent rien : oisifs s'essoufflant dans le Vide ; charognes verticales, dont la seule activité se réduit à penser qu'ils cesseront d'être...)

CONDITIONS DE LA TRAGÉDIE

Si Jésus avait fini sa carrière sur la croix, et qu'il ne se fût pas engagé à ressusciter, – quel beau héros de tragédie ! Son côté divin a fait perdre à la littérature un admirable sujet. Il partage ainsi le sort, esthétiquement médiocre, de tous les *justes*. Comme tout ce qui se perpétue dans le cœur des hommes, comme tout ce qui s'expose au culte et ne meurt pas irrémédiablement, il ne se prête guère à cette vision d'une fin totale qui marque une destinée tragique. Pour cela il eût fallu que personne ne le suivît et que la transfiguration ne vînt pas l'élever à une illicite auréole. Rien de plus étranger à la tragédie que l'idée de rédemption, de salut et d'immortalité ! – Le héros succombe

sous ses propres actes, sans qu'il lui soit donné d'escamoter sa mort par une grâce surnaturelle ; il ne se continue – en tant *qu'existence* – d'aucune manière, il reste *distinct* dans la mémoire des hommes comme un *spectacle* de souffrance ; n'ayant point de disciples, sa destinée infructueuse ne féconde rien sinon l'imagination des autres. Macbeth s'effondre sans l'espoir d'un rachat : point d'*extrême-onction* dans la tragédie...

Le propre d'une foi, dût-elle échouer, est d'éluder l'irréparable. (Qu'aurait pu faire Shakespeare d'un martyr ?) Le véritable héros combat et meurt au nom de sa destinée, et non pas au nom d'une croyance. Son existence élimine toute idée d'échappatoire ; les chemins qui ne le mènent pas à la mort lui sont des impasses ; il travaille à sa « biographie » ; il soigne son dénouement et met, instinctivement, tout en œuvre pour se composer des événements funestes. La fatalité étant sa sève, toute issue ne saurait être qu'une infidélité à sa perte. C'est ainsi que l'homme du destin ne se convertit jamais à quelque croyance que ce soit : il manquerait sa fin. Et, s'il était immobilisé sur la croix, ce n'est pas lui qui lèverait les yeux vers le ciel : sa propre histoire est son seul absolu, comme sa *volonté* de tragédie son seul désir...

LE MENSONGE IMMANENT

Vivre signifie : croire et espérer, — mentir et se mentir. C'est pourquoi l'image la plus véridique qu'on ait jamais créée de l'homme demeure celle du chevalier de la Triste Figure, ce chevalier qu'on retrouve même dans le sage le plus accompli. L'épisode pénible autour de la Croix ou l'autre plus majestueux couronné par le Nirvâna participent de la même irréalité, encore qu'on leur ait reconnu une qualité symbolique qui fut refusée par la suite aux aventures du pauvre hidalgo. Tous les hommes ne peuvent pas réussir : la fécondité de leurs mensonges varie... Telle duperie triomphe : il en résulte une religion, une doctrine ou un mythe – et une foule de fervents ; telle autre échoue : ce n'est alors qu'une divagation, une théorie ou une fiction. Seules les choses inertes *n'ajoutent* rien à ce qu'elles sont : une pierre ne ment pas : elle n'intéresse personne, – tandis que la vie invente sans défaillir : la vie est le *roman* de la matière.

Une poussière éprise de fantômes, – tel est l'homme : son image absolue, idéalement ressemblante, s'incarnerait dans un Don Quichotte vu par Eschyle...

(Si dans la hiérarchie des mensonges la vie occupe la première place, l'amour lui succède immédiatement, mensonge dans le

mensonge. Expression de notre position hybride, il s'entoure d'un attirail de béatitudes et de tourments grâce auxquels nous trouvons dans un autre un substitut à nous-mêmes. Par quelle supercherie deux yeux nous détournent-ils de notre solitude ? Est-il faillite plus humiliante pour l'esprit ? L'amour assoupit la connaissance ; la connaissance réveillée tue l'amour. L'irréalité ne saurait triompher indéfiniment, même travestie en l'apparence du plus exaltant mensonge. Et d'ailleurs qui aurait une illusion assez ferme pour trouver dans l'*autre* ce qu'il a cherché vainement en soi ? Une chaleur de tripes nous offrirait-elle ce que l'univers entier ne sut pas nous offrir ? Et pourtant c'est bien cela le fondement de cette anomalie courante, et surnaturelle : résoudre à deux – ou plutôt, suspendre – toutes les énigmes ; à la faveur d'une imposture, oublier cette fiction où baigne la vie ; d'un double roucoulement remplir la vacuité générale ; et – parodie d'extase – se noyer enfin dans la sueur d'une complice quelconque...)

L'AVÈNEMENT DE LA CONSCIENCE

Combien nos instincts durent s'émousser et leur fonctionnement s'assouplir avant que la conscience n'étendît son contrôle sur l'ensemble de nos actes et de nos pensées ! La première réaction naturelle *refrénée* entraîna tous les ajournements de l'activité vitale, tous nos échecs dans l'immédiat. L'homme – bête à désirs retardés – est un néant lucide qui englobe tout et n'est englobé par rien, qui surveille tous les objets et ne dispose d'aucun.

Comparés à l'apparition de la conscience, les autres événements sont d'une importance minime ou nulle. Mais cette apparition, en contradiction avec les données de la vie, constitue une irruption dangereuse au sein du monde animé, un scandale dans la biologie. Rien ne la laissait prévoir : l'automatisme naturel ne suggérait point l'éventualité d'un animal s'élançant par-delà la matière. Le gorille perdant ses poils et les remplaçant par des idéaux, le gorille ganté, forger de dieux, aggravant ses grimaces et adorant le ciel, – combien la nature dut souffrir, et souffrira encore, devant une telle chute ! C'est que la conscience mène loin et permet tout. Pour l'animal, la vie est un absolu ; pour l'homme, elle est un absolu et un prétexte. Dans l'évolution de l'univers, il n'y a pas de phénomène plus important que cette possibilité qui nous fut réservée de convertir tous les objets en prétextes, de *jouer* avec nos entreprises quotidiennes et nos fins dernières, de mettre sur le même plan, par la divinité du caprice, un dieu et un balai.

Et l'homme ne se débarrassera de ses ancêtres – et de la nature – que lorsqu'il aura liquidé en lui tous les vestiges de l'inconditionné, lorsque sa vie et celle des autres ne lui paraîtront plus qu'un jeu de ficelles qu'il tirera pour rire, dans un amusement de fin des temps. Il sera alors l'*être* pur. La conscience aura rempli son rôle...

L'ARROGANCE DE LA PRIÈRE

Lorsqu'on parvient à la limite du monologue, aux confins de la solitude, on invente – à défaut d'autre interlocuteur – Dieu, prétexte suprême de dialogue. Tant que vous Le nommez, votre démence est bien déguisée, et... tout vous est permis. Le vrai croyant se distingue à peine du fou ; mais sa folie est légale, admise ; il finirait dans un asile si ses aberrations étaient pures de toute foi. Mais Dieu les couvre, les rend légitimes. L'orgueil d'un conquérant pâlit auprès de l'ostentation d'un dévot qui s'adresse au Créateur. Comment peut-on tant oser ? Et comment la modestie serait-elle une vertu des temples, alors qu'une vieille décrépète qui s'imagine l'infini à sa portée, s'élève par la prière à un niveau d'audace auquel nul tyran n'a jamais prétendu ?

Je sacrifierais l'empire du monde pour un seul moment où mes mains jointes imploreraient le grand Responsable de nos énigmes et de nos banalités. Pourtant ce moment constitue la qualité courante – et comme le temps *officiel* – de n'importe quel croyant. Mais celui qui est véritablement modeste se répète à lui-même : « Trop humble pour prier, trop inerte pour franchir le seuil d'une église, je me résigne à mon ombre, et ne veux pas une capitulation de Dieu devant mes prières. » Et à ceux qui lui proposent l'immortalité, il répond : « Mon orgueil n'est pas intarissable : ses ressources sont limitées. Vous pensez, au nom de la foi, vaincre votre moi ; en fait, vous désirez le perpétuer dans l'éternité, cette durée-ci ne vous suffisant point. Votre superbe excède en raffinement toutes les ambitions du siècle. Quel rêve de gloire, comparé au vôtre, ne se révèle-t-il pas duperie et fumée ? Votre foi n'est qu'un délire de grandeurs toléré par la communauté, parce qu'il emprunte des voies travesties ; mais votre poussière est votre unique obsession : friand d'intemporel, vous persécutez le temps qui la disperse. L'au-delà seul est assez spacieux pour vos convoitises ; la terre et ses instants vous semblent trop fragiles. La mégalomanie des couvents dépasse tout ce qu'imaginèrent jamais les fièvres somptueuses des palais. Celui qui ne consent pas à son néant est un malade mental. Et le croyant, entre tous, est le moins disposé à y consentir. La volonté de durer, poussée si loin, m'épouvante. Je me refuse à la séduction malsaine d'un Moi indéfini. Je veux me vautrer dans ma mortalité. Je veux rester *normal*. »

(Seigneur, donnez-moi la faculté de ne jamais prier, épargnez-moi l'insanité de toute adoration, éloignez de moi cette tentation d'amour qui me livrerait pour toujours à Vous. Que le vide s'étende entre mon cœur et le ciel ! Je ne souhaite point mes déserts peuplés de Votre présence, mes nuits tyrannisées par Votre lumière, mes Sibéries fondues sous Votre soleil. Plus seul que Vous, je veux mes mains pures, au rebours des Vôtres qui se souillèrent à jamais en pétrissant la terre et en se mêlant des affaires du monde. Je ne demande à Votre stupide omnipotence que le respect de ma solitude et de mes tourments. Je n'ai que faire de Vos paroles ; et je crains la folie qui me les ferait entendre. Dispensez-moi le miracle recueilli d'avant le premier instant, la paix que vous ne pûtes tolérer et qui Vous incita à ménager une brèche dans le néant pour y ouvrir cette foire des temps, et pour me condamner ainsi à l'univers, – à l'humiliation et à la honte d'être.)

LYPÉMANIE

Pourquoi n'as-tu la force de te soustraire à l'obligation de respirer ? Pourquoi subir encore cet air solidifié qui bloque tes poumons et s'écrase contre ta chair ? Comment vaincre ces espoirs opaques et ces idées pétrifiées, quand, tour à tour, tu imites la solitude d'un roc, ou l'isolement d'un crachat figé sur les bords du monde ? Tu es plus éloigné de toi-même que d'une planète non découverte, et tes organes, tournés vers les cimetières, en jalourent le dynamisme...

Ouvrir tes veines pour inonder cette feuille qui t'irrite comme t'irritent les saisons ? Ridicule tentative ! Ton sang, décoloré par les nuits blanches, a suspendu son cours... Rien ne réveillera en toi la soif de vivre et de mourir, éteinte par les années, à jamais rebutée par ces sources sans murmure ni prestige auxquelles s'abreuvent les hommes. Avorton aux lèvres muettes et sèches, tu demeureras au-delà du bruit de la vie et de la mort, au-delà même du bruit des larmes...

(La véritable grandeur des saints consiste en ce pouvoir – insurpassable entre tous – de vaincre la Peur du Ridicule. Nous ne saurions pleurer sans honte ; eux, ils invoquent le « don des larmes ». Un souci d'honorabilité dans nos « sécheresses » nous immobilise en spectateurs de notre infini amer et comprimé, de nos ruissellements qui n'ont pas lieu. Pourtant la fonction des yeux n'est pas de voir, mais de pleurer ; et pour *voir* réellement il nous faut les fermer : c'est la condition de l'extase, de la seule vision révélatrice, tandis que la perception s'épuise dans l'horreur du *déjà vu*, d'un irréparable *su* depuis toujours.

Pour celui qui a pressenti les désastres inutiles du monde, et à qui le savoir n'a apporté que la confirmation d'un désenchantement inné, les scrupules qui l'empêchent de pleurer accentuent sa prédestination à la tristesse. Et s'il est en quelque sorte jaloux des exploits des saints, ce n'est pas tant pour leur dégoût des apparences ou leur appétit transcendant, mais plutôt pour leur victoire sur cette peur du ridicule, à laquelle il ne peut se soustraire et qui le retient en deçà de l'inconvenance surnaturelle des larmes.)

MALÉDICTION DIURNE

Se répéter à soi-même mille fois par jour : « Rien n'a de prix ici-bas », se retrouver éternellement au même point, et tourner niaisement comme une toupie... Car il n'y a pas de progression dans l'idée de la vanité du tout, ni d'aboutissement ; et, aussi loin que nous nous hasardions dans cette rumination, notre connaissance ne s'accroît aucunement : elle est dans son état présent aussi riche et aussi nulle qu'à son point de départ. C'est un arrêt dans l'incurable, une lèpre de l'esprit, une révélation par la stupeur. Un simple d'esprit, un idiot, qui subirait une illumination, et qui s'y installerait sans aucun moyen d'en sortir et de recouvrer sa condition nébuleuse et confortable, tel est l'état de celui qui se voit engagé malgré lui dans la perception de l'universelle futilité. Abandonné par ses nuits, et comme en proie à une clarté qui l'étouffe, il n'a que faire de ce jour qui ne s'achève plus. Quand la lumière cessera-t-elle de déverser ses rayons, funestes au souvenir d'un monde nocturne et antérieur à tout ce qui fut ? Comme il est révolu le chaos, reposant et calme, d'avant la terrible Création, ou, plus doux encore, le chaos du néant mental !

DÉFENSE DE LA CORRUPTION

Si l'on mettait sur le plateau d'une balance le mal que les « purs » ont déversé sur le monde et sur l'autre le mal venu des hommes sans principes et sans scrupules, c'est vers le premier plateau que pencherait le fléau de la balance. Dans l'esprit qui la propose, toute formule de salut dresse une guillotine... Les désastres des époques corrompues ont moins de gravité que les fléaux causés par les époques ardentes ; la fange est plus agréable que le sang ; et il y a plus de douceur dans le vice que dans la vertu, plus d'humanité dans la dépravation que dans le rigorisme. L'homme qui règne et ne croit à rien, voilà le modèle d'un paradis de la déchéance, d'une souveraine solution à l'histoire. Les opportunistes ont sauvé les peuples ; les héros

les ont ruinés. Se sentir contemporain, non pas de la Révolution et de Bonaparte, mais de Fouché et de Talleyrand : il n'a manqué à la versatilité de ceux-ci qu'un supplément de tristesse pour qu'ils nous suggèrent par leurs actes un Art de vivre.

C'est aux époques dissolues que revient le mérite de mettre à nu l'essence de la vie, de nous révéler que tout n'est que *farce* ou *amertume* – et qu'aucun événement ne vaut d'être enjolivé : il est nécessairement exécration. Le mensonge paré des grandes époques, de tel siècle, de tel roi, de tel pape... La « vérité » ne transparait qu'aux moments où les esprits, oublieux du délire constructif, se laissent glisser sur la dissolution des morales, des idéaux et des croyances. Connaître, c'est *voir* ; ce n'est ni espérer ni entreprendre.

La stupidité qui caractérise les cimes de l'histoire n'a d'équivalent que l'ineptie de ceux qui en sont les agents. C'est par manque de finesse qu'on mène jusqu'au bout ses actes et ses pensées. Un esprit délié répugne à la tragédie et à l'apothéose : les disgrâces et les palmes l'exaspèrent autant que la banalité. *Aller trop loin*, c'est donner infailliblement une preuve de mauvais goût. L'esthète tient en horreur le sang, le sublime et les héros... Il ne prise encore que les farceurs...

L'UNIVERS DÉMODÉ

Le processus de vieillissement dans l'univers verbal suit un rythme autrement accéléré que dans l'univers matériel. Les mots, trop répétés, s'exténuent et meurent, alors que la monotonie constitue la loi de la matière. Il faudrait à l'esprit un dictionnaire infini, mais ses moyens sont limités à quelques vocables trivialisés par l'usage. C'est ainsi que le *nouveau*, exigeant des combinaisons étranges, oblige les mots à des fonctions inattendues : *l'originalité se réduit à la torture de l'adjectif et à une impropriété suggestive de la métaphore*. Mettez les mots à leur place : c'est le cimetière quotidien de la Parole. Ce qui est *consacré* dans une langue en constitue la mort : un mot *prévu* est un mot défunt ; seul son emploi artificiel lui insuffle une vigueur nouvelle, en attendant que le commun l'adopte, l'use et le souille. L'esprit est *précieux* – ou il n'est pas, tandis que la nature se prélassait dans la simplicité de ses moyens toujours les mêmes.

Ce que nous appelons *notre* vie par rapport à la vie tout court, c'est une création incessante de vogues à l'aide de la parole artificiellement maniée ; c'est une prolifération de futilités, sans lesquelles il nous faudrait expirer dans un bâillement qui engloutirait l'histoire et la matière. Si l'homme invente des physiques nouvelles, ce n'est pas tant pour aboutir à une explication valable de la nature que pour échapper

à l'ennui de l'univers entendu, habituel, vulgairement irréductible, auquel il attribue arbitrairement autant de dimensions que nous projetons d'adjectifs sur une chose inerte que nous sommes las de voir et de subir comme elle était vue et subie par la stupidité de nos ancêtres ou de nos proches devanciers. Malheur à celui qui, ayant compris cette mascarade, s'en éloigne ! Il aura piétiné le secret de sa vitalité – et il ira rejoindre la vérité immobile et sans apprêts de ceux en qui les sources du Précieux se sont taries, et dont l'esprit s'est étiolé faute d'artificiel.

(Il n'est que trop légitime de concevoir le moment où la vie passera de mode, où elle tombera en désuétude comme la lune ou la tuberculose après l'abus romantique : elle ira couronner l'anachronisme des symboles dénudés et des maladies démasquées ; elle redeviendra *elle-même* : un mal sans prestiges, une fatalité sans éclat. Et ce moment n'est que trop prévisible où aucun espoir ne surgira plus des cœurs, où la terre sera aussi glaciale que les créatures, où aucun rêve ne viendra plus embellir l'immensité stérile. L'humanité rougira d'enfanter quand elle verra les choses telles qu'elles sont. La vie sans la sève des méprises et des leurres, la vie cessant d'être une vogue, ne trouvera aucune clémence devant le tribunal de l'esprit. Mais, en fin de compte, cet esprit lui-même s'évanouira : il n'est qu'un prétexte dans le néant, comme la vie n'y est qu'un préjugé.

L'histoire se soutient tant qu'au-dessus de ses modes transitoires, dont les événements sont l'ombre, une mode plus générale plane comme un invariant ; mais quand cet invariant se dévoilera à tous comme un simple caprice, quand l'intelligence de l'erreur de vivre deviendra un bien commun et une vérité unanime, où chercherons-nous des ressources pour engendrer, ou même pour esquisser l'ébauche d'un acte, le simulacre d'un geste ? Par quel art survivre à nos instincts clairvoyants et à nos cœurs lucides ? Par quel prodige ranimer une tentation future dans un univers démodé ?)

L'HOMME VERMOULU

Je ne veux plus collaborer avec la lumière ni employer le jargon de la vie. Et je ne dirai plus : « Je suis » – sans rougir. L'impudeur du souffle, le scandale de la respiration sont liés à l'abus d'un verbe auxiliaire...

Ce temps est révolu où l'homme se pensait en termes d'aurore ; reposant sur une matière anémiée, le voilà ouvert à son véritable devoir, au devoir d'étudier sa perte, et d'y courir... ; le voilà au seuil d'une ère nouvelle : celle de la *Pitié de soi*. Et cette Pitié est sa seconde

chute, plus nette et plus humiliante que la première : c'est une chute sans rachat. En vain inspecte-t-il les horizons : mille et mille sauveurs s'y profilent, des sauveurs de farce, eux-mêmes inconsolés. Il s'en détourne pour se préparer, dans son âme blette, à la douceur de pourrir... Parvenu au plus intime de son automne, il oscille entre l'Apparence et le Rien, entre la forme trompeuse de l'être et son absence : vibration entre deux irréalités...

La conscience occupe le vide qui suit l'érosion de l'existence par l'esprit. Il faut l'obnubilation d'un croyant ou d'un idiot pour s'intégrer à la « réalité », laquelle s'évanouit à l'approche du moindre doute, d'un soupçon d'improbabilité ou d'un sursaut d'angoisse, – autant de rudiments qui préfigurent la conscience et qui, *développés*, l'engendrent, la définissent et l'exaspèrent. Sous l'effet de cette conscience, de cette présence incurable, l'homme accède à son plus haut privilège : celui de se perdre. – Malade d'honneur de la nature, il en corrompt la sève ; vice abstrait des instincts, il en détruit la vigueur. L'univers se flétrit à son contact et le temps plie bagage... Il ne pouvait s'accomplir – et descendre la pente – que sur la ruine des éléments. Son œuvre achevée, il est mûr pour disparaître : sur combien de siècles encore va-t-il étendre son rôle ?

LE PENSEUR D'OCCASION

« Les idées sont des succédanés des chagrins. »

MARCEL PROUST

LE PENSEUR D'OCCASION

Je vis dans l'attente de l'idée ; je la pressens, la cerne, m'en saisis – et ne puis la formuler, elle m'échappe, elle ne m'appartient pas encore : l'aurais-je conçue dans mon absence ? Et comment, d'imminente et confuse, la rendre présente et lumineuse dans l'agonie intelligible de l'expression ? Quel état dois-je espérer pour qu'elle éclore – et dépérisse ?

Antiphilosophe, j'abhorre toute idée *indifférente* : je ne suis pas toujours triste, donc je ne pense pas toujours. Quand je *regarde* les idées, elles me paraissent plus inutiles encore que les choses ; aussi n'ai-je aimé que les élucubrations des grands malades, les ruminations de l'insomnie, les éclairs d'une frayeur incurable et les doutes traversés de soupirs. La somme de clair-obscur qu'une idée recèle est le seul indice de sa profondeur, comme l'accent désespéré de son enjouement est l'indice de sa fascination. Combien de nuits blanches cache votre passé nocturne ? – C'est ainsi que nous devrions aborder tout penseur. Celui qui pense *quand il veut* n'a rien à nous dire : au-dessus – ou plutôt, à côté – de sa pensée, il n'en est pas *responsable*, il n'y est guère engagé, ne gagne ni ne perd à se risquer dans un combat où lui-même n'est pas son propre ennemi. Rien ne lui coûte de croire à la Vérité. Il n'en est pas de même d'un esprit pour qui le *vrai* et le *faux* ont cessé d'être des superstitions ; destructeur de tous les critères, il *se constate*, comme les infirmes et les poètes ; il pense par accident : la gloire d'un malaise ou d'un délire lui suffit. Une indigestion n'est-elle point plus riche d'idées qu'une parade de concepts ? Les troubles des organes déterminent la fécondité de l'esprit : celui qui ne *sent* pas son corps ne sera jamais en mesure de concevoir une pensée vivante ; il attendra en pure perte la surprise avantageuse de quelque inconvénient...

Dans l'indifférence affective, les idées se dessinent ; cependant aucune ne peut prendre forme : c'est à la tristesse d'offrir un climat à leur éclosion. Il leur faut une certaine tonalité, une certaine couleur

pour vibrer et s'illuminer. Être longtemps stérile c'est les guetter, les désirer sans pouvoir les compromettre dans une formule. Les « saisons » de l'esprit sont conditionnées par un rythme organique ; il ne dépend pas de « moi » d'être naïf ou cynique : *mes vérités sont les sophismes de mon enthousiasme ou de ma tristesse*. J'existe, je sens et je pense au gré de l'instant – et malgré moi. Le Temps me constitue ; je m'y oppose en vain – et *je suis*. Mon présent non souhaité se déroule, *me* déroule ; ne pouvant le commander, je le commente ; esclave de mes pensées, je joue avec elles, comme un bouffon de la fatalité...

LES AVANTAGES DE LA DÉBILITÉ

L'individu qui ne dépasse guère sa qualité de bel exemplaire, de modèle achevé, et dont l'existence se confond avec sa destinée vitale, se place en dehors de l'esprit. La masculinité idéale – obstacle à la perception des nuances – entraîne une insensibilité à l'endroit du *surnaturel quotidien*, où l'art puise sa substance. Plus on est *nature*, moins on est artiste. La vigueur homogène, non différenciée, opaque, fut idolâtrée par le monde des légendes, par les fantaisies de la mythologie. Lorsque les Grecs s'adonnèrent à la spéculation, le culte de l'éphèbe anémique remplaça celui des géants ; et les héros eux-mêmes, nigauds sublimes au temps d'Homère, devinrent, grâce à la tragédie, porteurs de tourments et de doutes incompatibles avec leur fruste nature.

La richesse intérieure résulte de conflits que l'on entretient en soi ; or, la vitalité qui dispose pleinement d'elle-même ne connaît que le combat extérieur, l'acharnement sur l'objet. Dans le mâle qu'une dose de féminité énerve, s'affrontent deux tendances : par ce qui est passif en lui, il saisit tout un monde d'abandons ; par ce qui est impérieux, il convertit sa volonté en loi. Tant que ses instincts demeurent inaltérés, il n'intéresse que l'espèce ; qu'une insatisfaction secrète s'y glisse, et c'est alors un *conquérant*. L'esprit le justifie, l'explique et l'excuse et, le rangeant dans l'ordre des sots supérieurs, l'abandonne à la curiosité de l'Histoire, – investigation de la stupidité en marche...

Celui dont l'existence ne constitue pas un mal à la fois vigoureux et vague, ne saura jamais s'installer au milieu des problèmes ni en connaître les dangers. La condition propice à la recherche de la vérité ou de l'expression se trouve à mi-chemin entre l'homme et la femme : les lacunes de la « virilité » sont le siège de l'esprit... Si la femelle pure, qu'on ne saurait suspecter d'aucune anomalie sexuelle ni psychique, est plus vide intérieurement qu'une bête, le mâle intact épuise la définition du « crétin ». – Considérez n'importe quel être qui

a retenu votre attention ou excité votre ferveur : dans son mécanisme un rien s'est détraqué à *son avantage*. Nous méprisons à juste titre ceux qui n'ont pas mis à profit leurs défauts, qui n'ont pas exploité leurs carences, et ne se sont pas enrichis de leurs pertes, comme nous méprisons tout homme qui ne souffre pas d'être homme ou simplement d'être. Ainsi l'on ne saurait infliger offense plus grave que d'appeler quelqu'un « heureux », ni le flatter davantage qu'en lui attribuant un « fond de tristesse »... C'est que la gaîté n'est liée à aucun acte important et, qu'en dehors des fous, personne ne rit quand il est seul.

La « vie intérieure » est l'apanage des délicats, de ces avortons frémissants, sujets à une épilepsie sans chute ni bave. L'être biologiquement intègre se méfie de la « profondeur », en est incapable, y voit une dimension suspecte qui nuit à la spontanéité des actes. Il ne se trompe pas : avec le repliement sur soi commence le drame de l'individu – sa gloire et son déclin ; s'isolant du flux anonyme, du ruissellement utilitaire de la vie, il s'émancipe des *fins objectives*. Une civilisation est « atteinte » quand les délicats y donnent le ton ; mais, grâce à eux, elle a définitivement triomphé de la nature – et s'effondre. Un exemplaire extrême de raffinement réunit en soi l'exalté et le sophiste : il n'adhère plus à ses élans, les cultive sans y croire ; c'est la débilité omnisciente des époques crépusculaires, préfiguration de l'éclipse de l'homme. Les délicats nous laissent entrevoir le moment où les concierges seront harassés par des scrupules d'esthètes ; où les paysans, courbés de doutes, n'auront plus la vigueur d'empoigner la charrue ; où tous les êtres, rongés de clairvoyance et vidés d'instincts, s'éteindront sans la force de regretter la nuit prospère de leurs illusions...

LE PARASITE DES POÈTES

I. – Il ne saurait y avoir d'aboutissement à la vie d'un poète. C'est de tout ce qu'il n'a pas entrepris, de tous les instants nourris d'inaccessible, que lui vient sa puissance. Ressent-il l'inconvénient d'exister ? sa faculté d'expression s'en trouve raffermie, son souffle, dilaté.

Une biographie n'est légitime que si elle met en évidence l'élasticité d'une destinée, la somme de variables qu'elle comporte. Mais le poète suit une ligne de fatalité dont rien n'assouplit la rigueur. C'est aux nigards que la vie échoit en partage ; et c'est pour suppléer à celle qu'ils n'ont pas eue qu'on a inventé les biographies des poètes...

La poésie exprime l'essence de ce qu'on ne saurait posséder ; sa

signification dernière : l'impossibilité de toute « actualité ». La joie n'est pas un sentiment poétique. (Elle relève néanmoins d'un secteur de l'univers lyrique où le hasard réunit, en un même faisceau, les flammes et les sottises.) A-t-on jamais vu un chant d'espoir qui n'inspirât pas une sensation de malaise, voire d'écœurement ? Et comment chanter une présence, quand le *possible* lui-même est entaché d'une ombre de vulgarité ? Entre la poésie et l'espérance, l'incompatibilité est complète ; aussi le poète est-il victime d'une ardente décomposition. Qui oserait se demander comment il a ressenti la vie quand c'est par la mort qu'il a été vivant ? Lorsqu'il succombe à la tentation du bonheur, – il appartient à la comédie... Mais si, par contre, des flammes émanent de ses plaies, et qu'il chante la félicité – cette incandescence voluptueuse du malheur – il se soustrait à la nuance de vulgarité inhérente à tout accent positif. C'est Hölderlin se réfugiant dans une Grèce de songe et transfigurant l'amour par des ivresses plus pures, par celles de l'irréalité...

Le poète serait un transfuge odieux du réel si dans sa fuite il n'emportait pas son malheur. À l'encontre du mystique ou du sage, il ne saurait échapper à lui-même, ni s'évader du centre de sa propre hantise : ses extases même sont incurables, et signes avant-coureurs de désastres. Inapte à se sauver, pour lui tout est possible, sauf sa vie...

II – Je reconnais à ceci un véritable poète : en le fréquentant, en vivant longtemps dans l'intimité de son œuvre, *quelque chose* se modifie en moi : non pas tant mes inclinations ou mes goûts que mon sang même, comme si un mal subtil s'y était introduit pour en altérer le cours, l'épaisseur et la qualité. Valéry ou Stefan George nous déposent là où nous les avons abordés, ou nous rendent plus exigeants sur le plan formel de l'esprit : ce sont des génies dont nous n'avons pas *besoin*, ce ne sont que des artistes. Mais un Shelley, mais un Baudelaire, mais un Rilke interviennent au plus profond de notre organisme qui se les annexe ainsi qu'il le ferait d'un vice. Dans leur voisinage, un corps se fortifie, puis s'amollit et se désagrège. Car le poète est un agent de destruction, un virus, une maladie déguisée et le danger le plus grave, encore que merveilleusement imprécis, pour nos globules rouges. Vivre dans ses parages ? c'est sentir le sang s'amincir, c'est rêver un paradis de l'anémie, et entendre, dans les veines, des larmes ruisseler...

III. – Alors que le vers permet tout, que vous pouvez y déverser larmes, hontes, extases – et surtout plaintes, la prose vous interdit de vous épancher ou de vous lamenter : son abstraction conventionnelle y répugne. Elle exige d'autres vérités : contrôlables, déduites, mesurées.

Si pourtant on volait celles de la poésie, si on pillait sa matière, et qu'on osât autant que les poètes ? Pourquoi ne pas insinuer dans le discours leurs indécences, leurs humiliations, leurs grimaces et leurs soupirs ? Pourquoi ne point être décomposé, pourri, cadavre, ange ou Satan dans le langage du vulgaire, et pathétiquement trahir tant d'aériens et de sinistres envols ? Bien plutôt qu'à l'école des philosophes, c'est à celle des poètes qu'on apprend le courage de l'intelligence et l'audace d'être soi-même. Leurs « affirmations » font pâlir les propos les plus étrangement impertinents des sophistes anciens. Personne ne les adopte : y eut-il jamais un seul penseur qui fût allé aussi loin que Baudelaire ou qui se fût enhardi à mettre en système une fulguration de Lear ou une tirade d'Hamlet ? Nietzsche peut-être avant sa fin, mais hélas ! il s'obstinait encore dans ses ritournelles de prophète... Chercherait-on du côté des saints ? certaines frénésies de Thérèse d'Avila ou d'Angèle de Foligno... Mais on y rencontre trop souvent Dieu, ce *non-sens consolateur* qui, affermissant leur courage, en diminue la qualité. Se promener sans convictions et seul parmi les vérités n'est pas d'un homme, ni même d'un saint ; quelquefois cependant d'un poète...

J'imagine un penseur s'exclamant dans un mouvement d'orgueil : « J'aimerais qu'un poète se fit un destin de mes pensées ! » Mais, pour que son aspiration fût légitime, il faudrait que lui-même fréquentât longtemps les poètes, qu'il y puisât des délices de malédiction, et qu'il leur rendît, abstraite et achevée, l'image de leurs propres déchéances ou de leurs propres délires ; – il faudrait surtout qu'il succombât au seuil du chant, et, hymne vivant *en deçà* de l'inspiration, qu'il connût *le regret de ne pas être poète*, – de ne pas être initié à la « science des larmes », aux fléaux du cœur, aux orgies formelles, aux immortalités de l'instant...

... Maintes fois j'ai rêvé d'un monstre mélancolique et érudit, versé dans tous les idiomes, intime de tous les vers et de toutes les âmes, et qui errât de par le monde pour s'y repaître de poisons, de ferveurs, d'extases, à travers les Perses, les Chines, les Indes défuntes, et les Europes mourantes, – maintes fois j'ai rêvé d'un ami des poètes et qui les eût connus tous par désespoir de n'être pas des leurs.

TRIBULATIONS D'UN MÉTÈQUE

Issu de quelque tribu infortunée, il arpente les boulevards de l'Occident. Amoureux de patries successives, il n'en espère plus aucune : figé dans un crépuscule intemporel, citoyen du monde – et de nul monde, – il est inefficace, sans nom et sans vigueur. Les peuples

sans destin ne sauraient en donner un à leurs fils qui, assoiffés d'autres horizons, s'en éprennent et les épuisent ensuite pour finir eux-mêmes en spectres de leurs admirations et de leurs lassitudes. N'ayant rien à aimer chez eux, ils placent leur amour ailleurs, dans d'autres contrées, où leur ferveur étonne les indigènes. Trop sollicités, les sentiments s'usent et se dégradent, en premier lieu l'admiration... Et le Météque qui se dissipa sur tant de routes, s'écrie : « Je me suis forgé d'innombrables idoles, ai dressé partout trop d'autels, et me suis agenouillé devant une foule de dieux. Maintenant, las d'adorer, j'ai gaspillé la dose de délire qui m'échut en partage. On n'a de ressources que pour les absolus de son engeance, une âme comme un pays ne s'épanouissant qu'à l'intérieur de ses frontières : je paye pour les avoir franchies, pour m'être fait de l'indéfini une patrie, et de divinités étrangères un culte, pour m'être prosterné devant des siècles qui exclurent mes ancêtres. D'où je viens, je ne saurais plus le dire : dans les temples, je suis sans croyance ; dans les cités, sans ardeur ; près de mes semblables, sans curiosité ; sur la terre, sans certitudes. – Donnez-moi un désir *précis*, et je renverserai le monde. Délivrez-moi de cette honte des actes qui me fait jouer chaque matin la comédie de la résurrection et chaque soir celle de la mise au tombeau ; dans l'intervalle, rien que ce supplice dans le linceul de l'ennui... Je rêve de vouloir – et tout ce que je veux me paraît sans prix. Comme un vandale rongé par la mélancolie, je me dirige sans but, moi sans moi, vers je ne sais plus quels coins... pour découvrir un dieu abandonné, un dieu lui-même athée, et m'endormir à l'ombre de ses derniers doutes et de ses derniers miracles. »

L'ENNUI DES CONQUÉRANTS

Paris pesait sur Napoléon, de son propre aveu, comme un « manteau de plomb » : dix millions d'hommes en périrent. C'est le bilan du « mal du siècle » lorsqu'un René à cheval en devient l'agent. Ce mal, né dans l'oisiveté des salons du XVIII^e, dans la mollesse d'une aristocratie trop lucide, exerça des ravages loin dans les campagnes : des paysans durent payer de leur sang un mode de sensibilité, étranger à leur nature, et, avec eux, tout un continent. Les natures exceptionnelles dans lesquelles s'est insinué l'Ennui, ayant l'horreur de tout lieu et la hantise d'un perpétuel ailleurs, n'exploitent l'enthousiasme des peuples que pour en multiplier les cimetières. Ce condottiere qui pleurait sur Werther et Ossian, cet Obermann qui projetait son vide dans l'espace et qui, au dire de Joséphine, ne fut capable que de quelques moments *d'abandon*, eut comme mission

inavouée de dépeupler la terre. Le conquérant rêveur est la plus grande calamité pour les hommes ; ils ne s'empressent pas moins de l'idolâtrer, fascinés qu'ils sont par les projets biscornus, les idéals nuisibles, les ambitions malsaines. Aucun être *raisonnable* ne fut objet de culte, ne laissa un nom, ne marqua de son empreinte un seul événement. Imperturbable devant une conception précise ou une idole transparente, la foule s'excite autour de l'invérifiable et des faux mystères. Qui mourut jamais au nom de la *rigueur* ? Chaque génération élève des monuments aux bourreaux de celle qui la précède. Il n'en est pas moins vrai que les victimes acceptèrent de bonne grâce d'être immolées du moment qu'elles crurent à la gloire, à ce triomphe d'un seul, à cette défaite de tous... *L'humanité n'a adoré que ceux qui la firent périr*. Les règnes où les citoyens s'éteignirent paisiblement ne figurent guère dans l'histoire, non plus le prince sage, de tout temps méprisé de ses sujets ; la foule aime le roman, même à ses dépens, le scandale des mœurs constituant la trame de la curiosité humaine et le courant souterrain de tout événement. La femme infidèle et le cocu fournissent à la comédie et à la tragédie, voire à l'épopée, la quasi-totalité de leurs motifs. Comme l'honnêteté n'a ni biographie ni charme, depuis *Iliade* jusqu'au vaudeville, le seul éclat du déshonneur a amusé et intrigué. Il est donc tout naturel que l'humanité se soit offerte en pâture aux conquérants, qu'elle veuille se faire piétiner, qu'une nation sans tyrans ne fasse point parler d'elle, que la somme d'iniquités qu'un peuple commet soit le seul indice de sa présence et de sa vitalité. Une nation qui ne viole plus est en pleine décadence ; c'est par le nombre des viols qu'elle révèle ses instincts, son avenir. Recherchez à partir de quelle guerre elle a cessé de pratiquer, sur une grande échelle, ce genre de crime : vous aurez trouvé le premier symbole de son déclin ; à partir de quel moment l'amour est devenu pour elle un cérémonial et le lit une condition du spasme, et vous identifierez le début de ses déficiences et la fin de son hérédité barbare.

Histoire universelle : histoire du Mal. Ôter les désastres du devenir humain, autant vaut concevoir la nature sans saisons. Vous n'avez pas contribué à une catastrophe : vous disparaîtrez sans trace. Nous intéressons les autres par le malheur que nous répandons autour de nous. « Je n'ai fait souffrir personne ! » – exclamation à jamais étrangère à une créature de chair. Lorsque nous nous enflammons pour un personnage du présent ou du passé, nous nous posons *inconsciemment* la question : « Pour combien d'êtres fut-il cause d'infortune ? » Qui sait si chacun de nous n'aspire au privilège de tuer tous ses semblables ? Mais ce privilège est départi à très peu de gens et jamais entier : cette restriction explique à elle seule pourquoi la terre est encore peuplée. Assassins indirects, nous constituons une

masse inerte, une multitude d'objets en face des véritables sujets du Temps, en face des grands criminels qui ont abouti.

Mais consolons-nous : nos descendants proches ou lointains nous vengeront. Car il n'est pas difficile d'imaginer le moment où les hommes s'entr'égorgeront par dégoût d'eux-mêmes, où l'Ennui aura raison de leurs préjugés et de leurs réticences, où ils sortiront dans la rue étancher leur soif de sang et où le rêve destructeur prolongé à travers tant de générations deviendra le fait de tous...

MUSIQUE ET SCEPTICISME

J'ai cherché le Doute dans tous les arts, ne l'y ai trouvé que déguisé, furtif, échappé aux entractes de l'inspiration, surgi de l'élan détendu ; mais j'ai renoncé à le chercher – même sous cette forme – en musique ; il ne saurait y fleurir : ignorant l'ironie, elle procède non point des malices de l'intellect mais des nuances tendres ou véhémentes de la Naïveté, – sottise du sublime, irréflexion de l'infini... Le *mot d'esprit* n'ayant guère d'équivalent sonore, c'est dénigrer un musicien que de l'appeler *intelligent*. Cet attribut le diminue et n'est pas de mise dans cette cosmogonie langoureuse où, ainsi qu'un dieu aveugle, il improvise des univers. S'il était conscient de son don, de son génie, il succomberait d'orgueil ; mais il en est irresponsable ; né dans l'oracle, il ne saurait se comprendre. Aux stériles de l'interpréter : il n'est pas critique, comme Dieu n'est pas théologien.

Cas limite d'irréalité et d'absolu, fiction infiniment réelle, mensonge plus véridique que le monde, – la musique perd ses prestiges aussitôt que, secs ou moroses, nous nous dissociions de la Création et que Bach lui-même nous semble une rumeur insipide ; – c'est l'extrême point de notre non-participation aux choses, de notre froideur et de notre déchéance. *Ricaner en plein sublime*, – triomphe sardonique du *principe subjectif*, et qui nous apparente au Diable ! Est perdu celui qui n'a plus de larmes pour la musique, qui ne vit encore que du souvenir de celles qu'il a versées : la clairvoyance stérile aura eu raison de l'extase, – d'où surgissaient des mondes...

L'AUTOMATE

Je respire par préjugé. Et je contemple le spasme des idées, tandis que le Vide se sourit à lui-même... Plus de *sueur* dans l'espace, plus de vie ; la moindre vulgarité la fera reparaitre : une seconde d'attente y suffit.

Quand on se perçoit exister on éprouve la sensation d'un dément émerveillé qui surprend sa propre folie et cherche en vain à lui donner un nom. L'habitude émousse notre étonnement d'être : nous *sommes* – et passons outre, nous recouvrons notre place dans l'asile des existants.

Conformiste, je vis, j'essaye de vivre, par imitation, par respect pour les règles du jeu, par horreur de l'originalité. Résignation d'automate : affecter un semblant de ferveur et en rire secrètement ; ne se plier aux conventions que pour les répudier en cachette ; figurer dans tous les registres, mais sans résidence dans le temps ; sauver la face alors qu'il serait impérieux de la perdre... Celui qui méprise tout doit assumer un air de dignité parfait, induire en erreur les autres et jusqu'à soi-même : il accomplira ainsi plus aisément sa tâche *de faux vivant*. À quoi bon étaler sa déchéance lorsqu'on peut feindre la prospérité ? L'enfer manque de *manières* : c'est l'image exaspérée d'un homme franc et malappris, c'est la terre conçue sans aucune superstition d'élégance et de civilité.

J'accepte la vie par politesse : la révolte perpétuelle est de mauvais goût comme le sublime du suicide. À vingt ans on fulmine contre les cieux et l'ordure qu'ils couvrent ; puis on s'en lasse. La pose tragique ne sied qu'à une puberté prolongée et ridicule ; mais il faut mille épreuves pour en arriver à l'histrionisme du détachement.

Celui qui, émancipé de tous les principes de l'usage, ne disposerait d'aucun don de comédien, serait l'archétype de l'infortune, l'être idéalement malheureux. Inutile de construire ce modèle de franchise : *la vie n'est tolérable que par le degré de mystification que l'on y met*. Un tel modèle serait la ruine subite de la société, la « douceur » de vivre en commun résidant dans l'impossibilité de donner libre cours à l'infini de nos arrière-pensées. C'est parce que nous sommes tous des imposteurs que nous nous supportons les uns les autres. Tel qui n'accepterait pas de mentir verrait la terre fuir sous ses pieds : nous sommes *biologiquement* astreints au faux. Point de héros moral qui ne soit ou puéril, ou inefficace, ou non authentique ; car la vraie authenticité est la souillure dans la fraude, dans les bienséances de la flatterie publique et de la diffamation secrète. Si nos semblables pouvaient prendre acte de nos opinions sur eux, l'amour, l'amitié, le dévouement seraient à jamais rayés des dictionnaires ; et si nous avions le courage de regarder en face les doutes que nous concevons timidement sur nous-mêmes, aucun de nous ne proférerait un « je » sans honte. La mascarade entraîne tout ce qui vit, depuis le troglodyte jusqu'au sceptique. Comme le respect des apparences nous sépare seul des charognes, c'est périr que de fixer le fond des choses et des êtres ; tenons-nous-en à un plus agréable néant : notre constitution ne tolère

qu'une certaine dose de vérité...

Gardons au plus profond de nous une certitude supérieure à toutes les autres : la vie n'a pas de sens, elle *ne peut* en avoir. Nous devrions nous tuer sur le coup si une révélation imprévue nous persuadait du contraire. L'air disparu, nous respirerions encore ; mais nous étoufferions aussitôt si on nous enlevait la joie de l'inanité...

SUR LA MÉLANCOLIE

Quand on ne peut se délivrer de soi, on se délecte à se dévorer. En vain en appellerait-on au Seigneur des Ombres, au dispensateur d'une malédiction précise : on est malade sans maladie, et réprouvé sans vices. La mélancolie est *l'état de rêve de l'égoïsme* : plus aucun objet en dehors de soi, plus de motif de haine ou d'amour, mais cette même chute dans une fange languissante, ce même retournement de damné sans enfer, ces mêmes réitérations d'une ardeur de périr... Alors que la tristesse se contente d'un cadre de fortune, il faut à la mélancolie une débauche d'espace, un paysage d'infini pour y épandre sa grâce maussade et vaporeuse, son mal sans contour, qui, ayant peur de guérir, redoute une limite à sa dissolution et à son ondoielement. Elle s'épanouit, – fleur la plus étrange de l'amour-propre, – parmi les poisons dont elle extrait sa sève et la vigueur de toutes ses défaillances. Se nourrissant de ce qui la corrompt, elle cache, sous son nom mélodieux, l'Orgueil de la Défaite et l'Apitoielement sur soi...

L'APPÉTIT DE PRIMER

Un César est plus près d'un maire de village que d'un esprit souverainement lucide mais dépourvu d'instinct de domination. Le fait important est de commander : la quasi-totalité des hommes y aspire. Que vous ayez entre vos mains un empire, une tribu, une famille ou un domestique, vous déployez votre talent de tyran, glorieux ou caricatural : tout un monde ou une seule personne est à vos ordres. Ainsi s'établit la série de calamités qui surgissent du besoin de primer... Nous ne côtoyons que des satrapes : chacun – selon ses moyens – se cherche une foule d'esclaves ou se contente d'un seul. Personne ne se suffit à soi-même : le plus modeste trouvera toujours un ami ou une compagne pour faire valoir son rêve d'autorité. Celui qui obéit se fera obéir à son tour : de victime il devient bourreau ; c'est là le désir suprême de tous. Seuls les mendiants et les sages ne l'éprouvent point ; – à moins que leur jeu ne soit plus subtil...

L'appétit de puissance permet à l'Histoire de se renouveler et de rester pourtant foncièrement la même ; cet appétit, les religions essayent de le combattre ; elles ne réussissent qu'à l'exaspérer. Le christianisme eût abouti que la terre serait un désert ou un paradis. Sous les formes variables que l'homme peut revêtir se cache une constante, un fond identique, qui explique pourquoi, contre toutes les apparences de changement, nous évoluons dans un cercle – et pourquoi, si nous perdions, par suite d'une intervention surnaturelle, notre qualité de monstres et de pantins, l'histoire disparaîtrait aussitôt.

Essayez d'être libres : vous mourrez de faim. La société ne vous tolère que si vous êtes successivement serviles et despotiques ; c'est une prison sans gardiens – mais d'où on ne s'évade pas sans périr. Où aller, quand on ne peut vivre que dans la cité et qu'on n'en a pas les instincts, et quand on n'est pas assez entreprenant pour y mendier, ni assez équilibré pour s'y adonner à la sagesse ? – En fin de compte, on y reste comme tout le monde en faisant semblant de s'affairer ; on se décide à cette extrémité grâce aux ressources de l'artifice, attendu qu'il est moins ridicule de simuler la vie que de la vivre.

Tant que les hommes auront la passion de la cité, il y régnera un cannibalisme déguisé. L'instinct politique est la conséquence directe du Péché, la matérialisation immédiate de la Chute. Chacun devrait être préposé à sa solitude, mais chacun surveille celle des autres. Les anges et les bandits ont leurs chefs : comment les créatures intermédiaires – l'épaisseur de l'humanité – en manqueraient-elles ? ôtez-leur le désir d'être esclaves ou tyrans : vous démolissez la cité en un clin d'œil. Le pacte des singes est à jamais scellé ; et l'histoire suit son train, horde essoufflée entre des crimes et des songes. Rien ne peut l'arrêter : ceux-là mêmes qui l'exècrent participent à sa course...

POSITION DU PAUVRE

Propriétaires et mendiants : deux catégories qui s'opposent à n'importe quel changement, à n'importe quel désordre rénovateur. Placés aux deux extrémités de l'échelle sociale, ils craignent toute modification en bien ou en mal : ils sont pareillement *établis*, les uns dans l'opulence, les autres dans le dénuement. Entre eux se situent – sueur anonyme, fondement de la société, – ceux qui s'agitent, peinent, persévèrent et cultivent l'absurdité d'espérer. L'État se nourrit de leur anémie ; l'idée de citoyen n'aurait ni contenu ni réalité sans eux, non plus que le luxe et l'aumône : les riches et les clochards sont les parasites du Pauvre.

S'il y a mille remèdes à la misère, il n'y en a aucun à la pauvreté.

Comment secourir ceux qui s'obstinent à ne pas mourir de faim ? Dieu même ne saurait corriger leur sort. Entre les favoris de la fortune et les loqueteux circulent ces affamés honorables, exploités par le faste et les guenilles, pillés par ceux qui, ayant l'horreur du labeur, s'installent, suivant leur chance ou leur vocation, dans le salon ou dans la rue. Et c'est ainsi qu'avance l'humanité : avec quelques riches, avec quelques mendiants – et avec tous ses pauvres...

VISAGES DE LA DÉCADENCE

« *Ganz vergessener Völker Müdigkeiten
kann ich nicht abtun von meinen Lidern.* »

HUGO VON HOFMANNSTHAL

Une civilisation commence à déchoir à partir du moment où la Vie devient son unique obsession. Les époques d'apogée cultivent les *valeurs* pour elles-mêmes : la vie n'est qu'un moyen pour les réaliser ; l'individu ne se *sait* pas vivre, il *vit*, – esclave heureux des formes qu'il engendre, soigne et idolâtre. L'affectivité le domine et le remplit. Nulle création sans les ressources du « sentiment », lesquelles sont limitées ; cependant pour celui qui n'en éprouve que la richesse, elles paraissent intarissables : cette illusion *produit* l'histoire. Dans la décadence, le dessèchement affectif ne permet plus que deux modalités de sentir et de comprendre : la sensation et l'idée. Or, c'est par l'affectivité qu'on s'adonne au monde des valeurs, qu'on projette une vitalité dans les catégories et dans les normes. L'activité d'une civilisation à ses moments féconds consiste à faire sortir les idées de leur néant abstrait, à *transformer les concepts en mythes*. Le passage de l'individu anonyme à l'individu conscient n'est pas encore accompli : il est pourtant inévitable. Mesurez-le : en Grèce, d'Homère aux sophistes ; à Rome, de l'ancienne République austère aux « sages » de l'Empire ; dans le monde moderne, des cathédrales aux dentelles du XVIII^e siècle.

Une nation ne saurait créer indéfiniment. Elle est appelée à donner expression et sens à une somme de valeurs qui s'épuisent avec l'âme qui les a enfantées. Le citoyen se réveille d'une hypnose productive : le règne de la lucidité commence : les masses ne manient plus que des catégories vides. *Les mythes redeviennent concepts* : c'est la décadence. Et les conséquences se font sentir : l'individu veut vivre, il convertit la vie en finalité, il s'élève au rang d'une petite exception. Le bilan de ces exceptions, composant le déficit d'une civilisation, en préfigure l'effacement. Tout le monde atteint à la délicatesse ; – mais n'est-ce point la rayonnante stupidité des dupes qui accomplit l'œuvre des grandes époques ?

Montesquieu soutient qu'à la fin de l'Empire, l'armée romaine

n'était plus composée que de cavalerie. Mais il néglige de nous en indiquer la raison. Imaginons le légionnaire saturé de gloire, de richesse et de débauche après avoir parcouru d'innombrables contrées et perdu sa foi et sa vigueur au contact de tant de temples et de vices, imaginons-le *à pied* ! Il a conquis le monde comme fantassin ; il le perdra comme cavalier. – Dans toute mollesse se révèle une incapacité physiologique d'adhérer encore aux mythes de la cité. Le soldat émancipé et le citoyen lucide succombent sous le barbare. La *découverte* de la Vie anéantit la vie.

Quand tout un peuple, à des degrés différents, est à l'affût de sensations rares, quand, par les subtilités du goût, il complique ses réflexes, il a accédé à un niveau de supériorité fatal. La décadence n'est que l'instinct devenu impur sous l'action de la conscience. Ainsi l'on ne saurait surestimer l'importance de la gastronomie dans l'existence d'une collectivité. L'acte *conscient* de manger est un phénomène alexandrin ; le barbare se *nourrit*. L'éclectisme intellectuel et religieux, l'ingéniosité sensuelle, l'esthétisme – et l'obsession savante de la bonne chère sont les signes différents d'une même forme d'esprit. Lorsque Gabius Apicius pérégrinait sur les côtes d'Afrique pour y chercher des langoustes, sans pourtant s'établir nulle part parce qu'il n'en trouvait point à son goût, il était contemporain d'âmes inquiètes qui adoraient la multitude des dieux étrangers sans y trouver satisfaction ni repos. *Sensations rares – déités diverses*, fruits parallèles d'une même sécheresse, d'une même curiosité sans ressort intérieur. Le christianisme parut : un *seul Dieu* – et le *jeûne*. Et une ère de trivialité et de sublime commença...

Un peuple se meurt lorsqu'il n'a plus de force pour inventer d'autres dieux, d'autres mythes, d'autres absurdités ; ses idoles blêmissent et disparaissent ; il en puise ailleurs, et se sent seul devant des monstres inconnus. C'est encore la décadence. Mais si un de ces monstres l'emporte, un autre monde s'ébranle, fruste, obscur, intolérant, jusqu'à ce qu'il épuise son dieu et s'en affranchisse ; car l'homme n'est libre – et stérile – que dans l'intervalle où les dieux meurent ; esclave – et créateur – que dans celui où – tyrans – ils prospèrent.

Méditer ses sensations – *savoir* que l'on mange, – c'est là une prise de conscience grâce à laquelle un acte élémentaire dépasse son but immédiat. À côté du dégoût intellectuel s'en développe un autre, plus profond et plus dangereux : émanant des viscères, il aboutit à la forme la plus grave de nihilisme, le nihilisme de la réplétion. Les considérations les plus amères ne sauraient se comparer, dans leurs effets, à la vision qui succède à un festin opulent. Tout repas qui

dépasse en durée quelques minutes et, en mets, le nécessaire, désagrège nos certitudes. L'abus culinaire et la satiété détruisent l'Empire plus impitoyablement que ne le firent les sectes orientales et les doctrines grecques mal assimilées. On n'éprouve un authentique frisson de scepticisme qu'autour d'une table copieuse. Le « Royaume des Cieux » devait s'offrir comme une tentation après tant d'excès ou comme une surprise délicieusement perverse dans la monotonie de la digestion. La faim cherche dans la religion une voie de salut ; la satiété, un poison. Se « sauver » par des virus, et, dans l'indistinction des prières et des vices, fuir le monde et s'y vautrer par le même acte..., c'est bien cela la somme d'amertumes de l'alexandrinisme.

Il y a une *plénitude de décroissance* dans toute civilisation trop mûre. Les instincts s'assouplissent ; les plaisirs se dilatent et ne correspondent plus à leur fonction biologique ; la volupté devient fin en soi, sa prolongation un art, l'escamotage de l'orgasme une technique, la sexualité une science. Des procédés et des inspirations livresques pour multiplier les voies du désir, l'imagination torturée pour diversifier les préliminaires de la jouissance, l'esprit lui-même mêlé à un secteur étranger à sa nature et sur lequel il ne devrait guère avoir de prise, – autant de symptômes d'appauvrissement du sang et d'intellectualisation morbide de la chair. L'amour conçu comme *rituel* rend l'intelligence souveraine dans l'empire de la bêtise. Les automatismes en pâttissent ; entravés, ils perdent cette impatience de déclencher une inavouable contorsion ; les nerfs deviennent le théâtre de malaises et de frissons clairvoyants, la *sensation* enfin se continue au-delà de sa durée brute grâce à l'adresse de deux tortionnaires de la volupté étudiée. C'est *l'individu qui trompe l'espèce*, c'est le sang trop tiède pour étourdir encore l'esprit, c'est le sang refroidi et aminci par les idées, le *sang rationnel*...

Instincts rongés par la conversation...

Du dialogue n'est jamais sorti rien de monumental, d'explosif, de « grand ». Si l'humanité ne se fût amusée à *discuter* ses propres forces, elle n'eût point dépassé la vision et les modèles d'Homère. Mais la dialectique, en ravageant la spontanéité des réflexes et la fraîcheur des mythes, a réduit le héros à un exemplaire branlant. Les Achilles d'aujourd'hui ont plus qu'un talon à redouter... La vulnérabilité, jadis partielle et sans conséquence, est devenue le privilège maudit, l'essence de chaque être. La conscience a pénétré partout et siège jusque dans la moelle ; aussi l'homme ne vit-il plus dans l'existence, mais dans la *théorie* de l'existence...

Celui qui, lucide, se comprend, s'explique, se justifie, et domine ses

actes, ne fera jamais un geste mémorable. La *psychologie* est le tombeau du héros. Les quelques milliers d'années de religion et de raisonnement ont affaibli les muscles, la décision et l'impulsion aventureuse. Comment ne pas mépriser les entreprises de la gloire ? Tout acte auquel ne préside pas la malédiction lumineuse de l'esprit représente une survivance de stupidité ancestrale. Les idéologies ne furent inventées que pour donner un lustre au fond de barbarie qui se maintient à travers les siècles, pour couvrir les penchants meurtriers communs à tous les hommes. On tue aujourd'hui au nom de quelque chose ; on n'ose plus le faire spontanément ; de sorte que les bourreaux eux-mêmes doivent invoquer des motifs, et, l'héroïsme étant désuet, celui qui en ressent la tentation résout plutôt un problème qu'il ne consomme un sacrifice. L'*abstraction* s'est insinuée dans la vie et dans la mort ; les « complexes » s'emparent des petits et des grands. *De l'Iliade à la psychopathologie*, – mais c'est tout le chemin de l'homme...

Dans les civilisations sur le retour, le crépuscule est le signe d'une noble punition. Quel délice d'ironie doivent-elles ressentir de se voir exclues du devenir, après avoir fixé pendant des siècles les normes du pouvoir et les critères du goût ! Avec chacune d'elles, tout un monde s'éteint. Sensations du dernier Grec, du dernier Romain ! Comment ne pas s'éprendre des grands couchants ? Le charme d'agonie qui entoure une civilisation, après qu'elle a abordé tous les problèmes et qu'elle les a merveilleusement faussés, offre plus d'attraits que l'ignorance inviolée par où elle débuta.

Chaque civilisation figure une réponse aux interrogations que l'univers suscite ; mais le mystère demeure intact ; – d'autres civilisations, avec de neuves curiosités, viennent s'y hasarder, aussi vainement, chacune d'elles n'étant qu'un *système de méprises*...

À l'apogée, on enfante des valeurs ; au crépuscule, usées et défaites, on les abolit. Fascination de la décadence, – des époques où les vérités n'ont plus de vie..., où elles s'entassent comme des squelettes dans l'âme pensive et sèche, dans l'ossuaire des songes...

Combien m'est cher ce philosophe d'Alexandrie du nom d'Olimpius, qui, entendant une voix chanter l'Alléluia dans le Sérapéon, s'expatria pour toujours ! C'était vers la fin du IV^e siècle : la sottise lugubre de la Croix jetait déjà ses ombres sur l'Esprit.

Vers la même époque, un grammairien, Palladas, pouvait écrire : « Nous autres, Grecs, nous ne sommes plus que cendres. Nos espérances sont sous terre comme celles des morts. » Et cela est vrai

pour toutes les intelligences d'alors.

En vain les Celses, les Porphyres, les Juliens l'Apostat s'obstinent-ils à arrêter l'invasion de ce sublime nébuleux qui déborde des catacombes : les apôtres ont laissé leurs stigmates dans les âmes et multiplié les ravages dans les cités. L'ère de la grande Laideur commence : une hystérie sans qualité s'étend sur le monde. Saint Paul – le plus considérable agent électoral de tous les temps – a fait ses tournées, infestant de ses épîtres la clarté du crépuscule antique. Un épileptique triomphe de cinq siècles de philosophie ! La Raison confisquée par les Pères de l'Église !

Et si je cherche la date la plus mortifiante pour l'orgueil de l'esprit, si je parcours l'inventaire des intolérances, je ne trouve rien de comparable à cette année 529, où, à la suite de l'ordonnance de Justinien, l'école d'Athènes fut fermée. Le droit à la décadence, officiellement supprimé, *croire* devint une obligation... C'est le moment le plus douloureux dans l'histoire du Doute.

Quand un peuple n'a plus aucun préjugé dans le sang, il ne lui reste encore comme ressource que la volonté de se désagréger. Imitant la musique, cette discipline de la dissolution, il fait ses adieux aux passions, au gaspillage lyrique, à la sentimentalité, à l'aveuglement. Désormais il ne pourra plus adorer sans ironie : le *sentiment des distances* sera à jamais son partage.

Le préjugé est une vérité organique, fausse en soi, mais accumulée par générations et transmise : on ne saurait s'en défaire impunément. Le peuple qui y renonce sans scrupules, se renie successivement jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à renier. La durée et la consistance d'une collectivité coïncident avec la durée et la consistance de ses préjugés. Les peuples orientaux doivent leur pérennité à leur fidélité envers eux-mêmes : n'ayant guère évolué, ils ne se sont pas trahis ; et ils n'ont pas *vécu* dans le sens où la vie est conçue par les civilisations à rythme précipité, les seules dont l'histoire s'occupe ; car, discipline des aurores et des agonies haletantes, elle est un roman prétendant à la rigueur et qui puise sa matière dans les archives du sang...

L'alexandrinisme est une période de négations savantes, un style de l'inutilité et du refus, une promenade d'érudition et de sarcasme à travers la confusion des valeurs et des croyances. Son espace idéal se trouverait à l'intersection de l'Hellade et du Paris d'autrefois, au lieu de rencontre de l'agora et du salon. Une civilisation évoluée de l'agriculture au paradoxe. Entre ces deux extrémités se déroule le combat de la barbarie et de la névrose : l'équilibre instable des

époques créatrices en résulte. Ce combat approche de son terme : tous les horizons s'ouvrent sans qu'aucun puisse exciter une curiosité tout à la fois lasse et éveillée. C'est alors à l'individu détrompé de s'épanouir dans le vide, au vampire intellectuel de s'abreuver du sang vicié des civilisations.

Faut-il prendre l'histoire au sérieux ou y assister en spectateur ? Y voir un effort vers un but ou la fête d'une lumière qui s'avive et pâlit sans nécessité ni raison ? La réponse dépend de notre degré d'illusion sur l'homme, de notre curiosité à deviner la manière dont se résoudra ce mélange de valse et d'abattoir qui compose et stimule son devenir.

Il est un *Weltschmerz*, un mal du siècle, qui n'est que la maladie d'une génération ; il en est un autre qui se dégage de toute l'expérience historique et qui s'impose comme seule conclusion pour les temps à venir. C'est le « vague à l'âme », la mélancolie de la « fin du monde ». Tout change d'aspect, jusqu'au soleil, tout vieillit, jusqu'au malheur...

Incapables de rhétorique, nous sommes des romantiques de la déception claire. Aujourd'hui, Werther, Manfred, René connaissant leur mal, l'étaleraient sans pompe. Biologie, physiologie, psychologie, – noms grotesques qui, supprimant la naïveté de notre désespoir et introduisant l'analyse dans nos chants, nous font mépriser la déclamation ! Passées par les *Traité*s, nos doctes amertumes expliquent nos hontes et classent nos frénésies. Quand la conscience parviendra à surplomber tous nos secrets, quand de notre malheur sera évacué le dernier vestige de mystère, aurons-nous encore un reste de fièvre et d'exaltation pour contempler la ruine de l'existence et de la poésie ?

Ressentir le poids de l'histoire, le fardeau du devenir et cet accablement sous lequel ploie la conscience lorsqu'elle considère la somme et l'inanité des événements révolus ou possibles... La nostalgie en vain invoque un élan ignorant des leçons que dégage tout ce qui fut ; il y a une lassitude pour qui le futur lui-même est un cimetière, un cimetière virtuel comme tout ce qui attend d'être. Les siècles se sont alourdis et pèsent sur l'instant. – Nous sommes plus pourris que tous les âges, plus décomposés que tous les empires. Notre épuisement interprète l'histoire, notre essoufflement nous fait entendre les râles des nations. Acteurs chlorotiques, nous nous préparons à jouer des rôles de remplissage dans le temps rebattu : le rideau de l'univers est mité, et à travers ses trous on ne voit plus que masques et fantômes...

L'erreur de ceux qui saisissent la décadence est de vouloir la combattre alors qu'il faudrait l'encourager : en se développant elle s'épuise et permet l'avènement d'autres formes. Le véritable annonciateur n'est pas celui qui propose un système quand personne n'en veut, mais bien plutôt celui qui précipite le Chaos, en est l'agent et le thuriféraire. Il est vulgaire de claironner des dogmes au milieu des âges exténués où tout rêve d'avenir paraît délire ou imposture. S'acheminer vers la fin de l'histoire avec une fleur à la boutonnière, – seule tenue digne dans le déroulement du temps. Quel dommage qu'il n'y ait pas un Jugement dernier, qu'on n'ait pas l'occasion d'un grand défi ! Les croyants : cabotins de l'éternité ; la foi : besoin d'une scène intemporelle... – Mais nous autres incroyants, nous mourons avec nos décors, et trop fatigués pour nous leurrer de fastes promis à nos cadavres...

D'après Maître Eckhart, la *divinité* précède Dieu, en est l'essence, le fond insondable. Que trouverions-nous au plus intime de l'homme et qui en définît la substance par opposition à l'essence divine ? C'est la *neurasthénie* ; aussi est-elle à l'homme ce que la divinité est à Dieu.

Nous vivons dans un climat d'épuisement : l'acte de créer, de forger, de fabriquer, est moins significatif par lui-même que par le vide, par la chute qui le suit. Pour nos efforts toujours et inévitablement compromis, le fond divin et inépuisable se situe en dehors du champ de nos concepts et de nos sensations. – L'homme est né avec la vocation de la fatigue : lorsqu'il adopta la position verticale, et qu'il diminua ainsi ses possibilités d'*appui*, il se condamna à des faiblesses inconnues à l'animal qu'il fut. Porter sur deux jambes tant de matière et tous les dégoûts qui s'y rattachent ! Les générations accumulent la fatigue et la transmettent ; nos pères nous lèguent un patrimoine d'anémie, des réserves de découragement, des ressources de décomposition et une énergie à mourir qui devient plus puissante que nos instincts de vie. Et c'est ainsi que l'accoutumance à disparaître, appuyée sur notre capital de lassitude, nous permettra de réaliser, dans la chair diffuse, la neurasthénie, – notre essence...

Nul besoin de croire à une vérité pour la soutenir ni d'aimer une époque pour la justifier, tout principe étant démontrable et tout événement légitime. L'ensemble des phénomènes – fruits de l'esprit ou du temps, indifféremment – est susceptible d'être embrassé ou nié selon notre disposition du moment : les arguments, émanés de notre rigueur ou de nos caprices, se valent en tout point. Rien n'est indéfendable – de la proposition la plus absurde au crime le plus monstrueux. L'histoire des idées tout comme celle des faits se déroule

dans un climat insensé : qui pourrait de bonne foi y trouver un arbitre qui tranchât les litiges de ces gorilles anémiques ou sanguinaires ? Cette terre, lieu où l'on peut tout affirmer avec une égale vraisemblance : axiomes et délires y sont interchangeables ; élans et affaissements s'y confondent ; élévations et bassesses y participent d'un même mouvement. Indiquez-moi un seul cas à l'appui duquel on ne saurait rien trouver. Les avocats de l'enfer n'ont pas moins de titres à la vérité que ceux du ciel – et je plaiderais la cause du sage et du fou avec une égale ferveur. Le temps frappe de corruption tout ce qui se manifeste et agit : une idée ou un événement, en s'actualisant, prend une figure et se dégrade. Ainsi, lorsque la tourbe des êtres se fut ébranlée, l'Histoire en dérivait, et, avec elle, le seul désir pur qu'elle ait inspiré : qu'elle s'achève d'une manière ou d'une autre. Trop mûrs pour d'autres aurores, et ayant compris trop de siècles pour en désirer de nouveaux, il ne nous reste qu'à nous vautrer dans la scorie des civilisations. La marche du temps ne séduit plus que les imberbes et les fanatiques...

Nous sommes les grands décrépits, accablés d'anciens rêves, à jamais inaptes à l'utopie, techniciens des lassitudes, fossoyeurs du futur, horrifiés des avatars du vieil Adam. L'Arbre de Vie ne connaîtra plus de printemps : c'est du bois sec ; on en fera des cercueils pour nos os, nos songes et nos douleurs. Notre chair hérita le relent de belles charognes disséminées dans les millénaires. Leur gloire nous fascina : nous l'épuisâmes. Dans le cimetière de l'Esprit reposent les principes et les formules : le Beau est défini, il y est enterré. Et comme lui le Vrai, le Bien, le Savoir et les Dieux. Ils y pourrissent tous. (L'histoire : cadre où se décomposent les majuscules, et, avec elles, ceux qui les imaginèrent et les chérissent.)

... Je m'y promène. Sous cette croix dort de son dernier sommeil la Vérité ; à côté, le Charme ; plus loin, la Rigueur et au-dessus d'une multitude de dalles qui couvrent délires et hypothèses, se dresse le mausolée de l'Absolu : y gisent les fausses consolations et les cimes trompeuses de l'âme. Mais, plus haut encore, couronnant ce silence, l'Erreur plane – et arrête les pas du sophiste funèbre.

Comme l'existence de l'homme est l'aventure la plus considérable et la plus étrange qu'ait connue la nature, il est inévitable qu'elle soit aussi la plus courte ; sa fin est prévisible et souhaitable : la prolonger indéfiniment serait indécent. Entré dans les risques de son exception, l'animal paradoxal va jouer encore pendant des siècles et même des millénaires, sa dernière carte. Faut-il s'en plaindre ? Il est de toute évidence qu'il n'égalerait jamais ses gloires passées, rien ne présageant que ses possibilités susciteront un jour un rival de Bach ou de

Shakespeare. La Décadence se manifeste en premier lieu dans les arts : la « civilisation » survit un certain temps à leur décomposition. Il en sera ainsi de l'homme : il continuera ses prouesses, mais ses ressources spirituelles seront taries, de même que sa fraîcheur d'inspiration. La soif de puissance et de domination a trop pris sur son âme : lorsqu'il sera maître de tout, il ne le sera plus de sa fin. N'étant pas encore possesseur de tous les moyens pour détruire et se détruire, il ne périra de sitôt ; mais il est indubitable qu'il se forgera un instrument d'annihilation totale avant de découvrir une panacée, laquelle d'ailleurs ne semble pas entrer dans les possibilités de la nature. Il s'anéantira en tant que créateur : doit-on conclure que tous les hommes disparaîtront de la terre ? Point ne faut voir les choses en rose. Une bonne partie, les survivants, s'y traîneront, race de sous-hommes, resquilleurs de l'apocalypse...

Il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de ne pas se perdre. Son instinct de conquête et d'analyse étend son empire pour dissoudre ensuite ce qui s'y trouve ; ce qu'il ajoute à la vie se tourne contre elle. Esclave de ses créations, il est – en tant que créateur – un agent du Mal. Cela est vrai d'un bricoleur comme d'un savant, et – sur le plan absolu – du moindre insecte et de Dieu. L'humanité eût pu demeurer dans la stagnation et prolonger sa durée si elle ne se fût composée que de brutes et de sceptiques ; mais, éprise d'efficace, elle a promu cette foule haletante et positive, vouée à la ruine par excès de labeur et de curiosité. Avidée de sa propre poussière, elle a préparé sa fin et la prépare tous les jours. Ainsi, plus proche de son dénouement que de ses débuts, ne réserve-t-elle à ses fils que l'ardeur désabusée devant l'apocalypse...

L'imagination conçoit aisément un avenir où les hommes s'écrieront en chœur : « Nous sommes les derniers : las du futur, et encore plus de nous-mêmes, nous avons pressé le suc de la terre et dépouillé les cieux. La matière ni l'esprit ne peuvent nourrir encore nos rêves : cet univers est aussi desséché que nos cœurs. Plus de substance nulle part : nos ancêtres nous léguèrent leur âme en loques et leur moelle vermoulue. L'aventure prend fin ; la conscience expire ; nos chants se sont évanouis ; voilà luire le soleil des mourants ! »

Si, par hasard ou par miracle, les mots s'envolaient, nous serions plongés dans une angoisse et une hébétude intolérables. Ce mutisme subit nous exposerait au plus cruel supplice. C'est l'usage du concept qui nous rend maîtres de nos frayeurs. Nous disons : la Mort – et cette abstraction nous dispense d'en ressentir l'infini et l'horreur. En baptisant les choses et les événements nous éludons l'inexplicable : l'activité de l'esprit est une tricherie salubre, un exercice

d'escamotage ; elle nous permet de circuler dans une réalité adoucie, confortable et inexacte. Apprendre à manier les concepts – désapprendre à regarder les choses... La réflexion naquit un jour de fuite ; la pompe verbale en résulta. Mais lorsqu'on revient à soi et que l'on est seul – *sans la compagnie des mots* – on redécouvre l'univers inqualifié, l'objet pur, l'événement nu : où puiser l'audace de les affronter ? On ne spéculé plus sur la mort, on *est* la mort ; au lieu d'orner la vie et de lui assigner des buts, on lui enlève sa parure et on la réduit à sa juste signification : *un euphémisme pour le Mal*. Les grands mots : destin, infortune, disgrâce se dépouillent de leur éclat ; et c'est alors que l'on perçoit la créature aux prises avec des organes défaillants, vaincue sous une matière prostrée et ahurie. Retirez à l'homme le mensonge du Malheur, donnez-lui le pouvoir de regarder au-dessous de ce vocable : il ne pourrait un seul instant supporter *son* malheur. C'est l'abstraction, les sonorités sans contenu, dilapidées et boursoufflées, qui l'ont empêché de sombrer, et non pas les religions et les instincts.

Lorsque Adam fut chassé du paradis, au lieu de vitupérer son persécuteur, il s'empressa de baptiser les choses : c'était l'unique manière de s'en accommoder et de les oublier ; – les bases de l'idéalisme furent posées. Et ce qui ne fut qu'un geste, une réaction de défense chez le premier balbutieur, devint théorie chez Platon, Kant et Hegel.

Pour ne pas nous appesantir sur notre accident, nous convertissons en entité jusqu'à notre nom : comment mourir quand on s'appelle Pierre ou Paul ? Chacun de nous, attentif plutôt à l'apparence immuable de son nom qu'à la fragilité de son être, s'abandonne à une illusion d'immortalité ; l'articulation évanouie, nous serions totalement seuls ; le mystique qui épouse le silence a renoncé à sa condition de créature. Imaginons-le, de plus, sans foi – mystique nihiliste, – et nous avons le couronnement désastreux de l'aventure terrestre.

... Il n'est que trop naturel de penser que l'homme, las des mots, à bout du rabâchage des temps, débaptisera les choses et jettera leurs noms et le sien en un grand autodafé où s'engloutiront ses espoirs. Nous courons tous vers ce modèle final, vers l'homme muet et nu...

Je ressens l'âge de la Vie, sa vieillesse, sa décrépitude. Depuis des ères incalculables, elle roule sur la surface du globe grâce au miracle de cette fausse immortalité qu'est l'inertie ; elle s'attarde encore dans les rhumatismes du Temps, dans ce temps plus ancien qu'elle, exténué d'un délire sénile, du ressassement de ses instants, de sa durée radoteuse.

Et je ressens toute la pesanteur de l'espèce, et j'en ai assumé toute la solitude. Que ne disparaît-elle ! – mais son agonie s'allonge vers une éternité de pourriture. Je laisse à chaque instant la latitude de me détruire : ne pas rougir de respirer est d'une fripouille. Plus de pacte avec la vie, plus de pacte avec la mort : ayant désappris d'être, je consens à m'effacer. Le Devenir, – quel forfait !

Passé par tous les poumons, l'air ne se renouvelle plus. Chaque jour vomit son lendemain, et je m'efforce en vain d'imaginer la figure d'un seul désir. Tout m'est à charge : fourbu ainsi qu'une bête de somme à laquelle on eût attelé la Matière, je traîne les planètes.

Que l'on m'offre un autre univers – ou je succombe.

Je n'aime que l'irruption et l'effondrement des choses, le feu qui les suscite et celui qui les dévore. La durée du monde m'exaspère ; sa naissance et son évanouissement m'enchantent. Vivre sous la fascination du soleil virginal et du soleil décrépît ; sauter les pulsations du temps pour en saisir l'originelle et l'ultime..., rêver à l'improvisation des astres et à leur affinement ; dédaigner la routine d'être et se précipiter vers les deux gouffres qui la menacent ; s'épuiser au début et au terme des instants...

... Ainsi l'on découvre en soi le Sauvage et le Décadent, cohabitation prédestinée et contradictoire : deux personnages subissant la même attraction du *passage*, l'un du néant vers le monde, l'autre du monde vers le néant : c'est le besoin d'une double convulsion, à l'*échelle métaphysique*. Ce besoin se traduit, à l'échelle de l'histoire, dans l'obsession de l'Adam qu'expulsa le paradis et de celui qu'expulsera la terre : deux extrémités de l'*impossibilité* de l'homme.

Par ce qui est « profond » en nous, nous sommes en butte à tous les maux : point de salut tant que nous conservons une conformité à notre être. *Quelque chose* doit disparaître de notre composition et une source néfaste, tarir ; aussi n'y a-t-il qu'une seule issue : *abolir l'âme*, ses aspirations et ses abîmes ; nos rêves en furent envenimés ; il importe de l'extirper, de même que son besoin de « profondeur », sa fécondité « intérieure », et ses autres aberrations. L'*esprit* et la *sensation* nous suffiront ; de leur concours naîtra une *discipline de la stérilité* qui nous préservera des enthousiasmes et des angoisses. Qu'aucun « sentiment » ne nous trouble encore, et que l'« âme » devienne la vieillesse la plus ridicule...

LA SAINTETÉ ET LES GRIMACES DE L'ABSOLU

*« Oui, en vérité, il me semble que les démons
jouent à la balle avec mon âme... »*

THERÈSE D'AVILA

LE REFUS DE PROCRÉER

Celui qui, ayant usé ses appétits, s'approche d'une forme limite de détachement, ne veut plus se perpétuer ; il déteste se survivre dans un autre, auquel d'ailleurs il n'aurait plus rien à transmettre ; l'*espèce* l'effraye ; c'est un monstre – et les monstres n'engendrent plus. L'« amour » le captive encore : aberration au milieu de ses pensées. Il y cherche un prétexte pour revenir à la condition commune ; mais l'*enfant* lui paraît inconcevable ainsi que la famille, l'hérédité, les lois de la nature. Sans profession ni progéniture, il accomplit – dernière hypostase – sa propre conclusion. Mais quelque éloigné qu'il soit de la fécondité, un monstre autrement audacieux le dépasse : le saint, – exemplaire à la fois fascinateur et repoussant, par rapport auquel on est toujours à mi-chemin et dans une position fausse ; la sienne, au moins, est claire : plus de jeu possible, plus de dilettantisme. Parvenu aux cimes dorées de ses dégoûts, à l'antipode de la Création, il a fait de son néant une auréole. La nature n'a jamais connu une telle calamité : du point de vue de la perpétuation, il marque une fin absolue, un dénouement radical. Être triste, comme Léon Bloy, parce que nous ne sommes pas des saints, c'est désirer la disparition de l'humanité... *au nom de la foi* ! Combien, par contre, le diable paraît positif, puisque, s'astreignant à nous river à nos imperfections, il travaille – malgré lui, et trahissant son essence – à nous conserver ! Déracinez les péchés : la vie se flétrit brusquement. Les folies de la procréation disparaîtront un jour – par lassitude plutôt que par sainteté. L'homme s'épuisera moins pour avoir tendu à la perfection que pour s'être gaspillé ; il ressemblera alors à un *saint vide*, et il sera tout aussi loin de la fécondité de la nature que l'est ce modèle d'achèvement et de stérilité.

L'homme n'engendre qu'en restant fidèle au destin général. Qu'il approche de l'essence du démon ou de l'ange, il devient stérile ou

procrée des avortons. Pour Raskolnikov, pour Ivan Karamazov ou Stavroguine l'amour n'est plus qu'un prétexte pour accélérer leur perte ; et ce prétexte même s'évanouit pour Kirilov : il ne se mesure plus avec les hommes mais avec Dieu. Quant à l'idiot ou à Aliocha, le fait que l'un singe Jésus et l'autre les anges, les place d'emblée parmi les impuissants...

Mais, s'arracher à la chaîne des êtres et refuser l'idée d'ascendance ou de postérité, n'est pourtant point rivaliser avec le saint, dont l'orgueil excède toute dimension terrestre. En effet, sous la décision par laquelle on renonce à tout, sous l'incommensurable exploit de cette humilité, s'abrite une effervescence démoniaque : le point initial, le démarrage de la sainteté prend l'allure d'un défi lancé au genre humain ; – ensuite, le saint gravit l'échelle de la perfection, commence à parler d'amour, de Dieu, se tourne vers les humbles, intrigue les foules – et nous agace. Il n'en reste pas moins qu'il nous a jeté le gant...

La haine de l'« espèce » et de son « génie » vous apparente aux assassins, aux déments, aux divinités, et à tous les grands stériles. À partir d'un certain degré de solitude, il faudrait cesser d'aimer et de commettre la fascinante souillure de l'accouplement. Celui qui veut se perpétuer à tout prix se distingue à peine du chien : il est encore *nature* ; il ne comprendra jamais que l'on puisse subir l'empire des instincts et se rebeller contre eux, jouir des avantages de l'espèce et les mépriser : fin de race – *avec des appétits*... C'est là le conflit de celui qui adore et abomine la femme, suprêmement indécis entre l'attrance et le dégoût qu'elle inspire. Aussi – n'arrivant pas à renier totalement l'espèce – résout-il ce conflit en rêvant, sur des seins, au désert et en mêlant un parfum de cloître au remugle de trop concrètes sueurs. Les *insincérités de la chair* le rapprochent des saints...

Solitude de la haine... Sensation d'un dieu tourné vers la destruction, piétinant les sphères, bavant sur l'azur et sur les constellations..., d'un dieu frénétique, malpropre et malsain ; – démiurgie éjectant, à travers l'espace, paradis et latrines ; cosmogonie de delirium tremens ; apothéose convulsive où le fiel couronne les éléments... Les créatures s'élancent vers un archétype de laideur et soupirent après un idéal de difformité... Univers de la grimace, jubilation de la taupe, de l'hyène et du pou... Plus d'horizon, sauf pour les monstres et pour la vermine. Tout s'achemine vers la hideur et la gangrène : ce globe qui suppure tandis que les vivants étalent leurs plaies sous les rayons du chancre lumineux...

Ce n'est pas un signe de bénédiction que d'avoir été hanté par l'existence des saints. Il se mélange à cette hantise un goût de maladies et une avidité de dépravations. On ne s'inquiète de la sainteté que si l'on a été déçu par les paradoxes *terrestres* ; on en cherche alors d'autres, d'une teneur plus étrange, imbus de parfums et de vérités inconnus ; on espère en des folies introuvables dans les frissons quotidiens, des folies lourdes d'un exotisme céleste ; – on se heurte ainsi aux saints, à leurs gestes, à leur témérité, à leur univers. Spectacle insolite ! On se promet d'y rester suspendu toute sa vie, de l'examiner avec un voluptueux dévouement, de s'arracher aux autres tentations parce qu'enfin on a rencontré la vraie et l'inouïe. Voilà l'esthète devenu hagiographe, tourné vers un pèlerinage savant... Il s'y engage sans se douter que ce n'est qu'une promenade et que dans ce monde tout déçoit, même la sainteté...

LE DISCIPLE DES SAINTES

Il fut un temps où prononcer seulement le *nom* d'une sainte me remplissait de délices, où j'enviais les chroniqueurs des couvents, les intimes de tant d'hystéries ineffables, de tant d'illuminations et de pâleurs. J'estimais qu'être le *secrétaire* d'une sainte constituait la plus haute carrière réservée à un mortel. Et d'imaginer le rôle de confesseur auprès des bienheureuses enflammées, et tous les détails, tous les secrets qu'un Pierre d'Alvastra nous cacha sur sainte Brigitte, Henri de Halle sur Mechtilde de Magdebourg, Raymond de Capoue sur Catherine de Sienne, le frère Arnold sur Angèle de Foligno, Jean de Marienwerder sur Dorothee de Montau, Brentano sur Catherine Emmerich... Il me semblait qu'une Diodata degli Ademari ou une Diana d'Andolo s'élevèrent au ciel par le seul prestige de leur nom : elles me donnaient le goût *sensuel* d'un autre monde. Lorsque je me récapitulais les épreuves de Rose de Lima, de Lydwine de Schiedam, de Catherine de Ricci et de tant d'autres, lorsque je pensais à leur raffinement de cruauté envers elles-mêmes, à leurs supplices d'autotortionnaires, et à ce piétinement voulu de leurs charmes et de leurs grâces, – je haïssais le parasite de leurs affres, le Fiancé sans scrupules, insatiable et céleste Don Juan qui avait dans leur cœur le droit du premier occupant. Excédé des soupirs et des sueurs de l'amour terrestre, je me tournais vers elles, ne fût-ce que pour leur poursuite d'un autre mode d'aimer. « Si une simple goutte de ce que je ressens, disait Catherine de Gênes, tombait en Enfer, elle le transformerait immédiatement en Paradis. » J'attendais cette goutte qui, fût-elle

tombée, m'eût atteint au terme de sa chute...

Me répétant les exclamations de Thérèse d'Avila, je la voyais s'écrier à six ans : « Éternité, éternité », puis suivais l'évolution de ses délires, de ses embrasements, de ses sécheresses. Rien de plus captivant que les révélations *privées*, qui déconcertent les dogmes et embarrassent l'Église... J'eusse aimé garder le journal de ces aveux équivoques, me repaître de toutes ces nostalgies suspectes... Ce n'est pas au fond d'un lit que l'on atteint aux sommets de la volupté : comment trouver dans l'extase sublunaire ce que les saintes vous laissent pressentir dans leurs ravissements ? La qualité de leurs secrets, c'est Bernini qui nous l'a fait connaître dans la statue de Rome où la sainte espagnole nous incite à maintes considérations sur l'ambiguïté de ses défaillances...

Quand je repense à qui je dois d'avoir soupçonné l'extrémité de la passion, les frémissements les plus troubles comme les plus purs, et cette sorte d'évanouissement où les nuits s'incendient, où le moindre brin d'herbe comme les astres se fondent dans une voix d'allégresse et de crispation, – infini instantané, incandescent et sonore tel que le concevrait un dieu heureux et dément, – quand je repense à tout cela un seul nom me hante : Thérèse d'Avila – et les paroles d'une de ses révélations que je me redisais chaque jour : « Tu ne dois plus parler avec les hommes mais avec les anges. »

J'ai vécu des années à l'ombre des saintes, ne croyant pas que poète, sage ou fou les égalât jamais. J'ai dépensé dans ma ferveur pour elles tout ce que j'avais de puissance d'adorer, de vitalité dans les désirs, d'ardeur dans les songes. Et puis... j'ai cessé de les aimer.

SAGESSE ET SAINTETÉ

De tous les grands malades ce sont les saints qui savent le mieux tirer parti de leurs maux. Natures volontaires, effrénées, ils exploitent leur propre déséquilibre avec adresse et violence. Le Sauveur, leur modèle, fut un exemple d'ambition et d'audace, un conquérant sans rival : sa force d'insinuation, son pouvoir à s'identifier avec les insuffisances et les tares de l'âme lui permirent d'établir un règne dont jamais épée ne rêva. Passionné avec *méthode* : c'est cette habileté qu'imitèrent ceux qui le prirent pour idéal.

Mais le sage, dédaigneux du drame et du faste, se sent tout aussi loin du saint que du jouisseur, ignore le roman et se compose un équilibre de désabusement et d'incuriosité. – Pascal est un saint *sans tempérament* : la maladie a fait de lui un peu plus qu'un sage, un peu moins qu'un saint. Ceci explique ses oscillations et l'ombre sceptique

qui suit ses ferveurs. Un *bel esprit* dans l'Incurable...

Du point de vue du sage, il ne saurait y avoir d'être plus impur que le saint ; du point de vue de ce dernier, d'être plus vide que le sage. C'est là toute la différence entre l'homme qui comprend et l'homme qui aspire.

LA FEMME ET L'ABSOLU

« Tandis que Notre-Seigneur me parlait, et que je contemplais sa merveilleuse beauté, je remarquais la douceur et parfois la sévérité, avec laquelle sa bouche si belle et si divine proférait les paroles. J'avais un extrême désir de savoir quelle était la couleur de ses yeux et les proportions de sa stature, afin de pouvoir en parler : jamais je n'ai mérité d'en avoir connaissance. Tout effort pour cela est entièrement inutile » (Sainte Thérèse).

La couleur de ses yeux... Impuretés de la sainteté féminine ! Porter jusque dans le ciel l'indiscrétion de son sexe, cela est de nature à consoler et à dédommager tous ceux – et encore mieux, celles – qui sont restés en deçà de l'aventure divine. Le premier homme, la première femme : voilà le fond permanent de la Chute que rien, le génie ni la sainteté, ne rachètera jamais. A-t-on vu un seul homme *nouveau*, totalement supérieur à celui qu'il fut ? Pour Jésus lui-même, la Transfiguration ne signifia peut-être qu'un événement fugitif, une étape sans conséquence...

Entre sainte Thérèse et les autres femmes il n'y aurait donc qu'une différence dans la capacité de délirer, qu'une question d'intensité et de direction des *caprices*. L'amour – humain ou divin – nivelle les êtres : aimer une garce ou aimer Dieu présuppose *un même* mouvement : dans les deux cas, vous suivez une impulsion de *créature*. Seul *l'objet* change ; mais quel intérêt présente-t-il, du moment qu'il n'est que prétexte au besoin d'adorer, et que Dieu n'est qu'un exutoire parmi tant d'autres ?

ESPAGNE

Chaque peuple traduit dans le devenir et à sa manière les attributs divins ; l'ardeur de l'Espagne demeure pourtant unique ; eût-elle été partagée par le reste du monde que Dieu serait épuisé, démuné et vide de Lui-même. Et c'est pour ne pas disparaître que dans *ses* pays il fait prospérer – par autodéfense – l'athéisme. Ayant peur des flammes qu'il a inspirées, il réagit contre ses fils, contre leur frénésie qui le

diminue ; leur amour ébranle son pouvoir et son autorité ; seule l'incroyance le laisse intact ; ce ne sont pas les doutes qui l'*usent*, mais la foi. Depuis des siècles l'Église trivialise ses prestiges, et, le rendant accessible, lui prépare, grâce à la théologie, une mort sans énigmes, une agonie commentée, éclaircie : accablé sous les prières, comment ne le serait-il pas sous les explications ? Il redoute l'Espagne comme il redoute la Russie : il y multiplie les athées. Leurs attaques au moins lui font garder encore l'illusion de la toute-puissance : c'est toujours un attribut de sauvé ! Mais les croyants ! Dostoïevski, El Greco : a-t-il eu ennemis plus fébriles ? Et comment ne préférerait-il pas Baudelaire à Jean de la Croix ? Il craint ceux qui le voient et ceux à travers qui Il voit.

Toute sainteté est plus ou moins espagnole : si Dieu était cyclope, l'Espagne lui servirait d'œil.

HYSTÉRIE DE L'ÉTERNITÉ

Je conçois qu'on puisse avoir le goût de la croix, mais reproduire tous les jours l'événement rebattu du Calvaire, – cela tient du merveilleux, de l'insensé et du stupide. Car enfin le Sauveur, si l'on abuse de ses prestiges, est aussi fastidieux que quiconque.

Les saints furent de grands pervers, comme les saintes de magnifiques voluptueuses. Les uns et les autres – fous d'une seule idée – transformèrent la croix en vice. La « profondeur » est la dimension de ceux qui ne peuvent varier leurs pensées et leurs appétits, et qui explorent une même région du plaisir et de la douleur. Attentifs à la fluctuation des instants, nous ne pouvons admettre un événement absolu : Jésus ne saurait partager l'histoire en deux ni l'irruption de la croix briser le cours impartial du temps. La pensée religieuse – forme de pensée obsessionnelle – soustrait de l'ensemble des événements une portion temporelle et l'investit de tous les attributs de l'inconditionné. C'est ainsi que les dieux et leurs fils furent possibles...

La vie est le lieu de mes engouements : tout ce que j'arrache à l'indifférence, je le lui restitue presque aussitôt. Tel n'est pas le procédé des saints : ils *choisissent* une fois pour toutes. Je vis pour me dépandre de tout ce que j'aime ; eux, pour s'infatuer d'un seul objet ; je savoure l'éternité, ils s'y engouffrent.

Les merveilles de la terre – et, à plus forte raison, celles du ciel – résultent d'une hystérie durable. La sainteté : séisme du cœur, anéantissement à force de croire, expression culminante de la sensibilité fanatique, difformité transcendante... Entre un illuminé et

un simple d'esprit, il y a plus de correspondance qu'entre le premier et un sceptique. C'est là toute la distance qui sépare la foi de la connaissance sans espoir, de l'existence *sans résultat*.

ÉTAPES DE L'ORGUEIL

Il vous advient en fréquentant la folie des saints d'oublier vos limites, vos chaînes, vos fardeaux, et de vous écrier : « Je suis l'âme du monde ; j'empourpre l'univers de mes flammes. Il n'y aura désormais plus de nuit : j'ai préparé la fête éternelle des astres ; le soleil est superflu : tout luit, et les pierres sont plus légères que les ailes des anges. »

Puis, entre la frénésie et le recueillement : « Si je ne suis pas cette Âme, du moins j'aspire à l'être. N'ai-je point donné mon nom à tous les objets ? Tout me proclame, des fumiers aux voûtes : ne suis-je pas le silence et le vacarme des choses ? »

... Et, au plus bas, passé l'enivrement : « Je suis le tombeau des étincelles, la risée du ver, une charogne qui importune l'azur, un émule carnavalesque des cieux, un ci-devant Rien et sans même le privilège d'avoir jamais pourri. À quelle perfection d'abîme suis-je parvenu, qu'il ne me reste plus d'espace pour déchoir ? »

CIEL ET HYGIÈNE

La sainteté : fruit suprême de la maladie ; lorsqu'on se porte bien, elle semble monstrueuse, inintelligible et malsaine au plus haut degré. Mais il suffit que cet hamlétisme automatique qu'est la Névrose réclame ses droits, pour que les cieux prennent contour et constituent le cadre de l'inquiétude. On se défend contre la sainteté en se *soignant* : elle provient d'une saleté particulière du corps et de l'âme. Si le christianisme avait proposé à la place de l'invérifiable, l'hygiène, en vain chercherait-on, dans son histoire, un seul saint ; mais il a entretenu nos plaies et notre crasse, une crasse intrinsèque, phosphorescente...

La santé : l'arme décisive contre la religion. Inventez l'élixir universel : le ciel disparaîtra sans retour. Inutile de séduire l'homme par d'autres idéaux : ils seront plus faibles que les maladies. Dieu est notre rouille, le dépérissement insensible de notre substance : lorsqu'il nous pénètre, nous pensons nous élever, mais nous descendons de plus en plus ; parvenus à notre terme, il couronne notre déchéance, et nous voilà « sauvés » pour toujours. Superstition sinistre, cancer couvert

d'auréoles et qui ronge la terre depuis des millénaires...

Je hais tous les dieux ; je ne suis pas assez sain pour les mépriser. C'est la grande humiliation de l'indifférent.

SUR CERTAINES SOLITUDES

Il y a des cœurs où Dieu ne saurait regarder sans perdre son innocence. La tristesse a commencé en deçà de la création : le Créateur eût-il pénétré plus avant dans le monde qu'il eût compromis son équilibre. Celui qui croit qu'on peut encore mourir n'a pas connu certaines solitudes, ni l'*inévitabile* de l'immortalité perçu dans certaines affres...

C'est le bonheur de nous autres modernes d'avoir localisé l'enfer en nous : eussions-nous conservé sa figure ancienne, que la peur, soutenue par deux mille ans de menaces, nous eût pétrifiés. Plus d'épouvantes non transposées subjectivement : la *psychologie* est notre salut, notre faux-fuyant. Autrefois, ce monde fut censé sortir d'un bâillement du diable ; il n'est aujourd'hui qu'erreur des sens, préjugé de l'esprit, vice du sentiment. Nous savons à quoi nous en tenir devant la vision du Jugement de sainte Hildegarde ou devant celle de l'enfer de sainte Thérèse : le sublime – celui de l'horreur comme celui de l'élévation – est classé par n'importe quel traité de maladies mentales. Et si nos maux nous sont connus, nous ne sommes point pour autant exempts de visions, mais nous n'y croyons plus. Versés dans la chimie des mystères, nous *expliquons* tout, jusqu'à nos larmes. Ceci demeure pourtant inexplicable : si l'âme est si peu de chose, d'où vient notre sentiment de la solitude ? quel espace occupe-t-il ? Et comment remplace-t-il, d'un coup, l'immense réalité évanouie ?

OSCILLATION

Tu cherches en vain ton modèle parmi les êtres : de ceux qui allèrent plus loin que toi, tu n'as emprunté que l'aspect compromettant et nuisible : du sage, la paresse ; du saint, l'incohérence ; de l'esthète, l'aigreur ; du poète, le dévergondage – et de tous, le désaccord avec soi, l'équivoque dans les choses quotidiennes et la haine de ce qui vit pour vivre. Pur, tu regrettes l'ordure ; sordide, la pudeur ; rêveur, la rudesse. Tu ne seras jamais que ce que tu n'es pas, et la tristesse d'être ce que tu es. De quels contrastes fut imbibée ta substance et quel génie mélangé présida à ta relégation dans le monde ? L'acharnement à te diminuer t'a fait

épouser chez les autres leur appétit de chute : de tel musicien, telle maladie ; de tel prophète, telle tare ; et des femmes – poètes, libertines ou saintes – leur mélancolie, leur sève altérée, leur corruption de chair et de songe. L'amertume, principe de ta détermination, ton mode d'agir et de comprendre, est le seul point fixe dans ton oscillation entre le dégoût du monde et la pitié de toi-même.

MENACE DE SAINTETÉ

Ne pouvant vivre qu'en deçà ou au-delà de la vie, l'homme est en butte à deux tentations : l'imbécillité et la sainteté : sous-homme et sur-homme, jamais *lui-même*. Mais alors qu'il ne souffre pas de la peur d'être *moins* que ce qu'il est, la perspective d'être *plus* le terrifie. Engagé dans la douleur, il en redoute l'aboutissement : comment accepterait-il de sombrer dans cet abîme de perfection qu'est la sainteté, et d'y perdre son propre contrôle ? Glisser vers l'imbécillité ou vers la sainteté, c'est se laisser entraîner *en dehors* de soi. Pourtant on ne s'effraie pas de la perte de la conscience qu'implique l'approche de l'idiotie, tandis que la perspective de la perfection est inséparable du vertige. C'est par l'imperfection que nous sommes supérieurs à Dieu ; et c'est la crainte de la perdre qui nous fait fuir la sainteté ! La terreur d'un avenir où nous ne serions plus désespérés..., où, au bout de nos désastres, en apparaîtrait un autre, non souhaité : celui du salut ; la terreur de devenir saints...

Celui qui adore ses imperfections s'alarme d'une transfiguration que ses souffrances pourraient lui préparer. Disparaître dans une lumière transcendante... Mieux vaut alors s'acheminer vers l'absolu des ténèbres, vers les douceurs de l'imbécillité...

LA CROIX INCLINÉE

Salmigondis sublime, le christianisme est trop profond – et surtout trop impur – pour durer encore : ses siècles sont comptés. Jésus s'affadit de jour en jour ; ses préceptes comme sa douceur irritent ; ses miracles et sa divinité prêtent au sourire. La Croix penche : de symbole, elle redevient matière..., et rentre dans l'ordre de la décomposition où périssent sans exception les choses indignes ou honorables. Deux millénaires de réussite ! Résignation fabuleuse de la part du plus frétilant animal... Mais notre patience est à bout. L'idée que j'ai pu – comme tout le monde – être sincèrement chrétien, ne fût-ce qu'une seconde, me jette dans la perplexité. Le Sauveur m'ennuie. Je rêve d'un univers exempt d'intoxications célestes, d'un univers sans

croix ni foi.

Comment ne prévoir le moment où il n'y aura plus de religion, où l'homme, clair et vide, ne disposera plus d'aucun mot pour désigner ses gouffres ? – L'Inconnu sera aussi terne que le connu ; tout manquera d'intérêt et de saveur. Sur les ruines de la Connaissance, une léthargie sépulcrale fera de nous tous des spectres, des héros lunaires de l'incuriosité...

THÉOLOGIE

Je suis de bonne humeur : Dieu est bon ; je suis morose : il est méchant ; indifférent : il est neutre. Mes états lui confèrent des attributs correspondants : lorsque j'aime le savoir, il est omniscient, et quand j'adore la force, il est tout-puissant. Les choses me semblent-elles exister ? il existe ; me paraissent-elles illusoires ? il s'évapore. Mille arguments le soutiennent, mille le détruisent ; si mes enthousiasmes l'animent, mes hargnes l'étouffent. Nous ne saurions former image plus variable : nous le craignons comme un monstre et l'écrasons comme un insecte ; nous l'idolâtrons : il est l'Être ; le repoussons : il est le Rien. La Prière, dût-elle supplanter la Gravitation, n'arriverait guère à lui assurer une durée universelle : il resterait toujours à la merci de nos heures. Son destin a voulu qu'il ne fût interchangeable qu'aux yeux des naïfs ou des arriérés. Un examen le dévoile : cause inutile, absolu insensé, patron des nigauds, passe-temps des solitaires, fétu ou fantôme selon qu'il amuse notre esprit ou qu'il hante nos fièvres.

Je suis généreux : il s'enfle d'attributs ; aigri : il est lourd d'absence. Je l'ai vécu sous toutes ses formes : il ne *résiste* ni à la curiosité ni à la recherche : son mystère, son infini, se dégrade ; son éclat se ternit ; ses prestiges s'amoindrissent. C'est un costume râpé dont il faut se dévêtir : comment s'envelopper encore d'un dieu en loques ? Son dénuement, son agonie s'étire à travers les siècles ; mais il ne nous survivra pas, il vieillit : ses rôles précéderont les nôtres. Ses attributs épuisés, personne n'aura plus d'énergie pour lui en forger de nouveaux ; et la créature les ayant assumés, puis rejetés, ira rejoindre dans le néant sa plus haute invention : son créateur.

L'ANIMAL MÉTAPHYSIQUE

Si l'on pouvait effacer tout ce que la Névrose a inscrit dans l'esprit et le cœur, toutes les empreintes malsaines qu'elle y a laissées, toutes

les ombres impures qui l'accompagnent ! Ce qui n'est pas superficiel est malpropre. Dieu : fruit de l'inquiétude de nos entrailles et du gargouillement de nos idées... Seule l'aspiration au Vide nous préserve de cet exercice de souillure qu'est l'acte de croire. Quelle limpidité dans l'Art de l'apparence, dans l'indifférence à nos fins et à nos désastres ! Penser à Dieu, y tendre, l'invoquer ou le subir, – mouvements d'un corps détraqué et d'un esprit déconfit ! Les époques noblement superficielles – la Renaissance, le XVIII^e siècle – se jouèrent de la religion, en méprisèrent les ébats rudimentaires. Mais hélas ! il y a en nous une tristesse de racaille qui assombrit nos ferveurs et nos concepts. En vain rêvons-nous d'un univers de dentelle ; Dieu, issu de nos profondeurs, de notre gangrène – profane ce rêve de beauté.

On est animal métaphysique par la pourriture que l'on abrite en soi. Histoire de la pensée : défilé de nos défaillances ; vie de l'Esprit : suite de nos vertiges. Notre santé décline ? L'univers en pâtit, et subit la courbe de notre vitalité.

Rabâcher le « pourquoi » et le « comment » : remonter à tout bout de champ jusqu'à la Cause – et à toutes les causes, – dénote un désordre des fonctions et des facultés, qui s'achève en « délire métaphysique », – gâtisme de l'abîme, dégringolade de l'angoisse, ultime laideur des mystères...

GENÈSE DE LA TRISTESSE

Point d'insatisfaction profonde qui ne soit de nature religieuse : nos déchéances proviennent de notre incapacité de concevoir le paradis et d'y aspirer, comme nos malaises de la fragilité de nos relations avec l'absolu. « Je suis un animal religieux incomplet, je souffre doublement tous les maux », – adage de la Chute et que l'homme se répète pour s'en consoler. N'y parvenant point, il en appelle à la morale, décidé d'en suivre, au risque du ridicule, le conseil édifiant. « *Résous-toi* à n'être plus triste », lui répond-elle. Et il s'efforce d'entrer dans l'univers du Bien et de l'Espoir..... Mais ses efforts sont inefficaces et *contre nature* : la tristesse remonte jusqu'à la racine de notre perte..., la tristesse est la poésie du péché originel...

DIVAGATIONS DANS UN COUVENT

Il n'est pour l'incroyant, amoureux de gaspillage et de dispersion, spectacle plus déroutant que ces ruminants d'absolu... D'où tirent-ils tant d'obstination dans l'invérifiable, tant d'attention au vague et

d'ardeur à le saisir ? Je ne conçois rien à leurs certitudes, ni à leur sérénité. Ils sont heureux, et je leur reproche de l'être. Si au moins ils se haïssaient ! mais ils prisent leur « âme » plus que l'univers ; – cette fausse évaluation est la source de sacrifices et de renoncements d'une imposante absurdité. Alors que nous faisons des expériences sans suite ni système, au gré du hasard et de nos humeurs, ils n'en font qu'une, toujours la même, d'une monotonie et d'une profondeur qui rebutent. Il est vrai que Dieu en est l'objet ; – mais quel intérêt peuvent-ils y prendre encore ? Toujours pareil à lui-même, infini de même nature, Il ne se *renouvelle* guère ; je saurais y réfléchir en passant, mais en remplir les heures !

... Il ne fait pas encore jour. De ma cellule j'entends des voix, et les ritournelles séculaires, offrandes à un ciel latin et banal. Plus tôt dans la nuit, des pas se précipitaient vers l'église. Les matines ! Et pourtant Dieu lui-même assisterait-il à sa propre célébration que je ne descendrais point par un froid pareil ! Mais, de toute manière, il *doit* exister, sinon ces sacrifices de créatures de chair, secouant leur paresse pour l'adorer, seraient d'une telle insanité que la raison ne pourrait en supporter la pensée. Les preuves de la théologie sont futilles comparées à ce surmenage qui rend perplexe l'incroyant, et l'oblige à attribuer un sens et une utilité à tant d'efforts. À moins qu'il ne se résigne à une perspective esthétique sur ces insomnies voulues et qu'il ne voie dans la vanité de ces veilles l'aventure la plus gigantesque, entreprise vers une Beauté de non-sens et d'effroi... La splendeur d'une prière qui ne s'adresse à personne ! Mais *quelque chose* doit être : lorsque ce Probable se change en certitude, la félicité n'est plus un simple mot, tant il est vrai que la seule réponse au néant se trouve dans l'illusion. Cette illusion, appelée, sur le plan absolu, *grâce*, – comment l'ont-ils acquise ? Par quel privilège furent-ils amenés à espérer ce que nul espoir du monde ne nous laisse entrevoir ? De quel droit s'installent-ils dans l'éternité que tout nous refuse ? Ces possesseurs – les seuls *vrais* que j'aie jamais rencontrés – à la faveur de quel subterfuge s'arrogèrent-ils le mystère pour en jouir ? Dieu leur appartient : essayer de le leur subtiliser, serait vain : eux-mêmes ne savent point le *procédé* grâce auquel ils s'en sont emparés. *Un beau jour* ils crurent. Tel s'est converti par simple appel : il croyait sans en être conscient : lorsqu'il le fut, il prit l'habit. Tel autre connut tous les tourments : ils cessèrent devant une lumière subite. On ne peut *vouloir* la foi ; ainsi qu'une maladie, elle s'insinue en vous ou vous frappe ; personne ne saurait la commander ; et il est absurde de la souhaiter si on n'y est pas prédestiné. On est croyant ou on ne l'est pas, comme on est fou ou normal. – Je ne peux croire ni désirer croire : la foi, forme de délire à quoi je ne suis point sujet... La position de l'incroyant est tout aussi impénétrable que celle du

croyant. Je m'adonne au *plaisir d'être déçu* : c'est l'essence même du siècle ; au-dessus du Doute je ne mets que l'agrément qui en provient...

Et je réponds à tous ces moines roses ou chlorotiques : « Vous insistez en pure perte. J'ai regardé aussi vers le ciel, mais je n'y ai rien vu. Renoncez à me convaincre : si quelquefois j'ai pu trouver Dieu par déduction, je ne l'ai jamais trouvé dans mon cœur : l'y trouverais-je que je ne saurais vous suivre dans votre voie ou dans vos grimaces, encore moins dans ces ballets que sont vos messes et vos complies. Rien ne surpasse les délices du désœuvrement : la fin du monde viendrait que je ne quitterais point mon lit à une heure indue : comment irais-je alors courir en pleine nuit immoler mon sommeil sur l'autel de l'incertain ? Même si la grâce m'obnubilait et que des extases me fissent frémir sans relâche, quelques sarcasmes suffiraient pour m'en distraire. Oh, non, voyez-vous, j'aurais peur de ricaner dans mes prières, et de me damner ainsi bien plus par la foi que par l'incrédulité. Épargnez-moi un surcroît d'effort : de toute manière mes épaules sont trop lasses pour soutenir le ciel... »

EXERCICE D'INSOUMISSION

Combien j'exècre, Seigneur, la turpitude de ton œuvre et ces larves sirupeuses qui t'encensent et te ressemblent ! Te haïssant, j'ai échappé aux sucreries de ton royaume, aux balivernes de tes fantoches. Tu es l'étouffoir de nos flammes et de nos révoltes, le pompier de nos embrasements, le préposé à nos gâtismes. Avant même de t'avoir relégué dans une formule, j'ai piétiné tes arcanes, méprisé tes manèges et tous ces artifices qui te composent une toilette d'inexplicable. Tu m'as dispensé avec largesse le fiel que ta miséricorde épargna à tes esclaves. Comme il n'y a de repos qu'à l'ombre de ta nullité, il suffit au salut de la brute de s'en remettre à toi ou à tes contrefaçons. De tes acolytes ou de moi, je ne sais qui plaindre le plus : nous venons tous en ligne droite de ton incompetence : *brin, bribe, bricole*, – vocables de la Création, de ton cafouillage...

De tout ce qui fut tenté en deçà du néant, est-il rien de plus pitoyable que ce monde, sinon l'idée qui l'a conçu ? Partout où quelque chose respire il y a une infirmité de plus : point de palpitation qui ne confirme le désavantage d'être ; la chair m'épouvante : ces hommes, ces femmes, de la tripaille qui grogne à la faveur des spasmes... ; plus de parenté avec la planète : chaque instant n'est qu'un suffrage dans l'urne de mon désespoir.

Que ton œuvre cesse ou se prolonge, qu'importe ! Tes subalternes ne sauraient parachever ce que tu hasardas sans génie. De

l'aveuglement où tu les plongeas, ils sortiront pourtant, mais auront-ils la force de se venger, et toi de te défendre ? Cette race est rouillée, et tu es plus rouillé encore. Me tournant vers ton Ennemi, j'attends le jour où il volera ton soleil pour le suspendre à un autre univers.

LE DÉCOR DU SAVOIR

Nos vérités ne valent pas plus que celles de nos ancêtres. Ayant substitué à leurs mythes et à leurs symboles des concepts, nous nous croyons « avancés » ; mais ces mythes et ces symboles *n'expriment* guère moins que nos concepts. L'Arbre de Vie, le Serpent, Ève et le Paradis, signifient autant que : Vie, Connaissance, Tentation, Inconscience. Les figurations concrètes du mal et du bien dans la mythologie vont aussi loin que le Mal et le Bien de l'éthique. Le Savoir – en ce qu'il a de profond – ne change jamais : seul son décor varie. L'amour continue sans Vénus, la guerre sans Mars, et, si les dieux n'interviennent plus dans les événements, ces événements ne sont ni plus explicables ni moins déroutants : un attirail de formules remplace seulement la pompe des anciennes légendes, sans que les constantes de la vie humaine s'en trouvent modifiées, la science ne les appréhendant guère plus intimement que les récits poétiques.

La suffisance moderne n'a pas de bornes : nous nous croyons plus éclairés et plus profonds que tous les siècles passés, oubliant que l'enseignement d'un Bouddha plaça des milliers d'êtres devant le problème du néant, problème que nous imaginons avoir découvert parce que nous en avons changé les termes et y avons introduit un tantinet d'érudition. Mais quel penseur d'Occident supporterait la comparaison avec un moine bouddhiste ? Nous nous perdons dans des textes et des terminologies : la *méditation* est une donnée inconnue à la philosophie moderne. Si nous voulons conserver une décence intellectuelle, l'enthousiasme pour la civilisation doit être banni de notre esprit, de même que la superstition de l'Histoire. Pour ce qui est des grands problèmes, nous n'avons aucun avantage sur nos ancêtres ou sur nos devanciers plus récents : on a toujours *tout* su, au moins en ce qui concerne l'Essentiel ; la philosophie moderne n'ajoute rien à la philosophie chinoise, hindoue ou grecque. D'ailleurs il ne saurait y avoir de *problème nouveau* malgré notre naïveté ou notre infatuation qui voudrait nous persuader du contraire. Dans le *jeu des idées*, qui égala jamais un sophiste chinois ou grec, qui poussa plus loin que lui la hardiesse dans l'abstraction ? Toutes les extrémités de la pensée furent atteintes de toujours, – et dans toutes les civilisations. Séduits par le démon de l'inédit, nous oublions trop vite que nous sommes les épigones du premier pithécanthrope qui se mêla de réfléchir.

Hegel est le grand responsable de l'optimisme moderne. Comment n'a-t-il pas vu que la conscience change seulement ses formes et ses modalités, mais ne progresse nullement ? Le devenir exclut un accomplissement absolu, un but : l'aventure temporelle se déroule sans une visée extérieure à elle, et finira lorsque ses possibilités de cheminer seront épuisées. Le degré de conscience varie avec les époques, sans que cette conscience s'agrandisse par leur succession. Nous ne sommes pas plus conscients que le monde gréco-romain, la Renaissance ou le XVIII^e siècle ; chaque époque est parfaite en elle-même – et périssable. Il y a des moments privilégiés où la conscience s'exaspère, mais il n'y eut jamais éclipse de lucidité telle que l'homme fût incapable d'aborder les problèmes essentiels, l'histoire n'étant qu'une crise perpétuelle, voire une faillite de la *naïveté*. Les *états négatifs* – ceux-là précisément qui exaspèrent la conscience – se distribuent diversement, néanmoins ils sont présents à toutes les périodes historiques ; équilibrées et « heureuses », elles connaissent l'Ennui, – terme naturel du bonheur ; désaxées et tumultueuses, elles subissent le Désespoir, et les crises religieuses qui en dérivent. L'idée de Paradis terrestre fut composée de tous les éléments incompatibles avec l'Histoire, avec l'espace où fleurissent les états négatifs.

Toutes les voies, tous les procédés de connaître sont valables : raisonnement, intuition, dégoût, enthousiasme, gémissement. Une vision du monde étayée de concepts n'est pas plus légitime qu'une autre surgie des larmes : arguments ou soupirs, – modalités pareillement probantes et pareillement nulles. Je construis une *forme* d'univers : j'y crois, et c'est l'univers, lequel s'effondre cependant sous l'assaut d'une autre certitude ou d'un autre doute. Le dernier des illettrés, et Aristote, sont également irréfutables – et fragiles. L'absolu et la caducité caractérisent l'œuvre mûrie pendant des années comme le poème éclos à la faveur de l'instant. Y a-t-il plus de vérité dans la *Phénoménologie de l'Esprit* que dans l'*Epipsychidion* ? L'inspiration fulgurante, de même que l'approfondissement laborieux nous présentent des résultats définitifs – et dérisoires. Aujourd'hui, je préfère tel écrivain à tel autre ; demain, viendra le tour d'une œuvre que j'abominais jadis. Les créations de l'esprit – et les principes qui y président – suivent le destin de nos humeurs, de notre âge, de nos fièvres et de nos déceptions. Nous mettons en question tout ce que nous aimions autrefois, et nous avons toujours raison et toujours tort ; car tout est valable – et tout n'a aucune importance. Je souris : un monde naît ; je m'assombris : il disparaît, et un autre se dessine. Point d'avis, de système, de croyance qui ne soit juste et en même temps absurde, selon que nous y adhérons ou nous en détachons.

On ne trouve pas plus de rigueur dans la philosophie que dans la poésie, ni dans l'esprit que dans le cœur ; la rigueur n'existe que pour autant que l'on s'identifie avec le principe ou la chose que l'on aborde ou que l'on subit ; de l'extérieur, tout est arbitraire : raisons et sentiments. Ce qu'on appelle vérité est une erreur insuffisamment vécue, non encore vidée, mais qui ne saurait tarder de vieillir, une erreur neuve, et qui attend de compromettre sa nouveauté. Le savoir s'épanouit et se dessèche de pair avec nos sentiments. Et si nous faisons le tour de toutes les vérités, c'est que nous nous sommes épuisés ensemble – et qu'il n'y a pas plus de sève en nous qu'en elles. L'Histoire est inconcevable en dehors de *ce qui déçoit*. Ainsi se précise le désir de nous laisser aller à la mélancolie, et d'en mourir...

Le véritable savoir se réduit aux veilles dans les ténèbres : la somme de nos insomnies nous distingue seule des bêtes et de nos semblables. Quelle idée riche ou étrange fut jamais le fruit d'un dormeur ? Votre sommeil est bon ? vos rêves paisibles ? vous grossissez la tourbe anonyme. Le jour est hostile aux pensées, le soleil les obscurcit ; elles ne s'épanouissent qu'en pleine nuit... Conclusion du savoir nocturne : tout homme qui parvient à une conclusion rassurante sur quoi que ce soit fait preuve d'imbécillité ou de fausse charité. Qui trouva jamais une seule vérité joyeuse qui fût valable ? Qui sauva l'honneur de l'intellect avec des propos diurnes ? Heureux celui qui peut se dire : « J'ai le savoir triste. »

L'histoire est l'ironie *en marche*, le ricanement de l'Esprit à travers les hommes et les événements. Aujourd'hui triomphe telle croyance ; demain, vaincue, elle sera honnie et remplacée : ceux qui y ont cru la suivront dans sa défaite. Vient ensuite une autre génération : l'ancienne croyance entre de nouveau en vigueur ; ses monuments démolis sont reconstitués... en attendant qu'ils périssent derechef. Aucun principe immuable ne règle les faveurs et les sévérités du sort : leur succession participe de l'immense farce de l'Esprit, laquelle confond, dans son jeu, les imposteurs et les fervents, les ruses et les ardeurs. Regardez les polémiques de chaque siècle : elles ne paraissent ni motivées ni nécessaires. Pourtant elles furent la vie de ce siècle-là. Calvinisme, quiétisme, Port-Royal, *Encyclopédie*, Révolution, positivisme, etc., quelle suite d'absurdités... qui *durent* être, quelle dépense inutile, et pourtant fatale ! Depuis les conciles œcuméniques jusqu'aux controverses de politique contemporaine, les orthodoxies et les hérésies ont assailli la curiosité de l'homme de leur irrésistible non-sens. Sous des déguisements divers il y aura toujours des *anti* et des *pour*, que ce soit à propos du Ciel ou du Bordel. Des milliers d'hommes

souffrirent pour des subtilités relatives à la Vierge et au Fils ; des milliers d'autres se tourmentèrent pour des dogmes moins gratuits, mais aussi improbables. Toutes les vérités constituent des sectes qui finissent par avoir un destin de Port-Royal, par être persécutées et détruites ; puis, leurs ruines devenues chères, et parées du nimbe de l'iniquité subie, se transforment en lieu de pèlerinage...

Il n'est pas moins déraisonnable d'accorder plus d'intérêt aux discussions autour de la démocratie et de ses formes, qu'à celles qui eurent lieu, au Moyen Âge, autour du nominalisme et du réalisme : chaque époque s'intoxique d'un absolu, mineur et fastidieux, mais d'apparence unique ; on ne peut éviter d'être le contemporain d'une foi, d'un système, d'une idéologie, d'être, tout court, de son temps. Pour s'en émanciper, il faudrait avoir la froideur d'un *dieu du mépris*...

Que l'Histoire n'ait aucun sens, voilà de quoi nous réjouir. Nous tourmenterions-nous pour une résolution heureuse du devenir, pour une fête finale dont nos sueurs et nos désastres feraient seuls les frais ? pour d'idiots futurs exultant sur nos peines, gambadant sur nos cendres ? La vision d'un achèvement paradisiaque dépasse, en son absurdité, les pires divagations de l'espoir. Tout ce que l'on saurait prétexter à l'excuse du Temps, c'est que l'on y trouve des moments plus profitables que d'autres, accidents sans conséquence dans une intolérable monotonie de perplexités. L'univers commence et finit avec chaque individu, fut-il Shakespeare ou Gros-Jean ; car chaque individu vit *dans l'absolu* son mérite ou sa nullité...

Par quel artifice ce qui *semble* être se déroba au contrôle de ce qui n'est pas ? Un moment d'inattention, d'infirmité au sein du Rien : les larves en profitèrent ; une lacune dans sa vigilance : et nous voilà. Et de même que la vie supplanta le néant, elle fut supplantée, à son tour, par l'histoire : l'existence s'engagea ainsi dans un cycle d'hérésies qui minèrent l'orthodoxie du néant.

ABDICATIONS

LA CORDE

Je ne sais plus comment il me fut donné de recueillir cette confiance : « Sans état ni santé, sans projets ni souvenirs, j'ai relégué loin de moi avenir et savoir, ne possédant qu'un grabat sur lequel désapprendre le soleil et les soupirs. J'y reste allongé, et dévide les heures ; autour, des ustensiles, des objets qui m'intiment de me perdre. Le clou me chuchote : transperce-toi le cœur, le peu de gouttes qui en sortira ne devrait pas t'effrayer. – Le couteau insinue : ma lame est infaillible : une seconde de décision, et tu triomphes de la misère et de la honte. – La fenêtre s'ouvre seule, grinçant dans le silence : tu partages avec les pauvres les hauteurs de la cité ; élance-toi, mon ouverture est généreuse : sur le pavé, en un clin d'œil, tu t'écraseras avec le sens ou le non-sens de la vie. – Et une corde s'enroule comme sur un cou idéal, empruntant le ton d'une force suppliante : je t'attends depuis toujours, j'ai assisté à tes terreurs, à tes abattements et à tes hargnes, j'ai vu tes couvertures froissées, l'oreiller où mordait ta rage, comme j'ai entendu les jurons dont tu gratifiais les dieux. Charitable, je te plains et t'offre mes services. Car tu es né pour te pendre comme tous ceux qui dédaignent une réponse à leurs doutes ou une fuite à leur désespoir. »

LES DESSOUS D'UNE OBSESSION

L'idée du néant n'est pas le propre de l'humanité laborieuse : ceux qui besognent n'ont ni le temps ni l'envie de peser leur poussière ; ils se résignent aux duretés ou aux niaiseries du sort ; ils espèrent : l'espoir est une vertu d'esclaves.

Ce sont les vaniteux, les fats et les coquettes qui, redoutant les cheveux blancs, les rides et les râles, remplissent leur vacance quotidienne de l'image de leur charogne : ils se chérissent et se désespèrent ; leurs pensées voltigent entre le miroir et le cimetière, et découvrent dans les traits menacés de leur visage des vérités aussi graves que celles des religions. Toute métaphysique commence par une angoisse du corps, laquelle devient ensuite universelle ; de sorte que les inquiets *par frivolité* préfigurent les esprits authentiquement

tourmentés. L'oisif superficiel, hanté par le spectre du vieillissement, est plus proche de Pascal, de Bossuet ou de Chateaubriand que ne l'est un savant insoucieux de soi. Une pointe de génie à la vanité : vous avez le grand orgueilleux, qui s'accommode mal de la mort et la ressent comme une *offense personnelle*. Bouddha lui-même, supérieur à tous les sages, ne fut qu'un fat à l'échelle divine. Il découvrit la mort, sa mort, et, blessé, renonça à tout, et imposa son renoncement aux autres. – Ainsi, les souffrances les plus terribles et les plus inutiles naissent de cet orgueil meurtri, qui, pour faire face au Néant, le transforme, par vengeance, en Loi.

ÉPITAPHE

« Il eut l'orgueil de ne commander jamais, de ne disposer de rien ni de personne. Sans subalternes, sans maîtres, il ne donna des ordres ni n'en reçut. Soustrait à l'empire des lois, et comme antérieur au bien et au mal, il ne fit pâtir âme qui vive. Dans sa mémoire s'effacèrent les noms des choses ; il regardait sans percevoir, écoutait sans ouïr : parfums ou arômes s'évanouissaient à l'approche de ses narines et de son palais. Ses sens et ses désirs furent ses seuls esclaves : aussi ne sentirent-ils, ne désirèrent-ils guère. Il oublia bonheur et malheur, soifs et craintes ; et, s'il lui arrivait de s'en ressouvenir, il méprisait de les nommer et de s'abaisser ainsi à l'espoir ou au regret. Le geste le plus infime lui coûtait plus d'efforts qu'il n'en coûte à d'autres pour fonder ou renverser un empire. Né las de naître, il se voulut ombre : quand donc vécut-il ? et par la faute de quelle naissance ? Et si, vivant, il porta son suaire, par quel miracle parvint-il à mourir ? »

SÉCULARISATION DES LARMES

Ce n'est que depuis Beethoven que la musique s'adresse aux hommes : avant lui, elle ne s'entretenait qu'avec Dieu. Bach et les grands Italiens ne connurent point ce glissement vers l'humain, ce faux titanisme qui altère, depuis le Sourd, l'art le plus pur. La torsion du vouloir remplaça les suavités ; la contradiction des sentiments, l'essor naïf ; la frénésie, le soupir discipliné : le ciel ayant disparu de la musique, l'homme s'y est installé. Le péché se répandait auparavant en pleurs doux ; vint le moment où il s'étala : la déclamation eut raison de la prière, le romantisme de la Chute triompha du songe harmonieux de la déchéance...

Bach : langueur de cosmogonie ; échelle de larmes sur laquelle

gravissent nos désirs de Dieu ; architecture de nos fragilités, dissolution positive – et la plus haute – de notre volonté ; ruine céleste dans l'Espoir ; seul mode de nous perdre sans effondrement et de disparaître sans mourir...

Est-il trop tard pour réapprendre ces évanouissements ? Et nous faut-il continuer à défaillir hors des accords de l'orgue ?

FLUCTUATIONS DE LA VOLONTÉ

« Connaissez-vous cette fournaise de la volonté où rien ne résiste à vos désirs, où la fatalité et la gravitation perdent leur empire et se subtilisent devant la magie de votre pouvoir ? Assuré que votre regard ressusciterait un mort, que votre main posée sur la matière la ferait frémir, qu'à votre contact les pierres palpiteraient, que tous les cimetières s'épanouiraient dans un sourire d'immortalité, – vous vous répétez : « Désormais il n'y aura plus qu'un printemps éternel, une danse de prodiges, et la fin de tous les sommeils. J'ai apporté un autre feu : les dieux pâlisent et les créatures jubilent ; la consternation s'est emparée des voûtes et le tapage est descendu dans les tombes. »... Et l'amateur de paroxysmes, essoufflé, ne se tait que pour reprendre, avec l'accent du quiétisme, des paroles d'abandon : « Avez-vous jamais éprouvé cette somnolence qui se transmet aux choses, cette mollesse qui anémie les sèves, et les fait rêver d'un automne vainqueur des autres saisons ? Sur mon passage les espoirs s'endorment, les fleurs s'étiolent, les instincts fléchissent : tout cesse de vouloir, tout se repent d'avoir voulu. Et chaque être me chuchote : « J'aimerais qu'un autre vécût ma vie, fut-il Dieu, fut-il limace. Je soupire après une volonté d'inaction, un infini non déclenché, une atonie extatique des déments, une hibernation en plein soleil, et qui engourdirait tout, du porc à la libellule... »

THÉORIE DE LA BONTÉ

« Puisque pour vous il n'y a point d'ultime critère ni d'irrévocable principe, et aucun dieu, qu'est-ce qui vous empêche de perpétrer tous les forfaits ? »

— « Je découvre en moi autant de mal que chez quiconque, mais, exécrant l'action, – mère de tous les vices – je ne suis cause de souffrance pour personne. Inoffensif, sans avidité, et sans assez d'énergie ni d'indécence pour affronter les autres, je laisse le monde tel que je l'ai trouvé. Se venger présuppose une vigilance de chaque

instant et un esprit de système, une continuité coûteuse, alors que l'indifférence du pardon et du mépris rend les heures agréablement vides. Toutes les morales représentent un danger pour la bonté ; seule l'incurie la sauve. Ayant choisi le flegme de l'imbécile et l'apathie de l'ange, je me suis exclu des actes et, comme la bonté est incompatible avec la vie, je me suis décomposé pour être bon. »

LA PART DES CHOSES

Il faut une considérable dose d'inconscience pour s'adonner sans arrière-pensée à quoi que ce soit. Les croyants, les amoureux, les disciples n'aperçoivent qu'une face de leurs déités, de leurs idoles, de leurs maîtres. Le fervent demeure inéluctablement naïf. Est-il sentiment pur où le mélange de la grâce et de l'imbécillité ne se trahisse, et admiration béate sans éclipse de l'intelligence ? Celui qui entrevoit simultanément tous les aspects d'un être ou d'une chose reste à jamais indécis entre l'élan et la stupeur. – Disséquez n'importe quelle croyance : quel faste du cœur – et combien de turpitudes en dessous ! C'est l'infini rêvé dans un égout et qui en conserve, ineffaçables, l'empreinte et la puanteur. Il y a du notaire dans chaque saint, de l'épicier dans tout héros, du concierge dans le martyr. Au fond des soupirs se cache une grimace ; aux sacrifices et aux dévotions se mêlent les vapeurs du bordel terrestre. – Contemplez l'amour : est-il épanchement plus noble, accès moins suspect ? Ses frissons concurrencent la musique, rivalisent avec les larmes de la solitude et de l'extase : c'est le sublime, mais un sublime inséparable des voies urinaires : transports voisins de l'excrétion, ciel des glandes, sainteté subite des orifices... Il suffit d'un moment d'*attention* pour que cette ivresse, secouée, vous rejette dans les immondices de la physiologie, ou d'un instant de lassitude pour constater que tant d'ardeur ne produit qu'une variété de morve. L'état de veille dans nos enivrements en altère la saveur et transforme celui qui les subit en un visionnaire piétinant des prétextes ineffables. On ne peut aimer et connaître en même temps, sans que l'amour n'en pâtissey et n'expire sous les regards de l'esprit. – Fouillez vos admirations, scrutez les bénéficiaires de votre culte et les profiteurs de vos abandons : sous leurs pensées les plus désintéressées vous découvrirez l'amour-propre, l'aiguillon de la gloire, la soif de domination et de pouvoir. Tous les penseurs sont des ratés de l'action et qui se vengent de leur échec par l'entremise des concepts. Nés *en deçà* de l'acte, ils l'exaltent ou le décrient, selon qu'ils aspirent à la reconnaissance des hommes ou à l'autre forme de gloire : leur haine ; ils élèvent indûment leurs propres déficiences, leurs propres misères au rang de lois, leur futilité au niveau d'un principe.

La pensée est un mensonge tout comme l'amour ou la foi. Car les vérités sont des fraudes et les passions des odeurs ; et en fin de compte on n'a d'autre choix qu'entre ce qui ment et ce qui pue.

MERVEILLES DU VICE

Alors qu'il faut à un penseur – pour se dissocier du monde – un immense labeur d'interrogations, le privilège d'une tare confère d'emblée une destinée singulière. Le Vice – dispensateur de solitude – offre à celui qui en est marqué l'excellence d'une condition séparée. Regardez l'inverti : il inspire deux sentiments contradictoires : le dégoût et l'admiration ; sa déchéance le rend à la fois inférieur et supérieur aux autres ; il ne s'accepte pas, se justifie devant lui-même à chaque instant, s'invente des raisons, tiraillé entre la honte et l'orgueil ; cependant – fervents des sottises de la procréation – nous marchons avec le troupeau. Malheur à ceux qui n'ont point de secrets sexuels ! Comment devinerions-nous les avantages fétides des aberrations ? Resterons-nous à jamais progénitures de la nature, victimes de ses lois, arbres humains enfin ?

Les déficiences de l'individu déterminent le degré de souplesse et de subtilité d'une civilisation. Les sensations rares conduisent à l'esprit et l'avivent : l'instinct égaré se situe à l'antipode de la barbarie. Il en résulte qu'un impuissant est plus complexe qu'une brute aux réflexes inaltérés, qu'il réalise mieux que quiconque l'essence de l'homme, de cet animal déserteur de la zoologie, et qu'il s'enrichit de toutes ses insuffisances, de toutes ses impossibilités. Supprimez les tares et les vices, enlevez les *chagrins charnels*, et vous ne rencontrerez plus d'âmes ; car ce qu'on appelle de ce nom n'est qu'un produit de scandales intérieurs, une désignation de hontes mystérieuses, une idéalisation de l'abjection... Dans le tréfonds de sa naïveté, le penseur jalouse les possibilités de connaître ouvertes à tout ce qui est contre nature ; il croit – non sans répulsion – aux privilèges des « monstres »... Le vice étant une souffrance, et la seule forme de célébrité qui vaille la peine, le vicieux « doit » être nécessairement plus profond que le commun des hommes, puisque indiciblement séparé de tous ; il commence par où les autres finissent...

Un plaisir naturel, puisé dans l'évidence, s'annule en lui-même, se détruit dans ses moyens, expire dans son actualité, alors qu'une sensation insolite est une sensation *pensée*, une réflexion dans les réflexes. Le vice atteint au plus haut degré de *conscience* – sans l'entremise de la philosophie ; mais il faut au penseur toute une vie pour parvenir à cette *lucidité affective* par laquelle débute le perversi.

Ils se ressemblent pourtant dans leur propension à s'arracher aux autres, encore que l'un s'y astreigne par la méditation, tandis que l'autre ne suit que les merveilles de son penchant.

LE CORRUPTEUR

« Tes heures, où se sont-elles écoulées ? Le souvenir d'un geste, la marque d'une passion, l'éclat d'une aventure, une belle et fugitive démente, – rien de tout cela dans ton passé ; aucun délire ne porte ton nom, aucun vice ne t'honore. Tu as glissé sans traces ; mais quel fut donc ton rêve ? »

— « J'aurais voulu semer le Doute jusqu'aux entrailles du globe, en imbiber la matière, le faire régner là où l'esprit ne pénétra jamais, et, avant d'atteindre la moelle des êtres, secouer la quiétude des pierres, y introduire l'insécurité et les défauts du cœur. Architecte, j'eusse construit un temple à la Ruine ; prédicateur, révélé la farce de la prière ; roi, arboré l'emblème de la rébellion. Comme les hommes couvent une envie secrète de se répudier, j'eusse excité partout l'infidélité à soi, plongé l'innocence dans la stupeur, multiplié les traîtres à eux-mêmes, empêché la multitude de croupir dans le pourrissoir des certitudes. »

L'ARCHITECTE DES CAVERNES

La théologie, la morale, l'histoire et l'expérience de tous les jours nous apprennent que pour atteindre à l'équilibre il n'y a pas une infinité de secrets ; il n'y en a qu'un : *se soumettre*. « Acceptez un joug, nous répètent-elles, et vous serez heureux ; soyez *quelque chose*, et vous serez délivrés de vos peines. » En effet, tout est *métier* ici-bas : professionnels du temps, fonctionnaires de la respiration, dignitaires de l'espérance, un *poste* nous attend avant de naître : nos carrières se préparent dans les entrailles de nos mères. Membres d'un univers officiel, nous devons y occuper une place, par le mécanisme d'un destin rigide, qui ne se relâche qu'en faveur des fous ; eux, au moins, ne sont pas astreints à avoir une croyance, à adhérer à une institution, à soutenir une idée, à poursuivre une entreprise. Depuis que la société s'est constituée, ceux qui voulurent s'y soustraire furent persécutés ou bafoués. On vous pardonne tout, pourvu que vous ayez un métier, un sous-titre à votre nom, un sceau sur votre néant. Personne n'a l'audace de s'écrier : « Je ne veux rien faire » ; – on est plus indulgent à l'égard d'un assassin que d'un esprit affranchi des actes. Multiplier les possibilités de se soumettre, abdiquer sa liberté, tuer le vagabond en

soi, c'est ainsi que l'homme a raffiné son esclavage et s'est inféodé aux fantômes. Même ses mépris et ses rébellions, il ne les a cultivés que pour en être dominé, serf qu'il est de ses attitudes, de ses gestes et de ses humeurs. Sorti des cavernes il en a gardé la superstition ; il était leur prisonnier, il en est devenu l'architecte. Il perpétue sa condition primitive avec plus d'invention et de subtilité ; mais, au fond, grossissant ou amenuisant sa caricature, il se plagie effrontément. Charlatan à *bout de ficelles*, ses contorsions, ses grimaces font encore illusion...

DISCIPLINE DE L'ATONIE

Comme une cire sous l'œuvre du soleil, je fonds le jour, et me solidifie la nuit, alternance qui me décompose et me restitue à moi-même, métamorphose dans l'inertie et la fainéantise... Est-ce là que devait aboutir tout ce que j'ai lu et su, est-ce là le terme de mes veilles ? La paresse a émoussé mes enthousiasmes, ramolli mes appétits, énervé mes rages. Celui qui ne se laisse pas aller me semble un monstre : j'use mes forces à l'apprentissage de l'abandon, et m'exerce dans le désœuvrement, opposant à mes lubies les paragraphes d'un Art de Pourrir.

Partout des gens qui *veulent*... ; mascarade de pas précipités vers des buts mesquins ou mystérieux ; des volontés qui se croisent ; chacun veut ; la foule veut ; des milliers tendus vers je ne sais quoi. Je ne saurais les suivre, encore moins les défier ; je m'arrête stupéfait : quel prodige leur insuffla tant d'entrain ? Mobilité hallucinante : dans si peu de chair tant de vigueur et d'hystérie ! Ces vibrions qu'aucun scrupule ne calme, qu'aucune sagesse n'apaise, qu'aucune amertume ne déconcerte... Ils bravent les périls avec plus d'aisance que les héros : ce sont des apôtres inconscients de l'efficace, des saints de l'immédiat..., des dieux dans les foires du temps...

Je m'en détourne, et quitte les trottoirs du monde... – Cependant, il fut un temps où j'admirais les conquérants et les abeilles, où j'ai failli espérer ; mais à présent, le mouvement m'affole et l'énergie m'attriste. Il y a plus de sagesse à se laisser emporter par les flots qu'à se débattre contre eux. Posthume à moi-même, je me souviens du Temps comme d'un enfantillage ou d'une faute de goût. Sans désirs, sans heures où les faire éclore, je n'ai que l'assurance de m'être survécu depuis toujours, fœtus rongé d'une idiotie omnisciente avant même que ses paupières ne s'ouvrent et mort-né de clairvoyance...

L'USURE SUPRÊME

Il y a quelque chose qui concurrence la grue la plus sordide, quelque chose de sale, d'usé, de déconfit, et qui excite et déconcerte la rage, – un sommet d'exaspération et un article de tous les instants : c'est le *mot*, tout mot, et plus précisément celui dont on se sert. Je dis : *arbre, maison, moi, magnifique, stupide* : je pourrais dire n'importe quoi, et je rêve d'un assassin de tous les noms et de tous les adjectifs, de tous ces rots honorables. Il me semble parfois qu'ils sont morts et que personne ne veut les enterrer. Par lâcheté, nous les considérons encore vivants et continuons à supporter leur odeur sans nous boucher le nez. Pourtant ils ne sont, ni n'expriment plus rien. Lorsqu'on pense à toutes les bouches par où ils passèrent, à tous les souffles qui les corrompirent, à toutes les occasions où ils furent proférés, peut-on se servir encore d'un seul sans en être pollué ?

On nous les jette tout mastiqués : cependant nous n'oserions avaler un aliment remâché par les autres : l'acte matériel qui correspond à l'usage de la parole, nous soulève le cœur ; il suffit néanmoins d'un moment de hargne pour percevoir sous n'importe quelle parole un arrière-goût de salive étrangère.

Pour rafraîchir le langage, il faudrait que l'humanité cessât de parler : elle recourrait avec profit aux signes, ou, plus efficacement, au silence. La prostitution du mot est le symptôme le plus visible de son avilissement ; il n'y a plus de vocable intact, ni d'articulation pure, et, jusqu'aux choses signifiées, tout se dégrade à force de redites. Pourquoi chaque génération n'apprendrait-elle pas un nouvel idiome, ne fût-ce que pour donner une autre sève aux objets ? Comment aimer et haïr, s'ébattre et souffrir avec des symboles anémiés ? La « vie », la « mort », – poncifs métaphysiques, énigmes désuètes... L'homme devrait se créer une autre illusion de réalité et inventer à cette fin d'autres mots, puisque les siens manquent de sang, et, qu'à leur stade d'agonie, il n'y a plus de transfusion possible.

AUX FUNÉRAILLES DU DÉSIR

Une caverne infinitésimale bâille dans chaque cellule... Nous savons où les maladies s'installent, leur lieu, la carence définie des organes ; mais ce mal sans siège..., cette oppression sous le poids de mille océans, ce désir d'un poison idéalement maléfique...

Les vulgarités du renouveau, les provocations du soleil, de la verdure, de la sève... Mon sang se désagrège quand les bourgeons éclosent, quand l'oiseau et la brute s'épanouissent... J'envie les fous complets, l'engourdissement du loir, les hivers de l'ours, la sécheresse du sage, j'échangerais contre leur torpeur mon frémissement d'assassin

diffus qui rêve de crimes en deçà du sang. Et plus qu'eux tous, combien je jalouse ces empereurs de la décadence, maussades et cruels, et qu'on poignardait au beau milieu de leurs crimes !

Je m'abandonne à l'espace ainsi qu'une larme d'aveugle. De qui suis-je la volonté, qui *veut* en moi ? J'aimerais qu'un démon conçût une conspiration contre l'homme : je m'y associerais. Las de m'embrouiller aux funérailles de mes désirs, j'aurais enfin un prétexte d'idéal, car l'Ennui est le martyr de ceux qui ne vivent et ne meurent pour aucune croyance.

L'IRRÉFUTABLE DÉCEPTION

Tout abonde dans son sens, l'alimente et l'affermir ; elle couronne – savante, irrécusable – événements, sentiments, pensées ; point d'instant qui ne la consacre, d'élan qui ne la rehausse, de réflexion qui ne la confirme. Divinité dont le royaume n'a pas de bornes, plus puissante que la fatalité qui la sert et l'illustre, trait d'union entre la vie et la mort, elle les rassemble, les confond et s'en nourrit. Auprès de ses arguments et de ses vérifications, les sciences paraissent un ramassis de lubies. Rien ne saurait diminuer la ferveur de ses dégoûts : est-il vérités, fleurissant dans un printemps d'axiomes, qui puissent défier son dogmatisme visionnaire, son orgueilleuse insanité ? Aucune température de jeunesse ni même le dérangement de l'esprit ne résistent à ses certitudes, et ses triomphes sont proclamés d'une même voix par la sagesse et par la démence. Devant son empire sans lacune, devant sa souveraineté sans limites, nos genoux se plient ; tout commence par l'ignorer, tout finit par s'y soumettre ; nul acte qui ne la fuie, nul qui ne s'y ramène. *Dernier mot* ici-bas, elle seule ne déçoit point...

DANS LE SECRET DES MORALISTES

Lorsque nous avons bourré l'univers de tristesse, il ne nous reste, pour allumer l'esprit, que la joie, l'impossible, la rare, la fulgurante joie ; et c'est lorsque nous n'espérons plus que nous subissons la fascination de l'espoir : la Vie, – cadeau offert aux vivants par les obsédés de la mort... Comme la direction de nos pensées n'est pas celle de nos cœurs, nous entretenons une inclination secrète pour tout ce que nous piétinons. Tel enregistre le grincement de la machine du monde : c'est qu'il aura trop rêvé des résonances des Voûtes : – faute de les entendre, il s'humilie à n'écouter que le vacarme d'alentour. Les propos amers émanent d'une sensibilité ulcérée, d'une délicatesse

meurtrie. Le venin d'un La Rochefoucauld, d'un Chamfort, fut la revanche qu'ils prirent contre un monde taillé pour les brutes. Toute amertume cache une vengeance et se traduit en un système : le pessimisme, – cette *cruauté des vaincus* qui ne sauraient pardonner à la vie d'avoir trompé leur attente.

La gaîté qui frappe des coups mortels..., l'enjouement qui dissimule le poignard sous un sourire... Je pense à certains sarcasmes de Voltaire, à telles reparties de Rivarol, aux traits cinglants de madame du Deffand, au ricanement qui perce sous tant d'élégance, à la légèreté agressive des salons, aux saillies qui amusent et qui tuent, à l'aigreur que renferme un excès de civilité... Et je pense à un *moraliste idéal* – mélange d'envol lyrique et de cynisme – exalté et glacial, diffus et incisif, tout aussi proche des *Rêveries* que des *Liaisons dangereuses*, ou rassemblant en soi Vauvenargues et de Sade, le tact et l'enfer... Observateur des mœurs sur *lui-même*, n'ayant guère besoin de puiser ailleurs, la moindre attention à soi lui dévoilerait les contradictions de la vie, dont il refléterait si bien tous les aspects, que, honteuse de faire *double emploi*, elle s'évanouirait...

Point d'*attention* dont l'exercice ne mène à un acte d'anéantissement : c'est la fatalité de l'observation, avec tous les inconvénients qui en découlent pour l'observateur, depuis le moraliste classique jusqu'à Proust. Tout se dissout sous l'œil scrutateur : les passions, les attachements à toute épreuve, les ardeurs sont le propre des esprits simples, fidèles aux autres et à eux-mêmes. Un rien de lucidité dans le « cœur » en fait le siège de sentiments feints, et transforme l'amoureux en Adolphe et l'insatisfait en René. Qui aime n'examine pas l'amour, qui agit ne médite point sur l'action : si j'étudie mon « prochain », c'est qu'il a cessé de l'être, et je ne suis plus « moi » si je m'analyse : je deviens *objet*, au même titre que les autres. Le croyant qui pèse sa foi finit par mettre Dieu sur la balance, et ne sauvegarde sa ferveur que par crainte de la perdre. Placé à l'antipode de la naïveté, de l'existence intégrale et authentique, – le moraliste s'épuise dans un *vis-à-vis* de soi-même et des autres : farceur, microcosme d'arrière-pensées, il ne supporte pas l'artifice que les hommes, pour vivre, acceptent *spontanément*, et incorporent à leur nature. Tout lui paraît convention : il divulgue les mobiles des sentiments et des actes, il démasque les simulacres de la civilisation : c'est qu'il souffre de les avoir entrevus et dépassés ; car ces simulacres font vivre, *sont* la vie, alors que son existence, en les contemplant, s'égare dans la recherche d'une « nature » qui n'existe pas et qui, dût-elle exister, lui serait aussi étrangère que les artifices qu'on y a ajoutés. Toute complexité psychologique réduite à ses éléments,

expliquée et disséquée, comporte une opération bien plus néfaste à l'opérateur qu'à la victime. On liquide ses sentiments en en poursuivant les détours, comme ses élans si on en épie la courbe ; et lorsqu'on détaille les mouvements des autres, ce ne sont pas eux qui s'embrouillent dans leur marche... Tout ce à quoi on ne participe point semble déraisonnable ; mais ceux qui se meuvent ne sauraient ne pas avancer, alors que l'observateur, de quelque côté qu'il se tourne, n'enregistre leur inutile triomphe que pour excuser sa défaite. C'est qu'il n'y a de vie que dans l'inattention à la vie.

FANTAISIE MONACALE

Ces temps où des femmes prenaient le voile pour cacher au monde, et comme à elles-mêmes, le progrès de l'âge, la diminution de leur éclat, l'effacement de leurs attraits..., où des hommes, las de gloire et de faste, quittaient la Cour pour se réfugier dans la dévotion... La mode de se convertir *par pudeur* a disparu avec le grand siècle : l'ombre de Pascal et un reflet de Jacqueline s'étendaient, comme des prestiges invisibles, sur le moindre courtisan, sur la beauté la plus frivole. Mais les Port-Royals furent à jamais détruits, et, avec eux, les lieux propices aux agonies discrètes et solitaires. Plus de coquetterie du couvent : où chercher encore, pour adoucir nos déchéances, un cadre à la fois morne et somptueux ? Un épicurien comme Saint-Évremond en imaginait un à son goût, et aussi lénifiant et relâché que son savoir-vivre. En ces temps-là, il fallait encore tenir compte de Dieu, l'ajuster à l'incroyance, l'englober dans la solitude. Transaction pleine d'agrément, irrémédiablement révolue ! À nous autres il nous faudrait des cloîtres aussi dépossédés, aussi vides que nos âmes, pour nous y perdre sans l'assistance des cieux, et dans une pureté d'idéal absent, des cloîtres à la mesure d'anges détrompés qui, dans leur chute, à force d'illusions vaincues, demeureraient encore immaculés. Et d'espérer une vogue de retraites dans une éternité sans foi, une prise d'habit dans le néant, un Ordre affranchi des mystères, et dont nul « frère » ne se réclamerait de rien, dédaignant son salut comme celui des autres, un *Ordre de l'impossible salut...*

EN L'HONNEUR DE LA FOLIE

« *Better I were distract:*

So should my thoughts be sever'd from my griefs. »

Exclamation qu'arrache à Gloucester la folie du Roi Lear... Pour nous

séparer de nos chagrins, notre ultime recours est le délire ; sujets à ses égarements, nous ne *rencontrons* plus nos afflictions : parallèles à nos douleurs et à côté de nos tristesses, nous divaguons dans une ténèbre salubre. Lorsqu'on exècre cette gale appelée vie, et qu'on est las des démangeoisons de la durée, l'assurance du fou au milieu de ses accabllements devient une tentation et un modèle : qu'un sort clément nous dispense de notre raison ! Point d'issue tant que l'intellect demeure attentif aux mouvements du cœur, tant qu'il ne s'en désaccoutume pas ! J'aspire aux nuits de l'idiot, à ses souffrances minérales, au bonheur de gémir avec indifférence comme si c'étaient les gémissements d'un autre, à un calvaire où l'on est étranger à soi, où ses propres cris viennent d'ailleurs, à un enfer anonyme où l'on danse et ricane en se détruisant. Vivre et mourir à la troisième personne..., m'exiler en moi, me dissocier de mon nom, pour toujours distraire de celui que je fus..., atteindre enfin – puisque la vie n'est supportable qu'à ce prix – à la sagesse de la démence...

MES HÉROS

Lorsqu'on est jeune on se cherche des héros : j'ai eu les miens : Henri de Kleist, Caroline de Guenderode, Gérard de Nerval, Otto Weininger... Ivre de leur suicide, j'avais la certitude qu'eux seuls étaient allés jusqu'au bout, qu'ils tirèrent, dans la mort, la conclusion juste de leur amour contrarié ou comblé, de leur esprit fêlé ou de leur crispation philosophique. Qu'un homme survécût à sa passion, cela suffisait pour me le rendre méprisable ou abject : c'est dire que l'humanité m'était de trop : j'y découvrais un nombre infime de hautes résolutions et tant de complaisance à vieillir, que je m'en détournais, résolu d'en finir avant d'arriver à la trentaine. Mais, comme les années passaient, je perdais l'orgueil de la jeunesse : chaque jour, comme une leçon d'humilité, me rappelait que j'étais encore vivant, que je trahissais mes rêves parmi les hommes pourris de vie. Surmené par l'attente de n'être plus, je considérais comme un devoir de se pourfendre la chair quand l'aurore point sur une nuit d'amour et que c'était une grossièreté sans nom que galvauder par la mémoire une démesure de soupirs. Ou, à d'autres moments, comment de sa présence insulter encore la durée, quand on a tout saisi dans une dilatation qui hausse l'orgueil sur le trône des cieux ? Je pensais alors que le seul acte qu'un homme pût accomplir sans honte était d'ôter sa vie, qu'il n'avait pas le droit de s'amoindrir dans la succession des jours et l'inertie du malheur. Point d'élus, me répétais-je, en dehors de ceux qui se donnent la mort. Maintenant encore, j'estime plus un concierge qui se pend qu'un poète vivant. L'homme est un sursitaire

du suicide : voilà sa seule gloire, sa seule excuse. Mais il n'en est pas conscient, et taxe de lâcheté le courage de ceux qui osèrent s'élever par la mort au-dessus d'eux-mêmes. Nous sommes liés les uns aux autres par un pacte tacite d'aller jusqu'au dernier souffle : ce pacte qui cimente notre solidarité ne nous condamne pas moins : toute notre race en est frappée d'infamie. Hors du suicide, point de salut. Chose étrange ! la mort, quoique éternelle, n'est pas entrée dans les mœurs : *seule* réalité, elle ne saurait devenir *vogue*. Ainsi, en tant que vivants, nous sommes tous des *arriérés*...

LES SIMPLES D'ESPRIT

Observez l'accent avec lequel un homme prononce le mot « vérité », l'inflexion d'assurance ou de réserve qu'il y met, l'air d'y croire ou d'en douter, et vous serez édifiés sur la nature de ses opinions et la qualité de son esprit. Point de vocable plus creux ; – pourtant les hommes s'en font une idole et en convertissent le non-sens à la fois en critère et en but de la pensée. Cette superstition – qui excuse le vulgaire et disqualifie le philosophe – résulte de l'empiétement de l'espoir sur la logique. On vous répète : la vérité est inaccessible ; il faut néanmoins la chercher, y tendre, s'y évertuer. – Voilà une restriction qui ne vous sépare guère de ceux qui affirment l'avoir trouvée : *l'important est de croire qu'elle est possible* : la posséder ou y aspirer sont deux actes qui procèdent d'une même attitude. D'un mot comme d'un autre on fait une exception : terrible usurpation du langage ! J'appelle simple d'esprit tout homme qui parle de la Vérité avec *conviction* : c'est qu'il a des majuscules en réserve et s'en sert naïvement, sans fraude ni mépris. – Pour ce qui est du philosophe, sa moindre complaisance à cette idolâtrie le démasque : le citoyen a triomphé en lui du solitaire. L'espoir émergeant d'une pensée, cela attriste ou fait sourire... Il y a une indécence à mettre trop d'âme dans les grands mots : l'enfantillage de tout enthousiasme pour la connaissance. Et il est temps que la philosophie, jetant un discrédit sur la Vérité, s'affranchisse de toutes les majuscules.

LA MISÈRE : EXCITANT DE L'ESPRIT

Pour tenir l'esprit en éveil, il n'y a pas que le café, la maladie, l'insomnie ou l'obsession de la mort ; la misère y contribue en égale mesure sinon plus efficacement : la terreur du lendemain tout comme celle de l'éternité, les ennuis d'argent de même que les frayeurs métaphysiques, excluent le repos et l'abandon. – *Toutes nos*

humiliations viennent de ce que nous ne pouvons pas nous résoudre à mourir de faim. Cette lâcheté, nous la payons cher. Vivre en fonction des hommes, sans vocation de mendiant ! S'abaisser devant ces ouistitis vêtus, chanceux infatués ! être à la merci de ces caricatures indignes du mépris ! C'est la honte de solliciter quoi que ce soit qui excite l'envie d'anéantir cette planète, avec ses hiérarchies et les dégradations qu'elles comportent. La société n'est pas un mal, elle est un désastre : quel stupide miracle qu'on puisse y vivre ! Lorsqu'on la contemple, entre la rage et l'indifférence, il devient inexplicable que personne n'ait pu en démolir l'édifice, qu'il n'y ait pas eu jusqu'à présent des esprits de bien, désespérés et décents, pour la raser et en effacer la trace.

Il est plus qu'une ressemblance entre quêter un sou dans la cité et attendre une réponse du silence de l'univers. L'avarice préside aux cœurs et à la matière. Fi de cette existence chiche ! elle thésaurise les écus et les mystères : les bourses sont aussi inaccessibles que les profondeurs de l'inconnu. Mais, qui sait ? il se peut qu'un jour cet Inconnu s'étale et ouvre ses trésors ; jamais, tant qu'il aura du sang dans les veines, le Riche ne déterrera ses deniers... Il vous avouera ses hontes, ses vices, ses crimes : il mentira sur sa fortune ; il vous fera toutes les confidences, vous disposerez de sa vie : vous ne partagerez pas son dernier secret, son secret pécuniaire...

La misère n'est pas un état transitoire : elle coïncide avec la certitude que, quoi qu'il arrive, vous n'aurez jamais rien, que vous êtes né en deçà du circuit des biens, que vous devez combattre pour respirer, qu'il faut conquérir jusqu'à l'air, jusqu'à l'espoir, jusqu'au sommeil, et que, lors même que la société disparaîtrait, la nature ne serait pas moins inclémente ni moins perversie. Aucun principe paternel ne veilla à la Création : partout des trésors enfouis : voilà Harpagon démiurge, le Très-Haut pingre et cachottier. C'est Lui qui implanta en vous la terreur du lendemain : point ne faut s'étonner que la religion elle-même soit une forme de cette terreur.

Pour les indigents de toujours, la misère est comme un excitant qu'ils auraient pris une fois pour toutes, sans possibilité d'en annuler l'effet ; ou comme une science infuse qui, avant toute connaissance de la vie, en aurait pu décrire l'enfer...

INVOCATION À L'INSOMNIE

J'avais dix-sept ans, et je croyais à la philosophie. Ce qui ne s'y rapportait pas me semblait péché ou ordure : les poètes ? saltimbanques propres à l'amusement des femmelettes ; l'action ?

imbécillité en délire ; l'amour, la mort ? prétextes de bas étage se refusant à l'honneur de concepts. Odeur nauséabonde d'un univers indigne du parfum de l'esprit... Le concret, quelle tache ! se réjouir ou souffrir, quelle honte ! Seule l'abstraction me paraissait palpiter : je m'abandonnais à des exploits ancillaires de peur qu'un objet plus noble ne me fît enfreindre mes principes et ne me livrât aux déchéances du cœur. Je me répétais : le bordel seul est compatible avec la métaphysique ; et je guettais – pour fuir la poésie – les yeux des bonniches et les soupirs des grues.

... Lorsque tu vins, Insomnie, secouer ma chair et mon orgueil, toi qui changes la brute juvénile, en nuances les instincts, en attises les rêves, toi qui, en une seule nuit, dispenses plus de savoir que les jours conclus dans le repos, et, à des paupières endolories, te découvres événement plus important que les maladies sans nom ou les désastres du temps ! Tu me fis entendre le ronflement de la santé, les humains plongés dans l'oubli sonore, tandis que ma solitude englobait le noir d'alentour et devenait plus vaste que lui. Tout dormait, tout dormait pour toujours. Plus d'aube : je veillerai ainsi jusqu'à la fin des âges : on m'attendra alors pour me demander compte de l'espace blanc de mes songes... Chaque nuit était pareille aux autres, chaque nuit était éternelle. Et je me sentais solidaire de tous ceux qui ne peuvent dormir, de tous ces frères inconnus. Comme les vicieux et les fanatiques, j'avais un secret ; comme eux, j'eusse constitué un clan, à qui tout excuser, tout donner, tout sacrifier : le clan des sans-sommeil. J'accordais du génie au premier venu dont les paupières fussent lourdes de fatigue, et n'admirais point l'esprit qui pût dormir, fut-il gloire d'État, de l'Art ou des Lettres. J'eusse voué un culte à un tyran qui – pour se venger de ses nuits – eût défendu le repos, puni l'oubli, légitimé le malheur et la fièvre.

Et c'est alors que je fis appel à la philosophie : mais point d'idée qui console dans le noir, point de système qui résiste aux veilles. Les analyses de l'insomnie défont les certitudes. Las d'une telle destruction, j'en étais à me dire : plus d'hésitation : dormir ou mourir..., reconquérir le sommeil ou disparaître...

Mais cette reconquête n'est pas aisée : lorsqu'on s'en rapproche, on s'aperçoit combien on est marqué par les nuits. Vous aimez ?... vos élans seront à jamais corrompus ; vous sortirez de chaque « extase » comme d'une épouvante de délices ; aux regards de votre trop immédiate voisine vous opposerez un visage de criminel ; à ses ébats sincères vous répondrez par les irritations d'une volupté envenimée ; à son innocence par une poésie de coupable, car tout deviendra pour vous poésie, mais une poésie de la faute... Idées cristallines, enchaînement heureux de pensées ? Vous ne penserez plus : ce sera

une irruption, une lave de concepts, sans consistance et sans suite, des concepts vomis, agressifs, partis des entrailles, châtiments que la chair s'inflige à elle-même, l'esprit étant victime des humeurs et hors de cause... Vous souffrirez de tout, et démesurément : les brises vous paraîtront des bourrasques ; les attouchements, des poignards ; les sourires, des gifles ; les bagatelles, des cataclysmes. – C'est que les veilles peuvent cesser ; mais leur lumière survit en vous : on ne voit pas impunément dans les ténèbres, on n'en recueille pas sans danger l'enseignement ; il y a des yeux qui ne pourront plus rien apprendre du soleil, et des âmes malades de nuits dont elles ne guériront jamais...

PROFIL DU MÉCHANT

À quoi doit-il de n'avoir pas fait plus de mal qu'il n'en faut, ni commis de meurtre ou de vengeances plus subtiles ? de n'avoir pas obéi aux injonctions du sang affluant à sa tête ? – À ses humeurs, à son éducation ? Certes non, et encore moins à une bonté native ; mais à la seule présence de l'idée de la mort. Enclin à ne pardonner rien à personne, il pardonne à tous ; la moindre injure excite ses instincts ; il l'oublie le moment d'après. Il lui suffit de se représenter son cadavre et d'appliquer ce procédé aux autres, pour s'apaiser soudainement : la figure de ce qui se décompose le rend bon – et lâche : point de sagesse (ni de charité) sans obsessions macabres. L'homme sain, tout fier d'exister, se venge, écoute son sang et ses nerfs, s'assimile aux préjugés, réplique, gifle et tue. Mais l'esprit miné par l'effroi de la mort ne réagit plus aux sollicitations extérieures : il ébauche des actes et les laisse inachevés ; réfléchit sur l'honneur, et le perd... ; s'essaie aux passions, et les dissèque... Cet effroi qui accompagne ses gestes en énerve la vigueur ; ses désirs expirent sous la vision de l'insignifiance universelle. Haineux par nécessité, ne pouvant l'être par conviction, ses intrigues et ses forfaits s'arrêtent en cours d'exécution ; comme tous les hommes, il cache en soi un assassin, mais un assassin imbu de résignation, et trop las pour abattre ses ennemis ou s'en créer de nouveaux. Il rêve, le front sur le poignard, et comme déçu, avant l'expérience, par tous les crimes ; jugé bon par tout le monde, il serait méchant s'il ne lui semblait pas vain de l'être.

VUES SUR LA TOLÉRANCE

« Signes de vie : la cruauté, le fanatisme, l'intolérance ; signes de décadence : l'aménité, la compréhension, l'indulgence... Tant qu'une

institution s'appuie sur des instincts forts, elle n'admet ni ennemis ni hérétiques : elle les massacre, les brûle ou les enferme. Bûchers, échafauds, prisons ! ce n'est pas la méchanceté qui les inventa, c'est la conviction, n'importe quelle conviction totale. Une croyance s'instaure-t-elle ? tôt ou tard la police en garantira la « vérité ». Jésus – du moment qu'il voulut triompher parmi les hommes – eût dû prévoir Torquemada, – conséquence inéluctable du christianisme *traduit dans l'histoire*. Et si l'Agneau n'a pas prévu le tortionnaire de la croix, son futur défenseur, il mérite alors son sobriquet. Par l'Inquisition, l'Église prouva qu'elle disposait encore d'une grande vitalité ; de même, les rois par leur bon plaisir. Toutes les autorités ont leur Bastille : plus une institution est puissante, moins elle est humaine. L'énergie d'une époque se mesure aux êtres qui y souffrent, et c'est par les victimes qu'elle suscite, qu'une croyance religieuse ou politique s'affirme, la bestialité étant le caractère primordial de toute réussite dans le temps. Des têtes tombent là où une idée l'emporte ; elle ne peut l'emporter qu'aux dépens des autres idées et des têtes qui les concurent ou les défendirent. L'Histoire confirme le scepticisme ; cependant elle *n'est* et ne *vit* qu'en le piétinant ; aucun événement ne surgit du doute, mais toutes les considérations sur les événements y conduisent et le justifient. C'est dire que la tolérance – bien suprême de la terre – en est en même temps le mal. Admettre tous les points de vue, les croyances les plus disparates, les opinions les plus contradictoires, présuppose un état général de lassitude et de stérilité. On en arrive à ce miracle : les adversaires coexistent, – mais précisément parce qu'ils ne peuvent plus l'être ; les doctrines opposées se reconnaissent des mérites les unes aux autres parce qu'aucune n'a de vigueur pour s'affirmer. Une religion s'éteint lorsqu'elle tolère des vérités qui l'excluent ; et il est bien mort le dieu au nom duquel on ne tue plus. Un absolu s'évanouit : une vague lueur de paradis terrestre se dessine..., lueur fugitive, car l'intolérance constitue la loi des choses humaines. Les collectivités ne s'affermissent que sous les tyrannies, et se désagrègent dans un régime de clémence ; – alors, dans un sursaut d'énergie, elles se mettent à étrangler leurs libertés, et à adorer leurs geôliers roturiers ou couronnés.

Les époques d'effroi prédominent sur celles de calme ; l'homme s'irrite beaucoup plus de l'absence que de la profusion d'événements ; aussi l'Histoire est-elle le produit sanglant de son refus de l'ennui.

PHILOSOPHIE VESTIMENTAIRE

Avec quelle tendresse et quelle jalousie se tournent mes pensées vers les moines du désert et vers les cyniques ! L'abjection de disposer

du moindre objet : cette table, ce lit, ces hardes... L'habit s'interpose entre nous et le néant. Regardez votre corps dans un miroir : vous comprendrez que vous êtes mortels ; promenez vos doigts sur vos côtes comme sur une mandoline, et vous verrez combien vous êtes près du tombeau. C'est parce que nous sommes vêtus que nous nous flattons d'immortalité : comment peut-on mourir quand on porte une cravate ? Le cadavre qui s'accoutre se méconnaît, et, imaginant l'éternité, s'en approprie l'illusion. La chair couvre le squelette, l'habit couvre la chair : subterfuges de la nature et de l'homme, duperies instinctives et conventionnelles : un *monsieur* ne saurait être pétri de boue ni de poussière... Dignité, honorabilité, décence, – autant de fuites devant l'irrémédiable. Et quand vous vous mettez un chapeau, qui dirait que vous avez séjourné dans des entrailles ou que les vers se gorgeront de votre graisse ?

... C'est pourquoi j'abandonnerai ces frusques, et, jetant le masque de mes jours, je fuirai le temps où, de concert avec les autres, je m'éreinte à me trahir. Autrefois, des solitaires se dépouillaient de tout, pour s'identifier à eux-mêmes : dans le désert ou dans la rue, jouissant pareillement de leur dénuement, ils atteignaient à la suprême fortune : ils égalaient les morts...

PARMI LES GALEUX

Pour me consoler des remords de la paresse, j'emprunte le chemin des bas-fonds, impatient de m'y avilir et de m'y encanailler. Je connais ces gueux grandiloquents, puants, ricaneurs ; m'engouffrant dans leur saleté, je jouis de leur haleine fétide non moins que de leur verve. Impitoyables pour ceux qui réussissent, leur génie de ne rien faire force l'admiration, encore que le spectacle qu'ils offrent soit le plus triste du monde : poètes sans talent, filles sans clients, hommes d'affaires sans le sou, amoureux sans glandes, enfer des femmes dont personne ne veut... Voilà enfin, me dis-je, l'achèvement négatif de l'homme, le voilà à nu cet être qui prétend à une ascendance divine, piteux faux-monnayeur de l'absolu... C'est là où il devait aboutir, à cette image ressemblante de lui-même, boue à laquelle jamais dieu n'a mis la main, bête qu'aucun ange n'altère, infini enfanté dans des grognements, âme surgie d'un spasme... Je regarde ce sourd désespoir des spermatozoïdes arrivés à leur terme, ces visages funèbres de l'espèce. Je me rassure : il me reste du chemin à faire... Puis, j'ai peur : vais-je de même tomber aussi bas ? Et je hais cette vieille édentée, ce rimeur sans vers, ces impuissants d'amour et d'affaires, ces modèles du déshonneur de l'esprit et de la chair... Les yeux de l'homme m'atterrissent ; – j'ai voulu puiser au contact de ces épaves un

regain de fierté : j'en emporte un frisson pareil à celui qu'éprouverait un vivant qui, pour se réjouir de n'être pas mort, ferait de l'esbroufe dans un cercueil...

SUR UN ENTREPRENEUR D'IDÉES

Il embrasse tout, et tout lui réussit ; rien dont il ne soit point contemporain. Tant de vigueur dans les artifices de l'intellect, tant d'aisance à aborder tous les secteurs de l'esprit et de la mode – depuis la métaphysique jusqu'au cinéma – éblouit, doit éblouir. Aucun problème ne lui résiste, point de phénomène qui lui soit étranger, nulle tentation qui le laisse indifférent. C'est un conquérant, et qui n'a qu'un secret : *son manque d'émotion* ; rien ne lui coûte d'affronter quoi que ce soit, puisqu'il n'y met aucun accent. Ses constructions sont magnifiques, mais sans sel : des catégories y resserrent des expériences intimes, rangées comme dans un fichier de désastres ou un catalogue d'inquiétudes. Y sont classées les tribulations de l'homme, de même que la poésie de sa déchirure. L'Irrémédiable est passé en système, voire en revue, étalé comme un article de circulation courante, vraie manufacture d'angoisses. Le public s'en réclame ; le nihilisme de boulevard et l'amertume des badauds s'en repaissent. Penseur sans destin, infiniment vide et merveilleusement ample, il exploite sa pensée, la veut sur toutes les lèvres. Point de fatalité qui le poursuive : né à l'époque du matérialisme, il en eût suivi le simplisme et lui eût donné une extension insoupçonnable ; du romantisme, il en aurait constitué une Somme de rêveries ; surgi en pleine théologie, il eût manié Dieu comme n'importe quel autre concept. Son adresse à prendre de front les grands problèmes déroute : tout y est remarquable, sauf l'authenticité. Foncièrement a-poète, s'il parle du néant, il n'en a pas le frisson ; ses dégoûts sont réfléchis ; ses exaspérations, dominées et comme inventées après coup ; – mais sa volonté, surnaturellement efficace, est en même temps si lucide, qu'il pourrait être poète *s'il le voulait*, et, j'ajouterais, saint, s'il y tenait... N'ayant ni préférences ni préventions, ses opinions sont des accidents ; on regrette qu'il y croie : seule intéresse la démarche de sa pensée. L'entendrais-je prêcher en chaire que je ne serais pas surpris, tant il est vrai qu'il se place au-delà de toutes les vérités, qu'il les maîtrise et qu'aucune ne lui est nécessaire ni organique...

Avançant comme un explorateur, il conquiert domaine après domaine ; ses pas non moins que ses pensées sont des entreprises ; son cerveau n'est point l'ennemi de ses instincts ; il s'élève au-dessus des autres, n'ayant éprouvé ni lassitude, ni cette mortification haineuse qui paralyse les désirs. Fils d'une époque, il en exprime les

contradictions, l'inutile foisonnement ; et, lorsqu'il s'élança à la conquérir, il y mit tant de suite et d'obstination que son succès et sa renommée égalent ceux du glaive et réhabilitent l'esprit par des moyens qui, jusqu'ici, lui étaient odieux ou inconnus.

VÉRITÉS DE TEMPÉRAMENT

En face des penseurs dénués de pathétique, de caractère et d'intensité, et qui se moulent sur les formes de leur temps, d'autres se dressent chez lesquels on *sent*, qu'apparus n'importe quand, ils eussent été pareils à eux-mêmes, insoucieux de leur époque, puisant leurs pensées dans leur fond propre, dans l'éternité spécifique de leurs tares. Ils ne prennent de leur milieu que les dehors, quelques particularités de style, quelques tournures caractéristiques d'une évolution donnée. Épris de leur fatalité, ils évoquent des irruptions, des fulgurances tragiques et solitaires, tout proches de l'apocalypse et de la psychiatrie. Un Kierkegaard, un Nietzsche – fussent-ils surgis dans la période la plus anodine, leur inspiration n'eût pas été moins frémissante ni moins incendiaire. Ils périrent dans leurs flammes ; quelques siècles plus tôt, ils eussent péri dans celles du bûcher : vis-à-vis des vérités générales, ils étaient prédestinés à l'hérésie. Il importe peu qu'on soit englouti dans son propre feu ou dans celui qu'on vous prépare : les *vérités de tempérament* doivent se payer d'une manière ou d'une autre. Les viscères, le sang, les malaises et les vices se concertent pour les faire naître. Imprégnées de subjectivité, l'on perçoit un *moi* derrière chacune d'elles : tout devient confession : un cri de chair se trouve à l'origine de l'interjection la plus anodine ; même une théorie d'apparence impersonnelle ne sert qu'à trahir son auteur, ses secrets, ses souffrances : point d'universalité qui ne soit son masque : jusqu'à la logique, tout lui est prétexte à autobiographie ; son « moi » a infesté les idées, son angoisse s'est convertie en critère, en unique réalité.

L'ÉCORCHÉ

Ce qui lui reste de vie lui enlève ce qui lui reste de raison. Bagatelles ou fléaux – le passage d'une mouche ou les crampes de la planète – l'alarment pareillement. Avec ses nerfs en feu, il aimerait que la terre fût de verre pour la faire voler en éclats ; et avec quelle soif ne s'élancerait-il pas vers les étoiles pour les réduire en poudre, une à une... Le crime luit dans ses prunelles ; ses mains se crispent en vain pour étrangler : la Vie se transmet comme une lèpre : trop de créatures pour un seul assassin. Il est dans la nature de celui qui ne

peut se tuer de vouloir se venger contre tout ce qui se plaît à exister. Et de n'y point réussir, il se morfond comme un damné que l'impossible destruction irrite. Satan au rancart, il pleure, se frappe la poitrine, se couvre la tête ; le sang qu'il eût voulu répandre n'empourpre guère ses joues dont la pâleur reflète son dégoût de cette sécrétion d'espérances produite par les races en marche. Attenter aux jours de la Création, c'était son grand rêve... ; il y renonce, s'abîme en soi et se laisse aller à l'élégie de son échec : un autre ordre d'excès en provient. Sa peau brûle : la fièvre traverse l'univers ; son cerveau s'attise : l'air est inflammable. Ses maux occupent les étendues sidérales ; ses chagrins font frémir les pôles. Et tout ce qui est allusion à l'existence, le souffle de vie le plus imperceptible, lui arrache un cri qui compromet les accords des sphères et le mouvement des mondes.

À L'ENCONTRE DE SOI

Un esprit ne nous captive que par ses incompatibilités, par la tension de ses mouvements, par le divorce de ses opinions d'avec ses penchants. Marc Aurèle, engagé dans des expéditions lointaines, se penche davantage sur l'idée de la mort que sur celle de l'Empire ; Julien, devenu empereur, regrette la vie contemplative, envie les sages, et perd ses nuits à écrire contre les chrétiens ; Luther, avec une vitalité de vandale, s'enfonce et se morfond dans l'obsession du péché, et sans trouver un équilibre entre ses délicatesses et sa grossièreté ; Rousseau, qui se méprend sur ses instincts, ne vit que dans l'idée de sa sincérité ; Nietzsche, dont toute l'œuvre n'est qu'une ode à la force, traîne une existence chétive, d'une poignante monotonie... Car un esprit n'importe que dans la mesure où il se trompe sur ce qu'il veut, sur ce qu'il aime ou sur ce qu'il hait ; étant *plusieurs*, il ne peut se choisir. Un pessimiste sans ivresses, un agitateur d'espoirs sans aigreur, ne mérite que mépris. Seul est digne qu'on s'y attache celui qui n'a aucun égard pour son passé, pour la bienséance, la logique ou la considération : comment aimer un conquérant s'il ne plonge dans les événements avec une arrière-pensée d'échec, ou un penseur s'il n'a vaincu en soi l'instinct de conservation ? L'homme replié sur son inutilité n'en est plus au désir d'avoir une vie... En aurait-il une, ou n'en aurait-il point, – cela regarderait les autres... Apôtre de ses fluctuations, il ne s'encombre plus d'un soi-même idéal ; son tempérament constitue sa seule doctrine, et le caprice des heures, son seul savoir.

RESTAURATION D'UN CULTE

Ayant *usé* ma qualité d'homme, rien ne m'est plus d'aucun profit. Je n'aperçois partout que des bestiaux à idéal qui s'attroupent pour bêler leurs espoirs... Ceux mêmes qui ne vécurent point ensemble, on les y contraint comme fantômes, sinon à quelle fin a-t-on conçu la « communion » des saints ?... À la poursuite d'un véritable solitaire, je passe les âges en revue, et n'y trouve et n'y jalouse que le Diable... La raison le bannit, le cœur l'implore... Esprit de mensonge, Prince des Ténèbres, le Maudit, l'Ennemi, – combien il m'est doux de me remémorer les noms qui flétrirent sa solitude ! et combien je le chéris depuis qu'on le relègue jour après jour ! Puissé-je le rétablir dans son premier état ! Je crois en Lui de toute mon incapacité de *croire*. Sa compagnie m'est nécessaire : l'être seul va vers *le plus seul*, vers le Seul... Je me dois d'y tendre : ma puissance d'admirer – de peur de demeurer sans emploi – m'y oblige. Me voilà face à mon modèle : en m'y attachant, je punis ma solitude de n'être point totale, j'en forge une autre qui la dépasse : c'est ma façon d'être *humble*...

On remplace Dieu comme on peut ; car tout dieu est bon, pourvu qu'il perpétue dans l'éternité notre désir d'une solitude capitale...

NOUS, LES TROGLODYTES...

Les valeurs ne s'accumulent point : une génération n'apporte du *nouveau* qu'en piétinant ce qu'il y avait d'unique dans la génération précédente. Cela est encore plus vrai pour la succession des époques : la Renaissance n'a pu « sauver » la profondeur, les chimères, le genre de sauvagerie du Moyen Âge ; le siècle des Lumières, à son tour, n'a gardé de la Renaissance que le sens de l'universel, sans le pathétique, qui en marquait la physionomie. L'illusion moderne a plongé l'homme dans les syncopes du devenir : il y a perdu ses assises dans l'éternité, sa « substance ». Toute conquête – spirituelle ou politique – implique une perte ; toute conquête est une *affirmation*... meurtrière. Dans le domaine de l'art – le seul où on puisse parler de *vie* de l'esprit – un « idéal » ne s'établit que sur la ruine de celui qui l'a devancé : chaque artiste véritable est traître à ses prédécesseurs... Point de *supériorité* dans l'histoire : république-monarchie ; romantisme-classicisme ; libéralisme-dirigisme ; naturalisme-art abstrait ; irrationalisme-intellectualisme ; – les institutions comme les courants de pensée et de sentiment se valent. – Une forme d'esprit ne saurait en assumer une autre ; on n'est *quelque chose* que par *exclusion* : personne ne peut concilier l'ordre et le désordre, l'abstraction et l'immédiat, l'élan et la fatalité. Les époques de synthèse ne sont point créatrices : elles *résumant* la ferveur des autres, résumé confus, chaotique, – tout éclectisme étant un indice de *fin*.

À tout pas en avant succède un pas en arrière : c'est là l'infructueux frémissement de l'histoire, – devenir... stationnaire... Que l'homme se soit laissé leurrer par le mirage du Progrès, – cela rend ridicules ses prétentions à la subtilité. Le Progrès ? – on le trouve peut-être dans l'hygiène... Mais ailleurs ? dans les découvertes scientifiques ? Elles ne sont qu'une somme de gloires néfastes... Qui, de bonne foi, saurait *choisir* entre l'âge de pierre et celui des outils modernes ? Aussi près du singe dans l'un comme dans l'autre, nous escaladons les nuages pour les mêmes motifs que nous grimpons aux arbres : les moyens de notre *curiosité* – pure ou criminelle – ont seuls changé, et – avec des réflexes travestis – nous sommes plus diversement rapaces. Simple caprice que d'accepter ou de rejeter une période : il faut accepter ou rejeter l'histoire *en bloc*. L'idée de progrès fait de nous tous des fats sur les sommets du temps ; mais ces sommets n'existent point : le troglodyte qui tremblait d'effroi dans les cavernes, tremble encore dans les gratte-ciel. Notre capital de malheur se maintient intact à travers les âges ; cependant nous avons un avantage sur nos ancêtres : celui d'avoir mieux *placé* ce capital, parce que mieux organisé notre désastre.

PHYSIONOMIE D'UN ÉCHEC

Des songes monstrueux peuplent les épiceries et les églises : je n'y ai surpris personne qui ne vécût dans le délire. Comme le moindre désir cèle une source d'insanité, il suffit de se conformer à l'instinct de conservation pour mériter l'asile. La vie, – accès de démence secouant la matière... Je respire : c'en est assez pour qu'on m'enferme. Incapable d'atteindre aux clartés de la mort, je rampe dans l'ombre des jours, et ne *suis* encore que par la volonté de n'être plus.

J'imaginai autrefois pouvoir broyer l'espace d'un coup de poing, jouer avec les étoiles, arrêter la durée ou la manœuvrer au gré de mes caprices. Les grands capitaines me paraissaient de grands timides, les poètes, de pauvres balbutieurs ; ne connaissant point la résistance que nous opposent les choses, les hommes et les mots, et croyant *sentir* plus que l'univers ne le permettait, je m'adonnais à un infini suspect, à une cosmogonie issue d'une puberté inapte à se conclure... Qu'il est aisé de se croire un dieu par le cœur, et combien il est difficile de l'être par l'esprit ! Et avec quelle quantité d'illusions ai-je dû naître pour pouvoir en perdre une chaque jour ! La vie est un miracle que l'amertume détruit. L'intervalle qui me sépare de mon cadavre m'est une blessure ; cependant j'aspire en vain aux séductions de la tombe : ne pouvant me dessaisir de rien, ni cesser de palpiter, tout en moi m'assure que les vers chômeraient sur mes instincts. Aussi

incompétent dans la vie que dans la mort, je me hais, et dans cette haine je rêve d'une autre vie, d'une autre mort. Et, pour avoir voulu être un sage comme il n'en fut jamais, je ne suis qu'un fou parmi les fous...

PROCESSION DES SOUS-HOMMES

Engagé hors de ses voies, hors de ses instincts, l'homme a fini dans une impasse. Il a brûlé les étapes... pour rattraper sa fin ; animal sans avenir, il s'est enlisé dans son idéal, il s'est perdu à son propre jeu. Pour avoir voulu se dépasser sans cesse, il s'est figé ; et il ne lui reste comme ressource que de récapituler ses folies, de les expier et d'en faire encore quelques autres...

Cependant il en est à qui cette ressource même demeure interdite : « Déshabitués d'être hommes, se disent-ils, sommes-nous encore d'une tribu, d'une race, d'une engeance quelconque ? Tant que nous avons le préjugé de la vie, nous épousions une erreur qui nous mettait de plain-pied avec les autres... Mais nous nous sommes évadés de l'espèce... Notre clairvoyance, brisant notre ossature, nous a réduits à une existence flasque, – racaille invertébrée s'étirant sur la matière pour la souiller de bave. Nous voilà parmi les limaces, nous voilà parvenus à ce terme risible où nous payons d'avoir mal usé de nos facultés et de nos songes... La vie ne fut point notre lot : aux moments mêmes où nous en étions ivres, toutes nos joies venaient de nos transports au-dessus d'elle ; se vengeant, elle nous entraîne vers ses bas-fonds : procession des sous-hommes vers une sous-vie... »

QUOUSQUE EADEM ?

Qu'à jamais soit maudite l'étoile sous laquelle je suis né, qu'aucun ciel ne veuille la protéger, qu'elle s'effrite dans l'espace comme une poussière sans honneur ! Et l'instant traître qui me précipita parmi les créatures, qu'il soit pour toujours rayé des listes du Temps ! Mes désirs ne sauraient plus composer avec ce mélange de vie et de mort où s'avilit quotidiennement l'éternité. Las du futur, j'en ai traversé les jours, et cependant je suis tourmenté par l'intempérance de je ne sais quelles soifs. Comme un sage enragé, mort au monde et déchaîné contre lui, je n'invalide mes illusions que pour mieux les irriter. Cette exaspération dans un univers imprévisible – où pourtant tout se répète – n'aura donc jamais une fin ? Jusques à quand se redire à soi-même : « J'exècre cette vie que j'idolâtre » ? La nullité de nos délires fait de nous tous autant de dieux soumis à une insipide fatalité.

Pourquoi nous insurger encore contre la symétrie de ce monde quand le Chaos lui-même ne saurait être qu'un système de désordres ? Notre destin étant de pourrir avec les continents et les étoiles, nous promènerons, ainsi que des malades résignés, et jusqu'à la conclusion des âges, la curiosité d'un dénouement prévu, effroyable et vain.

FIN